Comment comprendre la Bible
Barry BAGGOTT

Comment comprendre la Bible

Barry BAGGOTT

Éditions C.E.B.
4806 Trousdale Dr. – Nashville, TN 37220 – États-Unis
www.editionsceb.com
Imprimé aux États-Unis – © 2022. Tous droits réservés.

Je remercie sincèrement Pascale Guillot et Marc Koffi Konan d'avoir lu et corrigé le manuscrit de ce livre. Les mots me manquent pour exprimer toute ma gratitude pour leur patience, leurs paroles d'encouragement et surtout l'utilité de leurs conseils et suggestions.

Introduction

Le titre, *Comment comprendre la Bible*, me paraît à vrai dire un peu présomptueux. C'est comme si moi, en tant qu'auteur, je croyais avoir une maîtrise parfaite de la Bible entière, et que je me proposais de vous expliquer comment je suis parvenu à ce sommet de connaissance. Ce n'est certainement pas le cas. La Bible est incroyablement riche et profonde, et, comme tout autre étudiant sérieux de la Bible, je continue d'apprendre ; je continue de découvrir, dans des passages que je pensais bien connaître, des vérités que je n'avais pas remarquées ; et je continue de trouver des passages qui présentent des défis. En somme, je ne me crois pas capable d'expliquer sur-le-champ n'importe quel texte biblique sur lequel on voudrait m'interroger.

Je voudrais partager, toutefois, des principes fondamentaux que nous devons tous respecter si nous voulons bien comprendre ce que nous lisons dans ce livre formidable. Beaucoup de ces principes ne sont pas difficiles à saisir, et il n'est pas nécessaire d'être très instruit pour les observer. Ils relèvent simplement du bon sens. Malheureusement, le bon sens est souvent absent quand des personnes se mettent à expliquer la Bible. Voilà pourquoi nous allons nous donner la peine de citer plusieurs choses qui devraient aller de soi.

Malgré la longueur de cette étude, qui pourrait laisser croire que l'étude de la Bible est trop complexe pour une personne ordinaire, l'un de mes objectifs est de rassurer les lecteurs qu'ils peuvent la comprendre. J'ai donc préféré éviter les mots compliqués quand des mots simples font l'affaire. Par exemple, certains auraient employé le mot « herméneutique » pour cette étude, mais ce mot, qui n'est pas connu de tout le monde, signifie simplement l'ensemble de règles que l'on applique en étudiant la Bible. On aurait pu employer le mot « exégèse » – c'est ce que l'on fait quand

on observe les principes de l'herméneutique pour découvrir le sens que l'auteur voulait communiquer. Dans « l'homilétique », on doit prendre le fruit d'une exégèse, faite selon les bons principes herméneutiques, et communiquer aux hommes d'aujourd'hui le message d'un auteur biblique et leur faire comprendre en quoi il s'applique à leur vie. Mais nous n'avons pas vraiment besoin de ces termes spécialisés que l'on entend dans les écoles de théologie. Disons simplement que nous allons traiter de choses qui pourront aider quiconque dans ses efforts de comprendre correctement la Bible.

PREMIÈRE PARTIE

Principes pour interpréter correctement la Bible

CHAPITRE 1

L'importance de comprendre la Bible

Nous voulons examiner dans ce livre des principes importants, le code de la route en quelque sorte, des règles à respecter et des attitudes à cultiver qui nous aideront à comprendre correctement la Bible. Mais d'abord, que chacun de nous se pose la question : Reconnais-je l'importance de comprendre la Bible ?

L'IDÉE QUE SEULS LES EXPERTS (PASTEURS, PRÊTRES) ONT BESOIN DE LA COMPRENDRE

Beaucoup se disent que ce n'est peut-être pas un problème sérieux s'ils ne connaissent pas la Bible. Après tout, les prêtres et les religieux, les pasteurs et consorts, sont là pour nous conseiller spirituellement. Eux, au moins, ils connaissent les Saintes Écritures, n'est-ce pas ? Il y a d'autres domaines de la vie où je ne me donne pas la peine de découvrir le comment et le pourquoi. Par exemple, je ne veux pas m'inscrire dans une école de médecine ; lorsque je suis malade, je préfère consulter un médecin ayant reçu la formation adéquate pour me soigner.

D'autres disent, avec raison, que leurs grands-parents ne savaient pas lire, mais cela ne les empêchait pas d'être des personnes pieuses qui craignaient Dieu, qui faisaient beaucoup de bonnes œuvres et qui chérissaient une vive espérance d'aller un jour au Paradis. D'ailleurs, la vie moderne est si remplie d'activités que même si l'on sait lire et écrire, on n'a guère le temps d'étudier et de maîtriser la Bible.

Contrairement à ces idées, nous avons tous besoin de prendre le temps pour lire et étudier la Bible.

POURQUOI ME DONNER LA PEINE D'ÉTUDIER LA BIBLE ?

La Parole de Dieu est **une nourriture spirituelle**, et personne ne voudrait être spirituellement faible et mal nourri. Pierre dit dans sa première épître : « *Désirez, comme des enfants nouveau-nés, le lait spirituel et pur, afin que par lui vous croissiez pour le salut* » (1 Pi. 2.2). Vous vous dites peut-être que le lait spirituel est justement ce que vous avez reçu avant votre conversion ; comme vous n'êtes plus un « nouveau-né spirituel », vous pensez n'avoir plus besoin de lait. Cela est vrai, pourvu que vous ayez continué de progresser dans votre connaissance de la volonté de Dieu et que vous consommiez maintenant « la nourriture solide ». L'apôtre Paul dit aux Corinthiens qu'ils n'avaient pas fait les progrès nécessaires.

> « *Pour moi, frères, ce n'est pas comme à des hommes spirituels que j'ai pu vous parler, mais comme à des hommes charnels, comme à des enfants en Christ. Je vous ai donné du lait, non de la nourriture solide, car vous ne pouviez pas la supporter.* » (1 Cor. 3.1,2)

L'auteur de l'Épître aux Hébreux emploie la même image :

> « *Vous, en effet, qui depuis longtemps devriez être des maîtres, vous avez encore besoin qu'on vous enseigne les premiers rudiments des oracles de Dieu ; vous en êtes venus à avoir besoin de lait et non d'une nourriture solide.* » (Héb. 5.12)

La Parole de Dieu est véritablement une source indispensable de sagesse et de force dans notre vie de chrétien. Non seulement elle nous permet de dépasser le stade de l'enfance spirituelle, mais elle nous fortifie et nous guide tout au long du chemin de la foi. « *Ta parole est une lampe devant mes pas, une lumière qui éclaire ma route* » (Ps. 119.105, FC).

> « *Tout ce que nous trouvons dans les Écritures a été écrit dans le passé pour nous instruire, afin que nous ayons l'espé-*

rance au moyen de la patience et du réconfort que nous donnent les Écritures. » (Rom. 15.4, FC)

Une « formation continue » dans la Parole de Dieu m'aide à **ne pas oublier ce que j'ai déjà appris**. J'ai bien étudié l'algèbre au lycée, mais il faut avouer que je ne l'ai pratiquement plus utilisé depuis. Par conséquent, en tant que parent, je n'étais d'aucune utilité à mon fils quand il traitait ses devoirs d'algèbre : j'avais presque tout oublié. La même chose arrive à ceux qui considèrent qu'à la suite de leur baptême ils ont, en quelque sorte, reçu leur diplôme ; ils oublient avec le temps une grande partie de ce qu'ils avaient maîtrisé dans la Parole de Dieu. Or, c'est ce qu'un chrétien ne doit pas faire. Avant sa mort, l'apôtre Pierre a pris la peine de mettre par écrit certains enseignements. Il expliqua :

« *Voilà pourquoi je vous rappellerai toujours ces choses, bien que vous les connaissiez déjà et que vous soyez fermement établis dans la vérité que vous avez reçue. Mais j'estime juste de vous tenir en éveil par mes rappels, tant que je suis encore en vie. Car je sais que je vais bientôt quitter ce corps mortel, comme notre Seigneur Jésus-Christ me l'a révélé. Je ferai donc tout mon possible pour vous donner les moyens de vous rappeler toujours ces choses après ma mort.* » (2 Pi. 1.12-15, FC)

Il est donc évident que les chrétiens doivent continuer de se souvenir de ce qu'ils ont appris dans la Parole. Les écrits des différents apôtres, réunis dans le Nouveau Testament, sont là pour nous rappeler continuellement la vérité concernant Jésus, son Église, le salut qu'il apporta et la vie que nous devons mener.

Une connaissance solide de la Bible permet de **reconnaître et éviter des erreurs dangereuses**. En écoutant l'Évangile, nous entendons souvent le mot « sadducéens ». Il s'agit d'une secte juive au temps de Jésus qui niait l'idée de la résurrection des morts au dernier jour. Un jour, des saddu-

céens ont posé une question-piège à Jésus dans un effort d'établir leur point de vue. Jésus leur dit : « *Vous êtes dans l'erreur parce que vous ne comprenez ni les Écritures ni la puissance de Dieu* » (Marc 12.24). Puis il leur a rappelé un détail dans les Écritures qui révélait clairement leur erreur.

Parfois on accepte une erreur religieuse parce qu'on n'est pas allé à « la source », c'est-à-dire aux Saintes Écritures, pour vérifier ce qu'on entend. Les Écritures sont plus sûres que ce qui est transmis de bouche à oreille. L'Évangile de Jean 21.20-23 contient un exemple qui démontre ce principe :

> « *Pierre, s'étant retourné, vit venir après eux le disciple que Jésus aimait, celui qui, pendant le souper, s'était penché vers la poitrine de Jésus et avait dit : Seigneur, qui est celui qui te livre ? En le voyant, Pierre dit à Jésus : Et celui-ci, Seigneur, que lui arrivera-t-il ? Jésus lui dit : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi. Là-dessus, le bruit courut parmi les frères que ce disciple ne mourrait point. Cependant Jésus n'avait pas dit à Pierre qu'il ne mourrait point ; mais : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?* »

Quand on vous présente un message que l'on prétend être de Dieu, demandez les références des textes de la Bible qui soutiennent ce message. Lorsque l'apôtre Paul prêchait aux Juifs de la ville de Bérée, ces derniers vérifiaient à l'aide des Écritures le message de l'apôtre. La Parole de Dieu les félicite pour cette démarche. Elle dit :

> « *Ceux-ci avaient de meilleurs sentiments que les Juifs de Thessalonique ; ils reçurent la parole avec beaucoup de bonne volonté. Chaque jour, ils étudiaient les Écritures pour voir si ce que Paul disait était exact.* » (Actes 17.11, FC)

Un prédicateur comme Paul, qui sait que son message est parfaitement conforme aux Écritures, ne trouve pas d'inconvénient quand ses auditeurs explorent la Bible pour confirmer (ou éventuellement réfuter) ce qu'il prêche.

CE N'EST PAS UNIQUEMENT POUR LES RESPONSABLES

Ne croyez pas que la Bible devrait être la chasse gardée des membres du clergé et des religieux. Certes, il faut fournir un effort pour développer une bonne connaissance des Écritures. Mais la Bible n'est pas destinée à seulement une minorité des chrétiens. Au contraire, elle s'adresse à nous tous. L'Évangile de Jean fut écrit pour que les gens croient en Jésus.

> «*Jésus a fait encore, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom.*» (Jean 20.30,31)

En lisant les Évangiles, même le non-chrétien peut comprendre le texte et parvenir à la foi en Christ. Les épîtres ne sont pas, elles non plus, destinées aux seuls dirigeants des assemblées. L'apôtre Paul adressa sa première épître aux Corinthiens «*à l'Église de Dieu qui est à Corinthe, à ceux qui ont été sanctifiés en Jésus-Christ, appelés à être saints, et à tous ceux qui invoquent en quelque lieu que ce soit le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, leur Seigneur et le nôtre*» (1 Cor. 1.2). Ses autres lettres contiennent la même sorte de langage. Faites-vous appel au nom du Seigneur Jésus-Christ ? La Parole de Dieu s'adresse à vous ! Lisez-la ! Étudiez-la ! Mettez-la dans votre cœur ! Mais comme nous allons le constater, pour faire tout cela, il faut s'y prendre de la bonne manière. C'est ce que nous essaierons d'apprendre dans cette étude.

CHAPITRE 2

La possibilité de comprendre la Bible

Est-ce que cela vaut la peine d'entamer une étude sur le thème, « Comment comprendre la Bible » ? Après tout, ils sont nombreux, ceux qui croient qu'elle ne peut pas se comprendre. Ils évoquent différents arguments pour soutenir cette conclusion.

« LA VÉRITÉ OBJECTIVE N'EXISTE PAS »

De plus en plus de personnes aujourd'hui nient l'existence de la vérité objective. Dans une campagne publicitaire pour une marque de jeans et de sous-vêtements, une série de stars font part tour à tour de « leurs » vérités avec le slogan : « Je dis ma vérité en Calvin Klein. » Non pas « LA vérité », mais « MA vérité ». Mais soyons honnêtes : vous pouvez avoir votre perspective ou votre expérience, mais pas votre vérité personnelle. Il n'y a que LA vérité, qui est vraie pour tout le monde, qu'on la reconnaisse ou pas. La vérité ne peut pas être relative, sinon elle n'est plus vérité.

Certes, un texte biblique peut contenir une vérité que vous percevez grâce à vos expériences dans la vie, mais que je ne vois pas, et vice versa. Personnellement, j'ai grandi dans des villes américaines dans les années 1960-80, mais les nombreuses années que j'ai vécues en Afrique m'ont donné une nouvelle perspective sur un certain nombre de passages dans la Bible. En effet, il existe de nombreuses ressemblances entre la culture ou la vie quotidienne des personnages dans la Bible et la façon de vivre en Afrique aujourd'hui, que l'on parle des coutumes liées au mariage, de l'idolâtrie, des sacrifices d'animaux ou des tâches domestiques ou agricoles. L'expérience d'une personne peut l'aider à mieux comprendre certaines vérités bibliques, mais

cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de vérité objective dans la Bible.

Les écrivains de la Bible s'attendaient manifestement à ce que leurs lecteurs recherchent et trouvent un sens objectif dans leurs écrits et qu'ils soient tenus pour responsables de leur obéissance à ces paroles. Jésus déclare en Jean 12.48 : « *Celui qui me rejette et qui ne reçoit pas mes paroles a son juge ; la parole que j'ai annoncée, c'est elle qui le jugera au dernier jour.* » Sa parole n'aurait pas beaucoup d'utilité comme critère de jugement si elle ne signifiait que ce que chaque auditeur voulait qu'elle signifie.

La subjectivité joue un rôle dans certains domaines, tels que la musique, la mode et les spectacles, car les goûts changent avec le temps et d'une personne à l'autre. Même dans certaines sciences, comme la psychologie, l'économie ou la gestion, il semble y avoir peu de vérités « éternelles », car beaucoup de théories en vogue il y a quelques décennies sont abandonnées aujourd'hui. Mais d'autres champs d'étude traitent de faits objectifs que tous doivent reconnaître. Napoléon a été vaincu à Waterloo en 1815, quels que soient mes sentiments ou mes préférences. Si dans un cours sur l'histoire de l'Europe, je réponds à une question en affirmant que la chute du général Bonaparte eut lieu à Bombay en 1923, j'ai objectivement tort. Ma réponse est fausse, quelle que soit ma sincérité.

La Bible est remplie de faits objectifs et de vérités éternelles. Elle contient des déclarations qu'il faut qualifier de vraies ou de fausses, quelles que soient les émotions qu'elles suscitent. La Bible emploie des mots et suit des règles de grammaire qui permettent de déterminer son sens. Il faut parfois un effort réel pour identifier le sens de tel ou tel passage, mais nous ne devons pas entreprendre notre étude avec l'idée qu'un même texte peut signifier des choses contradictoires, qu'il peut légitimement vous dire une chose et me dire le contraire. Un texte biblique veut dire quelque chose

– soit on le comprend correctement, soit on l'interprète incorrectement.

« LA BIBLE EST MYSTIQUE PLUTÔT QUE RATIONNELLE »

Un ami m'a parlé de certaines personnes qui dorment avec une Bible sous l'oreiller afin de faire de beaux rêves. Ces gens ne voient pas que la bénédiction qu'apporte la Bible vient du message qu'elle contient. Ils la considèrent comme un porte-bonheur, comme un objet magique.

Pour d'autres, ils se servent des mots de la Bible, mais plutôt comme des incantations, comme des formules magiques pour repousser le mal. Ils pensent ne pas avoir besoin de comprendre ces mots ou de vivre selon leur message.

On enseigne communément aux musulmans qu'il vaut mieux réciter le Coran en arabe, même si vous n'en comprenez pas le premier mot, que de le réciter dans une autre langue que vous maîtrisez. Comme une incantation que l'on ne comprend pas, les mots eux-mêmes auraient une force qu'on pourrait appeler « magique ». Pour citer un expert musulman :

> « Il n'est pas permis de réciter le Coran dans une langue autre que l'arabe, que la personne soit capable de parler l'arabe ou non, ou que cela soit dans la prière ou en dehors de celle-ci. Si l'on récite dans la prière la traduction du Coran à la place de sa récitation en arabe, alors sa prière n'est pas valable, que la personne soit capable de réciter le Coran ou pas. Ceci est l'avis de notre école jurisprudentielle et la grande majorité des oulémas partage cet avis. » (https://www.islamweb.net/fr/fatwa/258313/)

Or, sur le plan mondial, la vaste majorité de musulmans (80 %) ne parle pas arabe.

Selon un autre expert musulman, si vous lisez le Coran dans votre propre langue plutôt que l'arabe…

> « … vous ne serez pas en mesure de bénéficier de tous les avantages de la lecture du Coran en arabe, car il est primordial de lire Ses versets en arabe pour être concerné par les diverses récompenses et bienfaits mentionnés dans le Livre d'Allah […] En effet, le fait de prendre votre mushaf (votre copie du Livre d'Allah comprenant les versets du Coran) et de lire simplement les versets en arabe, vous permet d'obtenir une bonne action et cette dernière a dix fois son équivalent. » (https://merkez-al-bourhan.com/on-apprendre-larabe-lire-comprendre-coran)

Certes, ces experts ne disent pas qu'il est inutile d'étudier le Coran (pourvu que ce soit en arabe), mais pour le musulman ordinaire, la compréhension de leur livre saint aurait apparemment une importance secondaire par rapport au fait de le réciter même sans le comprendre. Cette attitude n'est pas du tout celle que l'apôtre Paul a recommandée aux chrétiens quand il parlait du don miraculeux du parler en langues. Ce don permettait de parler miraculeusement, par l'Esprit de Dieu, une langue étrangère que l'on n'avait pas apprise. Paul enseignait qu'il serait inutile d'utiliser ce don là où les autres ne comprenaient pas ce que l'on disait. Il écrit à l'Église de Corinthe :

> « *Quelque nombreuses que puissent être dans le monde les diverses langues, il n'en est aucune qui ne soit une langue intelligible ; si donc je ne connais pas le sens de la langue, je serai un barbare pour celui qui parle, et celui qui parle sera un barbare pour moi. De même vous, puisque vous aspirez aux dons spirituels, que ce soit pour l'édification de l'Église que vous cherchiez à en posséder abondamment.*
>
> *C'est pourquoi, que celui qui parle en langue prie pour avoir le don d'interpréter. Car si je prie en langue, mon esprit est en prière, mais mon intelligence demeure stérile. Que faire donc ? Je prierai par l'esprit, mais je prierai aussi avec l'intelligence ; je chanterai par l'esprit, mais je chanterai aussi*

> *avec l'intelligence. Autrement, si tu rends grâces par l'esprit, comment celui qui est dans les rangs de l'homme du peuple répondra-t-il Amen ! à ton action de grâces, puisqu'il ne sait pas ce que tu dis ? Tu rends, il est vrai, d'excellentes actions de grâces, mais l'autre n'est pas édifié.* » (1 Cor. 14.10-17)

Si j'emploie une langue que moi-même, je ne comprends pas, mon intelligence ne participe pas à ce que je fais. Si les autres ne comprennent pas ce que je dis, ils ne sont pas édifiés. Il vaut mieux, dans ce cas, me taire complètement.

Pour les chrétiens, la compréhension est donc très importante. Voilà ce qui a conduit les chrétiens à faire de la Bible le livre le plus traduit au monde. La Bible entière existe en 670 langues, et des portions de la Bible ont été traduites en 3 312 langues sur un total de 7 099 langues vivantes. Il est vrai que pendant des siècles, l'Église catholique essaya de maintenir la Bible, et même la messe, en latin, malgré le fait que la plupart des fidèles ne comprenait plus cette langue. Mais aujourd'hui, même l'Église catholique a changé de refrain, car le Catéchisme actuel dit ceci :

> « Il faut que l'accès à la Sainte Écriture soit largement ouvert aux chrétiens [...] L'Église exhorte instamment et spécialement tous les chrétiens à acquérir, par la lecture fréquente des divines Écritures, la science éminente de Jésus-Christ. "En effet, ignorer les Écritures, c'est ignorer le Christ" (S. Jérôme). » (Catéchisme de l'Église Catholique, édition de 1992, page 40, ¶ 131 & 133)

Tout cela sous-entend que la puissance de la Bible est dans son contenu et que la signification de ce contenu peut être saisie. On traduit la Bible en différentes langues et l'on exhorte tout le monde à la lire parce qu'elle produit un effet puissant et bénéfique dans la vie des lecteurs. Elle est inspirée de Dieu (2 Tim. 3.16) ; elle est « *vivante et efficace* » (Héb. 4.12). Elle produit la foi dans les cœurs honnêtes (Rom. 10.17; Luc 8.11,15). Mais elle ne fonctionne pas comme un talisman ou une formule magique à réciter.

Elle n'est pas mystique. Elle exerce son pouvoir à travers les vérités rationnelles qu'elle communique.

« LA DIVISION ENTRE CROYANTS PROUVE QUE LA BIBLE NE PEUT PAS SE COMPRENDRE »

Certains soutiennent que la Bible est sûrement incompréhensible parce que même les chrétiens ne s'accordent pas sur son sens. Il est bien vrai qu'il existe beaucoup de divisions parmi ceux qui prétendent accepter l'enseignement de la Bible. Ils n'adorent pas Dieu de la même manière, et ils n'enseignent pas toujours les mêmes choses. Il y a une grande variété de communautés, ou dénominations : catholiques, orthodoxes, méthodistes, baptistes, presbytériens, pentecôtistes, adventistes, témoins de Jéhovah, luthériens, protestants réformés, pratiquants de la science chrétienne, mormons, chrétiens célestes, nazaréens, et bien d'autres. Même au sein de ces différentes catégories, on trouve souvent encore d'autres divisions. Chez les baptistes, par exemple, il y a des baptistes méridionaux, baptistes libres, baptistes fondamentaux, baptistes primitifs, baptistes conservateurs, baptistes missionnaires, et une centaine d'autres sortes. Tous ces groupes emploient la Bible et pensent suivre son enseignement. Même si l'on voulait prétendre qu'ils sont d'accord sur les fondements du christianisme, il faudrait se rendre à l'évidence que ce n'est souvent pas le cas.

Par exemple, beaucoup croient que Dieu est une trinité – trois personnes divines qui forment depuis l'éternité un seul Dieu. D'autres croient que Jésus est le seul personnage divin, et qu'il joue les « rôles » de Père, de Fils et de Saint-Esprit. D'autres enseignent que le Père a toujours existé, mais que Jésus est en fait l'archange Michel, un être créé que le Père a exalté au rang de Fils de Dieu. D'autres prétendent que Jésus était tout simplement un grand prophète comme Bouddha, Mohamed, ou Moïse.

On trouve encore d'autres divergences quant aux questions de ce qu'il faut faire pour être sauvé, comment il faut

adorer Dieu, ce qui nous attend après cette vie physique et d'autres sujets fondamentaux. Ainsi, il y a des personnes qui déduisent que ces désaccords entre ceux qui étudient la même Bible prouvent qu'il n'est pas possible de la comprendre.

D'autres explications

Pourtant, la Bible elle-même fournit d'autres explications qui nous font savoir pourquoi les hommes ne sont pas unis en croyant et en pratiquant ce que la Bible dit. Par exemple, beaucoup de personnes voient la vérité, mais elles ne l'avouent pas parce qu'elles **se soucient trop de la faveur des hommes**. Elles ont peur des conséquences qu'elles risquent de subir personnellement si elles reconnaissent ouvertement certaines vérités. C'était le cas de quelques dirigeants juifs qui écoutaient Jésus et voyaient les miracles qu'il faisait.

> « *Cependant, même parmi les chefs, plusieurs crurent en lui ; mais, à cause des pharisiens, ils n'en faisaient pas l'aveu, dans la crainte d'être exclus de la synagogue. Car ils aimèrent la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu.* » (Jean 12.42,43)

De même, certains comprennent ce que la Bible dit, mais ne veulent pas l'admettre, ni aux autres ni en eux-mêmes.

D'autres personnes comprennent les commandements de Dieu, mais les mettent de côté afin de continuer de respecter leurs propres traditions. Ce n'est pas qu'elles soient incapables de comprendre ce que Dieu a dit dans sa Parole, mais elles **accordent trop d'autorité à des traditions** qui ne sont pas inspirées de Dieu. Jésus faisait souvent face à ce problème chez ses auditeurs juifs, et il leur reprochait cela.

> « *Jésus leur répondit : Hypocrites, Ésaïe a bien prophétisé sur vous, ainsi qu'il est écrit :*
>
> *Ce peuple m'honore des lèvres,*
> *Mais son cœur est éloigné de moi.*

C'est en vain qu'ils m'honorent,
En donnant des préceptes
Qui sont des commandements d'hommes.

Vous abandonnez le commandement de Dieu, et vous observez la tradition des hommes. Il leur dit encore : Vous anéantissez fort bien le commandement de Dieu, pour garder votre tradition. » (Marc 7.6-9)

Tout comme les Juifs, beaucoup de croyants aujourd'hui suivent fidèlement des pratiques et des doctrines qui ne viennent pas de la Bible et que l'on ne peut défendre qu'en faisant appel à la tradition. Ce fait contribue à la division, puisqu'il y a de nombreuses traditions qui sont en conflit les unes avec les autres ; il contribue aussi à la confusion, car les hommes supposent que ces pratiques et doctrines contradictoires ont été tirées de la même Bible. En plus, la confiance que l'on fait à la tradition conduit à une mauvaise compréhension de beaucoup de passages bibliques, puisque les lecteurs interprètent des mots et des expressions selon la manière traditionnelle de les employer. Par exemple, beaucoup de gens ont entendu le mot « baptiser » dans un seul contexte : pour eux, il s'agit de l'action de mettre quelques gouttes d'eau sur le front d'un enfant nouveau-né. C'est la seule sorte de « baptême » qu'ils aient jamais vue. Quand ils tombent sur le mot *baptiser* en lisant la Bible, c'est l'image qui leur vient à l'esprit. Mais la Bible n'emploie JAMAIS le mot *baptiser* dans ce sens. Une telle cérémonie autour d'un petit enfant était inconnue aux auteurs de la Bible.

Très souvent, la division peut être attribuée à **l'activité de faux docteurs** qui sont hypocrites et peuvent être motivés par l'amour de l'argent. Le problème n'est pas que les Écritures seraient incompréhensibles. Écoutez quelques avertissements contenus dans la Bible elle-même :

« *Mais l'Esprit dit expressément que, dans les derniers temps, quelques-uns abandonneront la foi, pour s'attacher à des es-*

prits séducteurs et à des doctrines de démons, par l'hypocrisie de faux docteurs portant la marque du fer rouge dans leur propre conscience, prescrivant de ne pas se marier et de s'abstenir d'aliments que Dieu a créés pour qu'ils soient pris avec actions de grâces par ceux qui sont fidèles et qui ont connu la vérité. » (1 Tim. 4.1-3)

« *Il y a eu parmi le peuple de faux prophètes, et il y aura de même parmi vous de faux docteurs, qui introduiront des hérésies qui mènent à la perdition, et qui, reniant le maître qui les a rachetés, attireront sur eux une perdition soudaine. Plusieurs les suivront dans leur immoralité, et la voie de la vérité sera calomniée à cause d'eux. Par cupidité, ils vous exploiteront au moyen de paroles trompeuses.* » (2 Pi. 2.1-3)

« *Je vous exhorte, frères, à prendre garde à ceux qui causent des divisions et des scandales, au préjudice de l'enseignement que vous avez reçu. Éloignez-vous d'eux, car de tels hommes ne servent point Christ notre Seigneur, mais leur propre ventre ; et, par des paroles douces et flatteuses, ils séduisent les cœurs des simples.* » (Rom. 16.17,18)

Beaucoup ne comprennent pas les Écritures, non parce qu'elles seraient trop difficiles à comprendre, mais parce que de faux docteurs les ont égarés. Ces faux docteurs sont, bien sûr, condamnables, mais une part de responsabilité revient aux auditeurs, qui se laissent égarer parce qu'ils cherchent autre chose que la vérité. Nous parlerons davantage de ce problème dans le chapitre suivant.

« LA BIBLE NE POURRAIT ÊTRE COMPRISE QUE PAR UN HOMME "SPIRITUEL," QUI SOIT "ILLUMINÉ" PAR L'ESPRIT DE DIEU »

Nous venons de constater que la division entre croyants, qui indique que beaucoup de gens comprennent mal la Bible, est la faute des hommes et non pas de la Bible. Pour diverses raisons, il est souvent vrai que les hommes ne sont pas honnêtes avec la Bible et avec eux-mêmes. Il y a des

personnes – et des Églises – qui vont plus loin avec cette idée et en font un autre argument pour essayer de prouver que vous ne pouvez pas comprendre la Bible. Selon leur point de vue, l'homme, de par sa nature, ne peut ni comprendre ni accepter la Parole de Dieu sans intervention directe de la part de Dieu.

Ce principe s'appliquerait d'abord pour le non-chrétien. À la base de cette croyance est la prétention que, depuis le premier péché dans le jardin d'Éden, tous les êtres humains sont totalement dépravés, incapables de faire du bien ou même de vouloir sincèrement le faire. Ils sont naturellement fermés aux choses de Dieu et ne peuvent rien faire pour se disposer à pratiquer la justice. Ainsi, la Parole de Dieu ne peut avoir aucun effet sur eux sans aide supplémentaire. Il faut, selon cette doctrine calviniste, que l'Esprit de Dieu touche le cœur d'un individu pour qu'il puisse croire à la Parole.

Cet enseignement ne peut pas se concilier facilement avec ce que la Bible dit de la relation entre la Parole de Dieu et la foi. La Parole n'est jamais présentée comme une « lettre morte » qui n'a aucun pouvoir jusqu'à ce que l'Esprit de Dieu y mette la main. Hébreux 4.12 dit : « *La parole de Dieu est vivante et efficace.* » Alors, de quelle manière cette parole agit-elle ? En fait, il faut deux choses pour qu'une personne ait la foi que Dieu exige : il faut entendre la Parole de Dieu, et il faut la recevoir dans un cœur honnête et bon. Romains 10.17 dit que « *la foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la parole de Christ* ». Lorsque Jésus priait pour ses apôtres en Jean 17.20, il déclara : « *Ce n'est pas pour eux seulement que je prie, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole.* » Nous croyons en Jésus grâce à la parole des apôtres contenue dans le Nouveau Testament. L'apôtre Jean dit en Jean 20.31 : « *Ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom.* » Voilà pourquoi l'apôtre Paul demande en Romains 10.14 : « *Comment donc croiront-ils en celui dont ils*

n'ont pas entendu parler ? » L'Esprit se sert d'un outil (ou d'une arme) pour produire la foi dans le cœur ; il se sert de « *l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu* » (Éph. 6.17).

Cette Parole n'a pas le même effet chez tous les auditeurs, mais le facteur déterminant n'est pas une action directe du Saint-Esprit accordée aux uns et non aux autres. Jésus utilise une parabole dans laquelle il compare la Parole de Dieu à une semence semée par un cultivateur ; il compare les cœurs des auditeurs à différentes sortes de sol. Quand le semeur disperse la semence, une partie tombe sur le chemin où il marche, une partie sur de la pierre recouverte d'une fine couche de sol, une partie au milieu des épines et une partie dans une bonne terre où elle pousse et finit par porter du fruit. Ces différentes sortes de sol correspondent à différentes sortes de personnes : celles qui ne s'y intéressent pas et oublient la Parole aussitôt, celles qui l'acceptent sans mesurer l'engagement demandé et qui ne persévèrent pas et celles qui permettent aux plaisirs et aux soucis de cette vie d'étouffer le message de Dieu. Et puis, dit Jésus, il y a ceux qui, « *ayant entendu la parole avec un cœur honnête et bon, la retiennent, et portent du fruit avec persévérance* » (Luc 8.15). Comme nous l'avons dit, la foi dépend de deux choses : il faut entendre la Parole de Dieu, et il faut la recevoir dans un cœur honnête et bon. Voilà pourquoi dans la Bible on ne dit pas au non-croyant : « Priez Dieu afin d'avoir la foi pour que vous soyez sauvé. » On dit plutôt, comme en Hébreux 3.15 : « *Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs.* »

L'idée que l'Esprit n'entre pas dans le cœur du non-croyant pour l'amener à la foi s'accorde avec un autre principe que nous trouvons dans le Nouveau Testament. L'Esprit est promis à ceux qui croient en Jésus et sont baptisés en lui. Jésus dit : « *Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, comme dit l'Écriture. Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui* » (Jean 7.38,39a). Pierre

déclare : « *Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour le pardon de vos péchés; et vous recevrez le don du Saint-Esprit* » (Actes 2.38). Paul écrit : « *Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils* » (Gal. 4.6). Ce n'est donc qu'après avoir été sauvé par l'obéissance à l'Évangile qu'on reçoit l'Esprit. Jésus enseigne en Jean 14.17 que le monde ne peut pas recevoir l'Esprit de vérité. L'Esprit exerce une influence sur le pécheur, surtout au moyen de l'Évangile, mais l'Esprit n'est pas présent dans son cœur. Le don de sa présence est un privilège qui est réservé à celui qui est déjà chrétien.

La Bible est claire sur la chronologie :

1. D'abord on écoute la Parole.
2. Ensuite, on croit à cette Parole et l'on y obéit par la repentance et le baptême.
3. Après cela, le Saint-Esprit vient dans son cœur.

Ce n'est donc pas que l'Esprit vient, et alors on comprend la Parole de Dieu. Non. On comprend et obéit à la Parole, et alors on peut recevoir l'Esprit.

Selon la pensée que nous venons de réfuter, on s'attendrait à ce que la personne dont l'Esprit a ouvert le cœur par une action directe pour qu'elle puisse croire à l'Évangile – on s'attendrait à ce que cette personne comprenne par la suite les différents enseignements qu'elle lira dans la Bible. Mais non. Ce n'est pas ce qu'on dit. Même après qu'une personne est née de nouveau, elle sera incapable de comprendre les Écritures si elle n'a pas d'assistance surnaturelle. Quand une personne qui pense de cette manière n'accepte pas l'interprétation que son ami fait d'un passage biblique, elle dit parfois : « Le problème, c'est que tu essaies de comprendre la Bible charnellement. C'est seulement par l'Esprit de Dieu qu'on peut comprendre le vrai sens. » Cette façon de penser est parfois appelée la doctrine de l'illumination. Elle main-

tient que l'Esprit de Dieu doit « illuminer » le chrétien, le rendre capable de comprendre le message ou lui expliquer en quelque sorte le sens des Écritures.

Un passage biblique semble, au premier abord, parler dans ce sens :

> « *Mais l'homme naturel ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui, et il ne peut les connaître, parce que c'est spirituellement qu'on en juge. L'homme spirituel, au contraire, juge de tout, et il n'est lui-même jugé par personne.* » (1 Cor. 2.14,15)

Les partisans de la doctrine de l'illumination expliquent ces versets en affirmant que l'homme naturel (ou selon certaines traductions, l'homme animal) serait l'homme qui n'a pas l'Esprit. L'homme spirituel, par contre, serait celui qui a l'Esprit. En réalité, comme le sujet que l'apôtre Paul traite dans ce contexte est l'inspiration, on doit reconnaître que l'homme naturel est celui qui n'est pas inspiré ou qui n'a pas accès à la révélation donnée par l'Esprit. Il s'appuie sur la sagesse humaine ; il ne connaît que ce que l'homme peut découvrir par ses sens physiques et par sa propre logique. L'homme spirituel serait celui qui était inspiré du Saint-Esprit et qui en recevait des révélations authentiques. Il s'agit des apôtres et des prophètes. (L'homme spirituel pourrait aussi être celui qui se laisse guider par les vraies révélations de Dieu au lieu de se référer à ce qui peut être connu naturellement, sans la Parole de Dieu.) Quand Paul dit que l'homme spirituel n'est jugé par aucun homme, il ne se réfère pas aux actions de la personne. Même l'apôtre Pierre a une fois été repris par Paul lorsque les actions de celui-là étaient condamnables (Galates 2). Mais « l'homme inspiré » (ou l'homme qui transmet fidèlement la Parole de Dieu) n'est jugé par personne dans les révélations qu'il donne, puisque c'est la pensée du Seigneur qu'il révèle ou transmet.

Les remarques de David Lipscomb sur ce passage semblent utiles :

> « L'homme par ses facultés naturelles, sans révélation, ne pouvait pas apprendre la volonté de Dieu ; mais afin qu'il la connaisse, l'Esprit de Dieu, qui connaît les choses de Dieu [...] fit savoir par les apôtres la volonté de Dieu, et ils la révélèrent au peuple. L'homme naturel est donc l'homme qui n'a jamais entendu la volonté de Dieu, car il n'a aucun moyen de la découvrir jusqu'à ce que ceux qui ont reçu la révélation la lui fasse connaître [...] Cela signifie plus ou moins la même chose que ce que Paul dit en 1 Corinthiens 1.21 : "*Car puisque le monde, avec sa sagesse, n'a point connu Dieu, dans la sagesse de Dieu il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication.*" »

Ce passage n'enseigne donc pas qu'une personne ne peut pas comprendre la Bible sans aide surnaturelle, sans être « illuminé » du Saint-Esprit. Il enseigne simplement que sans révélation de la part de Dieu, telle que celle que nous avons dans les écrits inspirés de la Bible, un individu ne pourra jamais découvrir seul les pensées et les projets de Dieu, surtout ceux qui se rapportent au salut de l'homme.

« LA BIBLE NE PEUT SE COMPRENDRE QUE PAR LE CLERGÉ »

Enfin, nous avons l'idée que la Bible peut se comprendre, mais uniquement par une élite – par des érudits, des prêtres, des pasteurs et consorts.

Ce serait l'attitude de ceux qui font remarquer qu'il y a beaucoup de domaines dans la vie où nous ne nous attendons pas à comprendre nous-mêmes les détails. Nous laissons ces choses aux experts. Par exemple, si ma voiture est en panne, je ne cherche pas à la réparer moi-même. Je risque d'aggraver le problème. Non, je vais chez un mécanicien en qui j'ai confiance. Et je ne tiens pas spécialement à ce qu'il m'explique tout le fonctionnement d'un moteur. Je veux

simplement qu'il répare ma voiture, après quoi je le paierai. La médecine, l'entretien des véhicules et bien d'autres sujets sont trop complexes pour moi, et je ne pense pas disposer du temps nécessaire pour les maîtriser et résoudre mes propres problèmes. Ainsi, des personnes se disent que c'est la même chose pour la religion. Ils ne veulent pas prendre le temps d'étudier la Bible pour eux-mêmes, ils pensent que le sujet serait trop difficile à comprendre, et ils jugent mieux de laisser tout cela aux experts.

Il est vrai que la Bible contient des passages difficiles – même l'apôtre Pierre a reconnu cela. Il écrit en 2 Pierre 3.15,16 :

> « *Croyez que la patience de notre Seigneur est votre salut, comme notre bien-aimé frère Paul vous l'a aussi écrit, selon la sagesse qui lui a été donnée. C'est ce qu'il fait dans toutes les lettres où il parle de ces choses, dans lesquelles se trouvent des points difficiles à comprendre, dont les personnes ignorantes et mal affermies tordent le sens, comme elles le font du reste des Écritures, pour leur propre ruine.* »

Et oui, nous devons aborder la Parole de Dieu avec humilité et sérieux, avec la volonté d'y consacrer un effort et de prêter attention aux détails au lieu de nous contenter d'une vision d'ensemble. L'apôtre Paul donna cette exhortation à Timothée : « *Efforce-toi de te présenter devant Dieu comme un homme éprouvé, un ouvrier qui n'a point à rougir, qui dispense droitement la parole de la vérité* » (2 Tim. 2.15). Ceux qui enseignent la Parole de Dieu, encore plus que les autres, doivent faire de grands efforts dans leurs études ; ils doivent « s'efforcer », afin de ne pas mal expliquer ou mal employer la Bible, sinon ils auront certainement honte devant Dieu un jour. Ils doivent prendre à cœur cette autre exhortation adressée à Timothée : « *Veille sur toi-même et sur ton enseignement ; persévère dans ces choses, car, en agissant ainsi, tu te sauveras toi-même, et tu sauveras ceux qui t'écoutent* » (1 Tim. 4.16). Mais le fait que les enseignants ont une responsabilité particulièrement lourde (Jac. 3.1) ne veut pas dire que

le besoin de connaître la Bible soit limité à ce groupe-là, comme une élite.

Cela devient évident déjà dans l'Ancien Testament. Considérez, par exemple, cette ordonnance que Moïse a donnée au peuple d'Israël en Deutéronome 31.10-13 :

> « *Tous les sept ans, à l'époque de l'année du relâche, à la fête des Tabernacles, quand tout Israël viendra se présenter devant l'Éternel, ton Dieu, dans le lieu qu'il choisira, tu liras cette loi devant tout Israël, en leur présence. Tu rassembleras le peuple, les hommes, les femmes, les enfants, et l'étranger qui sera dans tes portes, afin qu'ils t'entendent, et afin qu'ils apprennent à craindre l'Éternel, votre Dieu, à observer et à mettre en pratique toutes les paroles de cette loi. Et leurs enfants qui ne la connaîtront pas l'entendront, et ils apprendront à craindre l'Éternel, votre Dieu, tout le temps que vous vivrez dans le pays dont vous prendrez possession, après avoir passé le Jourdain.* »

Tout le monde – hommes, femmes, étrangers, jeunes – tout le monde devait écouter la loi et la mettre en pratique, ce qui sous-entend, bien sûr, que tout le monde pouvait la comprendre.

Arrivés au Nouveau Testament, nous voyons encore que Jésus et ses apôtres s'attendaient à ce que le commun des mortels soit capable de comprendre ce qu'ils enseignaient. En fait, Jésus a indiqué que les soi-disant sages et intelligents étaient moins aptes à comprendre que les petites gens (les « enfants ») qui venaient l'écouter. Il a prié en Matthieu 11.25,26 :

> « *Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux enfants. Oui, Père, je te loue de ce que tu l'as voulu ainsi.* »

Pourquoi Dieu l'aurait-il voulu ainsi ? Jésus ne le dit pas, mais on peut penser aux paroles du proverbe cité par Jacques et

par Pierre : « *Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles* » (Jac. 4.6; 1 Pi. 5.5). L'orgueil humain lui inspire du dégoût, et rien dans son plan ne fournit aux hommes une raison de se glorifier. Si sa Parole n'était accessible qu'aux plus instruits et aux plus intelligents, ne seraient-ils pas tentés d'avoir du mépris pour les autres ?

Dans l'école de formation biblique que j'ai ouverte quand j'étais missionnaire en Côte d'Ivoire, nous avons demandé que les candidats soient des chrétiens fidèles depuis un minimum de deux ans, qu'ils aient un bon comportement moral et qu'ils soient recommandés par leurs assemblées locales. Mais nous n'avons pas imposé de façon arbitraire un certain niveau scolaire. Certains avaient un niveau bac ou au-delà, certains avaient le BEPC, et quelques-uns n'avaient fait que des études primaires. Dans une promotion il y avait un étudiant qui avait un diplôme universitaire et qui avait déjà travaillé comme magistrat ; un autre étudiant n'avait jamais été à l'école. Il était complètement autodidacte, ayant appris tout seul à lire, premièrement dans sa langue natale et ensuite en français. Son orthographe et sa grammaire laissaient à désirer, mais il comprenait ce qu'il lisait, et on le comprenait sans difficulté quand il parlait. Seriez-vous surpris d'entendre que cet humble cultivateur avait presque toujours de meilleures notes que le magistrat ? C'était une question de volonté, de soif de connaissance, d'effort. Ses parents ne l'avaient pas envoyé à l'école quand il était enfant, mais il a appris à lire pour une seule raison : il voulait à tout prix être capable de lire la Bible pour lui-même. Des années plus tard, cette soif de comprendre la Parole de Dieu motivait toujours cet homme sincère et humble.

L'apôtre Paul était sans contredit un homme très instruit et intelligent, mais il n'a pas voulu que les hommes soient impressionnés par ses qualités personnelles. Il écrit aux Corinthiens :

> « *Pour moi, frères, lorsque je suis allé chez vous, ce n'est pas avec une supériorité de langage ou de sagesse que je suis allé vous annoncer le témoignage de Dieu. Car je n'ai pas eu la pensée de savoir parmi vous autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Moi-même j'étais auprès de vous dans un état de faiblesse, de crainte et de grand tremblement ; et ma parole et ma prédication ne reposaient pas sur les discours persuasifs de la sagesse, mais sur une démonstration d'Esprit et de puissance, afin que votre foi soit fondée, non sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu.* » (1 Cor. 2.1-5)

Paul ne prêchait pas de manière à étaler son éloquence, au risque de ne pas faire comprendre le message de Dieu. Et bien qu'il y ait, comme nous l'avons reconnu, des points difficiles à comprendre dans certains de ses écrits, il s'adressait dans ces écrits, non pas aux seuls érudits, professeurs, prêtres ou pasteurs, mais à tous les chrétiens.

En 1 Corinthiens 1.26, il fait remarquer que parmi les convertis à Corinthe il n'y avait pas beaucoup qui étaient « *sages selon la chair* » (ou comme certaines traductions rendent l'expression, « sages selon des critères humains »). Les gens bien instruits étaient peu nombreux dans l'Église, mais cela n'a pas empêché Paul, comme nous l'avons vu au chapitre 1, de s'adresser à l'Église entière, en s'attendant à ce que tous les membres puissent comprendre ses paroles et en bénéficier. Rappelez-vous qu'il s'adresse « *à tous ceux qui invoquent en quelque lieu que ce soit le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, leur Seigneur et le nôtre* » (1 Cor. 1.2).

Il employait la même sorte de langage en écrivant aux chrétiens de Colosses. Il ne précise pas un groupe spécial au sein de l'Église – le clergé, par exemple, en opposition aux « laïcs ». Il s'adresse simplement « *aux saints et fidèles frères en Christ qui sont à Colosses ; que la grâce et la paix vous soient données de la part de Dieu notre Père !* » (Col. 1.2).

Nous avons déjà signalé que l'apôtre Jean aussi, loin d'écrire son Évangile à l'intention des professeurs de théologie, pensait même aux non-croyants parmi ses lecteurs. Il dit, en effet, qu'il écrivait afin qu'ils puissent croire et être sauvés : « *Ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom* » (Jean 20.31).

Aucun de ces passages n'indique que les auteurs adressaient leurs paroles à quelques privilégiés, des savants, des professeurs, des membres du clergé. La Bible est à l'intention de tout le monde – ceux qui ne croient pas encore, ceux qui sont chrétiens et ceux qui enseignent d'autres chrétiens dans l'Église. Ce n'est pas qu'il n'y ait aucun avantage aux longues années d'étude. Ce n'est pas que la compréhension de la Parole ne devient pas plus profonde et plus large avec le temps et l'effort. Certainement, l'apprentissage de la Parole porte du fruit, et de nouveaux chrétiens bénéficient de l'enseignement dispensé par des chrétiens plus mûrs qui ont plus de connaissances bibliques. Lorsqu'il lisait la loi au peuple juif qui était revenu de l'exil babylonien, Esdras et les autres sacrificateurs et lévites donnaient des explications utiles : « *Ils lisaient distinctement dans le livre de la loi de Dieu, et ils en donnaient le sens pour faire comprendre ce qu'ils avaient lu* » (Néh. 8.8). Et lorsque Philippe s'approcha de l'eunuque éthiopien en Actes 8 et lui demanda s'il comprenait le passage qu'il lisait dans le livre d'Ésaïe, l'eunuque répondit : « *Comment le pourrais-je, si quelqu'un ne me guide ?* » (verset 31). Philippe ne lui dit pas qu'il n'était pas censé comprendre puisque c'était un livre réservé pour une élite. Non. Il lui a parlé de Jésus, celui qui était la clé permettant de comprendre le passage en question et tant d'autres. Philippe l'a aidé à comprendre l'Écriture.

[Constatons en passant que ceux qui sont respectés comme prêtres et pasteurs et prédicateurs, les soi-disant

experts, n'ont pas toujours une si bonne connaissance de la Bible, comme les autres membres le pensent. Dans les facultés de théologie, les séminaires et les écoles pastorales, l'accent est souvent mis sur la sagesse humaine plus que sur la maîtrise de la Bible. Ceux qui se préparent à exercer comme prêtres ou pasteurs passent plus de temps, dans certains établissements, à étudier la psychologie, la sociologie, la philosophie, l'anthropologie et d'autres matières qu'à étudier la Bible elle-même. Une tante de mon épouse décida, après une carrière d'infirmière, de s'inscrire dans une école de théologie protestante afin d'être ordonnée comme ministre dans une certaine dénomination. La première année, ils n'ont même pas ouvert la Bible ! La deuxième année elle était très contente, parce qu'elle avait la possibilité de suivre un cours biblique : ce cours devait couvrir le Nouveau Testament en entier ! Il va de soi qu'un simple chrétien qui lit sa Bible, qui écoute une bonne prédication biblique chaque dimanche et qui assiste fidèlement aux études bibliques chaque semaine dans son assemblée locale aura acquis, au cours de quelques années de vie chrétienne, beaucoup plus de connaissances dans la Parole de Dieu que la tante de ma femme a obtenues au séminaire.]

Voilà l'idée essentielle : la Bible peut se comprendre par l'homme ou la femme ordinaires qui s'efforcent de l'étudier. Et puisque la Parole du Seigneur sera le standard d'après lequel chacun de nous sera jugé au dernier jour (Jean 12.48), nous avons tous intérêt à faire cet effort.

Pour résumer,

- La Bible n'est pas subjective, et nous ne vivons pas dans un monde sans vérité objective.
- La Bible n'est pas mystérieuse et irrationnelle, ayant une puissance totalement indépendante de sa signification.

- La Bible n'est pas incohérente et contradictoire ; elle n'est pas la source des divisions qui ont rempli le monde chrétien.
- La Bible n'est pas une lettre morte jusqu'à ce que l'Esprit de Dieu touche le cœur d'un homme pour qu'il puisse la comprendre ou l'accepter.
- La Bible n'est pas accessible uniquement aux quelques privilégiés ayant passé des années dans les écoles de théologie.

Elle peut se comprendre. Et le premier pas pour la comprendre, c'est de reconnaître que tel est le cas et que cela vaut la peine d'essayer de la comprendre.

CHAPITRE 3

Obstacle à la bonne compréhension : Le manque d'objectivité

En parlant de la division entre croyants qui fait que certaines personnes doutent qu'il soit possible de comprendre la Bible, nous avons vu des passages bibliques qui blâment les faux docteurs égarant leurs auditeurs. Motivés par l'amour de l'argent ou le désir d'avoir rapidement un grand nombre d'adeptes, voulant parfois justifier une conduite immorale, ces gens «*tordent le sens*» des Écritures «*pour leur propre ruine*» (2 Pi. 3.16).

Mais la faute de cette tragédie revient souvent aux auditeurs aussi bien qu'aux faux docteurs. C'est ce que l'apôtre Paul a dit clairement en 2 Timothée 4.3,4 :

> «*Car il viendra un temps où les hommes ne supporteront pas la saine doctrine ; mais, ayant la démangeaison d'entendre des choses agréables, ils se donneront une foule de docteurs selon leurs propres désirs, détourneront l'oreille de la vérité et se tourneront vers les fables.*»

Parfois les hommes suivent les faux docteurs et les faux prophètes parce qu'ils ont soif de miracles plutôt que de la vérité. Paul parle en 2 Thessaloniciens 2.9,10 de ceux qui se laisseront tromper par des individus qui agissent

> «*… par la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges mensongers, et avec toutes les séductions de l'iniquité pour ceux qui périssent parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés.*»

Que ce soit le désir d'entendre «*des choses agréables*» ou de voir «*toutes sortes de miracles*», beaucoup ne contrôlent pas, à l'aide de la Bible, l'enseignement donné par ceux qui prêchent. Ils ont besoin de suivre l'exemple des Juifs de la

ville de Bérée. Actes 17.10,11 dit qu'ils avaient des « *sentiments nobles* ». Quand Paul et Silas les ont exhortés, « *ils reçurent la parole avec beaucoup d'empressement, et ils examinaient chaque jour les Écritures, pour voir si ce qu'on leur disait était exact* ».

Certains cherchent donc des maîtres qui leur diront ce qu'ils ont envie d'entendre, que ce soit conforme à la Bible ou pas. D'autres ont plus envie de voir des miracles que de savoir ce que dit la Bible. Dans tous ces cas, la division figure parmi les conséquences malheureuses. Mais la source du problème n'est pas que la Bible manquerait de clarté ou de cohérence. Elle n'est pas impossible à comprendre et savoir mettre en pratique. La faute revient aux hommes et non à la Bible.

Ces passages soulignent une qualité très importante dans la recherche de la vérité – l'objectivité, qui est la qualité de celui qui porte un jugement sans faire intervenir des préférences personnelles. Nous savons que les scientifiques sont censés être toujours objectifs. Dans l'analyse des données, ils ne doivent se laisser influencer ni par le sentiment ni par les opinions ou les désirs personnels. Il faut reconnaître, pourtant, que les scientifiques sont des êtres humains aussi, et tout comme les croyants, ils n'arrivent pas toujours à bannir leurs préjugés, leurs intérêts personnels, leurs sentiments ou leur considération de l'opinion publique. Ils permettent à ces choses d'entraver la recherche de la vérité. Que l'on parle du réchauffement planétaire, de l'évolution, des moyens de combattre efficacement telle ou telle maladie, des dangers de l'énergie nucléaire, des risques encourus par certains produits pharmaceutiques, et de nombreux autres sujets, on serait naïf de ne pas reconnaître que même les scientifiques peuvent être influencés par des motivations financières ou par souci pour leurs réputations professionnelles à ignorer (voir cacher) des données ou à suivre docilement les points de vue les plus populaires. Il faut

qu'une personne s'attache rigoureusement à son intégrité intellectuelle si elle veut être vraiment objective, et ceux qui travaillent dans les domaines scientifiques n'ont pas tous cette rigueur.

Ceux qui lisent la Bible ont besoin de la même sorte d'intégrité afin de garder l'objectivité. Malheureusement, la plupart des gens ont du mal à reconnaître, même dans leur propre cœur, qu'ils tordent le sens des Écritures pour protéger leurs intérêts ou conserver leurs idées préconçues. Pensez, par exemple, à quelqu'un qui a grandi dans un monde où l'on répète constamment que les femmes sont capables (et devraient avoir le droit) de faire n'importe quel travail exercé par les hommes. Cette personne trouvera peut-être des astuces pour contourner dans son esprit l'enseignement très clair du Nouveau Testament qui défend aux femmes d'exercer de l'autorité sur des hommes dans le contexte de l'Église ou de prendre la parole pour s'adresser à l'assemblée lors d'un culte (1 Tim. 2.11-14; 1 Cor. 14.33-37).

Une autre personne qui est divorcée (ou qui voudrait divorcer d'avec son conjoint) pour une raison autre que l'infidélité sexuelle de son partenaire (la seule cause de divorce admise par le Seigneur – Matt. 5.32; 19.9) sera peut-être bien disposée à « lire entre les lignes » et trouver un prétexte qui l'autorise à se remarier.

Celui qui a grandi dans une culture occidentale qui célèbre la science peut avoir du mal à accepter les déclarations très claires dans la Bible que Dieu contrôle tout, y compris la météo, l'essor et le déclin des nations, et le nombre d'années ou même de jours que chacun de nous passera sur la terre. Il répond aux prières, et il le fait de n'importe quelle manière qu'il veut. Nous ne devons pas permettre à nos préjugés modernes de nous empêcher de voir des vérités bibliques, tout comme les hommes d'autrefois devaient éviter d'introduire leurs superstitions dans le message de la Bible. Un missionnaire en Indonésie était chargé de l'ad-

ministration d'une école de formation de prédicateurs. Il écrivit :

> « On me réveillait souvent au milieu de la nuit pour me communiquer des nouvelles gravissimes : "Venez vite au dortoir. Tel ou tel étudiant est sur le point de mourir." Je faillais me faire du mal en me précipitant pour me mettre un habit et courir à toute vitesse dans l'obscurité afin de sauver un étudiant des griffes de la mort [...] juste pour découvrir qu'il était enrhumé. Le meilleur traitement était de prescrire simplement de prendre deux cachets et de m'appeler le lendemain matin. Quelques années plus tard, j'ai découvert que les étudiants me prenaient pour un homme ayant peu de foi. Tout ce que je faisais, c'était de leur donner un médicament ! Quant à eux, ils priaient toujours pour l'étudiant après mon départ. Dans ma vision du monde, nous avions cessé de prier pour les rhumes et les infections des oreilles un siècle auparavant. Nous les maîtrisions, et donc Dieu n'y jouait plus aucun rôle – bien que nous n'aurions jamais osé le dire si brutalement. » (*Misreading Scripture with Western Eyes*, par E. Randolph Richards et Brandon J. O'Brien, IVP Books, 2012, p. 171)

Penser que Dieu n'a rien à voir avec la maladie et la bonne santé est certainement contraire à ce que la Bible enseigne. Il est impliqué dans tout.

Pour citer un dernier exemple, prenons le cas de quelqu'un qui a été élevé par de braves gens de bonne moralité qui croient en Dieu et qui traitent les autres avec amour. Cette personne a été enseignée par cet entourage pieux et sincère que l'on est sauvé par la foi seule. Compte tenu de son respect et son affection pour ces gens, elle aura peut-être du mal à faire face honnêtement à tous les passages qui montrent clairement que le baptême est aussi une condition du salut, que l'on n'est pas sauvé « par la foi seule ».

Il arrive que des auditeurs écoutent la Parole de Dieu jusqu'à ce qu'elle touche un point sensible, ou les offense, ou contredise leurs préjugés. En Actes 22 l'apôtre Paul parlait aux Juifs dans le temple de Jérusalem et leur expliquait comment et pourquoi il était devenu chrétien. Actes 21.40 dit qu'un silence profond s'était établi, car tout le monde était très attentif à ses paroles. Mais en Actes 22.21 tout changea d'un coup. C'était le moment où Paul leur dit que Dieu l'avait informé qu'il l'envoyait « *au loin, vers les nations* » (c'est-à-dire vers les non-juifs).

> « *Ils l'écoutèrent jusqu'à cette parole. Mais alors ils élevèrent la voix, disant : Ôte de la terre un pareil homme ! Il n'est pas digne de vivre. Et ils poussaient des cris, jetaient leurs vêtements, lançaient de la poussière en l'air.* » (Actes 22.21-23)

Vous n'avez peut-être jamais réagi de cette façon à quelque chose que vous veniez de lire dans la Bible, mais votre esprit était peut-être fermé à une vérité sur laquelle vous êtes tombé, et vous êtes devenu déraisonnable sur ce point.

Il est certain que Dieu nous a créés comme des êtres capables de ressentir une variété d'émotions. Certaines sont agréables et d'autres sont douloureuses, mais une vie sans aucune émotion serait ennuyeuse à l'extrême. L'émotion doit parfois être maîtrisée, mais elle n'est pas mauvaise. Il est normal qu'elle joue un rôle dans nos relations avec Dieu et les uns avec les autres. Mais il est important de savoir que ce n'est pas l'émotion qui permet de déterminer ce qui est vrai. On entend souvent le conseil d'écouter son cœur, de se laisser guider par ses sentiments. Mais l'émotion, même l'émotion très forte, peut être le produit d'un mensonge, tout comme elle peut être suscitée par une vérité. Rappelez-vous l'histoire de Joseph, qui fut vendu comme esclave par ses frères jaloux. Quand ils envoyèrent à leur père Jacob le vêtement de Joseph, déchiré et trempé de sang, c'était pour lui faire croire une fausseté. Et ils réussirent à le tromper. Quand il a vu l'habit, Jacob s'écria :

> « *C'est la tunique de mon fils ! Une bête féroce l'a dévoré ! Joseph a été mis en pièces ! Et il déchira ses vêtements, il mit un sac sur ses reins et il porta longtemps le deuil de son fils. Tous ses fils et toutes ses filles vinrent pour le consoler ; mais il ne voulut recevoir aucune consolation. Il disait : C'est en pleurant que je descendrai vers mon fils au séjour des morts ! Et il pleurait son fils.* » (Gen. 37.33-35)

En réalité, Joseph n'était pas mort. Il était devenu le serviteur du capitaine de la garde de Pharaon, et Dieu le faisait prospérer. Mais la douleur ressentie par Jacob n'aurait pas été plus intense si son fils avait réellement péri. Un mensonge, si l'on croit qu'il est vrai, peut produire une émotion aussi forte qu'une vérité. L'émotion de Jacob était normale – si vous croyez avoir perdu votre enfant bien-aimé, l'indifférence ne serait pas une preuve de votre vertu. Mais cette histoire démontre que l'émotion ne permet pas de déterminer ce qui est vrai ou faux. Elle n'est pas un guide. Malheureusement, trop de personnes se fient à leurs émotions, que ce soit pour les guider dans les décisions morales ou pour contrôler leurs interprétations de la Bible. Ce n'est pas le sentiment que tel ou tel enseignement produit en vous qui confirme que cet enseignement est juste. Si vous tenez à faire confiance à vos émotions de cette manière, vous ne lisez pas la Bible avec objectivité et vous allez forcément faire fausse route. Dieu vous a donné d'autres facultés en plus de l'émotion ; il vous a créé avec de l'intelligence, avec la capacité de raisonner, de réagir de manière rationnelle aux idées que vous rencontrez. Ce sont ces autres qualités, plutôt que l'émotion, qui vous permettront, si vous faites un effort conscient, d'aborder sa Parole avec l'objectivité nécessaire pour l'interpréter correctement.

CHAPITRE 4

Une brève introduction à la Bible

Avant d'essayer de décortiquer tel ou tel passage de la Bible, il serait certainement utile d'avoir une idée globale de ce livre tellement unique parmi les livres du monde. D'où vient-il ? Est-il possible de résumer son contenu ? Qu'est-ce qui le distingue des autres livres ? Nous allons tenter d'en faire une brève introduction.

INSPIRATION

La grande particularité de la Bible est, aux yeux des chrétiens, le fait qu'elle est inspirée de Dieu. Elle est la Parole de Dieu. En tenant compte des différents passages de la Bible, il est évident que certaines parties ont été dictées par Dieu à ses prophètes, mot-à-mot. Pour d'autres parties, il a plutôt guidé le prophète ou l'auteur pour que le message contienne uniquement les idées que Dieu voulait communiquer, sans l'introduction d'une erreur quelconque, mais tout en permettant à l'homme de s'exprimer selon sa personnalité et sa culture. Dans tous les cas, le Saint-Esprit conduisait ces hommes et garantissait qu'ils parlaient véritablement de la part de Dieu. C'est ce que nous appelons l'inspiration des Écritures.

En disant que la Bible vient de Dieu et nous communique sa volonté, nous n'allons pas au-delà de ce que la Bible dit à son propre sujet. Tout au long de ce livre, on trouve des passages qui affirment son origine divine. Voici quelques exemples :

L'auteur des cinq premiers livres de la Bible fut Moïse. Selon Exode chapitre 4, Dieu appela Moïse à être son porte-parole auprès des Israélites et des Égyptiens. Moïse ne voulait pas accepter cette charge, mais Dieu l'a assuré qu'il serait lui-même avec Moïse.

> « *Moïse dit au Seigneur : Ce n'est pas possible, Seigneur, je ne suis pas un orateur. Je ne l'ai jamais été, et je ne le suis pas davantage depuis que tu me parles. J'ai beaucoup trop de peine à m'exprimer. Le Seigneur lui rétorqua : Qui a donné une bouche à l'homme ? Qui peut le rendre muet ou sourd, voyant ou aveugle ? N'est-ce pas moi, le Seigneur ? Eh bien, maintenant, va. Je serai avec toi quand tu parleras, je t'indiquerai ce que tu devras dire.* » (Ex. 4.10-12, FC)

Les cinq livres de Moïse (de Genèse à Deutéronome) répètent 420 fois que les paroles que Moïse écrivait étaient celles de Dieu.

Un autre grand prophète de l'Ancien Testament s'appelait Ésaïe. Ses messages au peuple sont introduits souvent par l'expression : « Ainsi parle l'Éternel ». (C'était la phrase utilisée traditionnellement par le porte-parole d'un roi avant de donner un message quelconque de sa part.) Les mots « Ainsi parle l'Éternel » se trouvent 80 fois dans le livre du prophète Ésaïe.

Comme Moïse, le prophète Jérémie se sentait trop timide pour accepter la charge de messager de Dieu. Mais en Jérémie 1.9, il écrivit : « *L'Éternel me dit : Voici, je mets mes paroles dans ta bouche.* »

Ce n'est pas seulement les auteurs de l'Ancien Testament eux-mêmes qui assuraient qu'ils étaient inspirés. Jésus et ses apôtres reconnaissaient que les écrits de ces prophètes constituaient non pas la parole des hommes, mais celle de Dieu (Matt. 5.17,18; 22.31,32; 2 Tim. 3.15-17). Mais Jésus promit que ses apôtres aussi seraient guidés par l'Esprit de Dieu dans ce qu'ils diraient. Il leur dit en Matthieu 10.19,20 :

> « *Mais, quand on vous livrera, ne vous inquiétez pas de la manière dont vous parlerez ni de ce que vous direz : ce que vous aurez à dire vous sera donné à l'heure même ; car ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous.* »

Il dit encore à ses apôtres en Jean 16.13 :

« *Quand le consolateur sera venu, l'Esprit de Vérité, il vous conduira dans toute la vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir.* »

Comme les autres apôtres du Seigneur, l'apôtre Paul prétendait parler de la part de Dieu ; il dit en 1 Corinthiens 14.37 : « *Si quelqu'un croit être prophète ou inspiré, qu'il reconnaisse que ce que je vous écris est un commandement du Seigneur.* » L'apôtre Pierre a effectivement reconnu les écrits de Paul comme inspirés de Dieu. En 2 Pierre 3.15,16, il les a classés ensemble avec les autres « Écritures », c'est-à-dire les écrits reconnus comme étant la Parole de Dieu.

Dans cette même épître, Pierre explique l'idée de l'inspiration de la manière suivante : « *Ce n'est pas par une volonté d'homme qu'une prophétie a jamais été apportée, mais c'est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu* » (2 Pi. 1.21).

Il y a de nombreuses preuves qui appuient la prétention de la Bible à être la Parole de Dieu, mais elles n'entrent pas dans le cadre de l'étude présente. Il était toutefois important de souligner dès le départ notre conviction concernant l'origine divine de la Bible, parce qu'elle aura une influence sur notre façon d'interpréter différents passages. En effet, si l'on croit que la Bible n'est que le produit de la pensée des hommes, on se permettra parfois de dire que l'auteur d'un texte était dans l'erreur, d'attribuer ses idées à de vieilles superstitions ou à ses goûts personnels. Là où, au premier abord, deux passages semblent se contredire, on ne cherchera pas plus loin, alors que, si l'on croit que les deux textes sont inspirés de Dieu, on réfléchit plus profondément pour pouvoir, si possible, les concilier ; si l'on n'y arrive pas, on reconnaît humblement qu'il peut très bien y avoir des faits que l'on ignore et qui pourront un jour nous éclairer. Si l'on ne reconnaît pas l'inspiration de la Bible, les conséquences

malheureuses sont encore plus certaines quand on passe de l'explication à l'application. Si les auteurs de la Bible étaient de simples hommes sans direction de la part de Dieu, leurs propos ne seront pas reconnus comme ayant force de loi. On ne se sentira pas moralement contraint de respecter ce qu'ils recommandent.

UN RECUEIL

Malgré une unité indéniable, la Bible peut être considérée comme étant un recueil de 66 livres, dont la plupart ont été divisées en chapitres pour aider le lecteur à retrouver plus facilement tel ou tel passage. Les chapitres, à leur tour, sont divisés en versets pour la même raison. Ces différents livres sont regroupés en deux grandes parties : l'Ancien Testament, qui constitue les Saintes Écritures pour les Juifs, et le Nouveau Testament, reconnu également par les chrétiens. Ces différents livres furent écrits par divers auteurs, au nombre d'environ 40, qui vécurent à différents moments de l'histoire.

L'APOCRYPHE

La Bible « catholique » contient sept livres en plus des 66 auxquels nous nous sommes référés. Ces sept livres sont appelés « deutérocanoniques », ce qui suggère qu'ils furent admis en dernier lieu dans la liste officielle de livres bibliques ; d'autres les appellent « apocryphes », un mot qui désigne ce qui est non authentique, suspect, ou douteux. Il y a eu beaucoup de discussion au sujet de ces livres au cours de l'histoire, mais pour plusieurs raisons on ne leur attribua pas l'autorité des autres livres dont l'inspiration ne fut pas contestée.

D'abord, les Juifs, de qui nous avons reçu les livres de l'Ancien Testament (voir Romains 3.1,2), n'ont jamais compté ces livres parmi les Écritures sacrées (inspirées), et au premier siècle les autorités juives les ont officiellement exclus de leur « canon », ou liste de livres qui composent la

Parole de Dieu. Deuxièmement, Jésus et les apôtres, ainsi que les autres auteurs du Nouveau Testament, n'ont cité aucun de ces livres, tandis que le Nouveau Testament contient des citations (260 fois) ou fait des références (370 fois) à presque tous les livres de l'Ancien Testament. Troisièmement, aucun des auteurs de ces livres apocryphes ne prétend être inspiré, et quelques-uns disent clairement qu'ils ne le sont pas. Bien qu'ils contiennent des renseignements utiles du point de vue de l'histoire juive avant la naissance de Christ, ils ne se présentent pas comme étant d'origine divine. Ces livres ne furent reconnus officiellement par l'Église catholique qu'en 1546 au Concile de Trente, donc, après que la division se fut déclarée entre protestants et catholiques. Au début du protestantisme, même l'Église catholique n'avait pas encore décidé en faveur de ces livres « douteux ». Vu le manque de preuves en faveur de ces livres, on s'accorderait à ce que l'Église catholique aurait dû garder sa première position de scepticisme à leur égard.

LES LIVRES QUI COMPOSENT LA BIBLE

L'Ancien Testament est composé de 39 livres, écrits entre environ 1500 et 400 av. J.-C., principalement en langue hébraïque, mais avec quelques chapitres en araméen. Ils ne sont pas rangés entièrement en ordre chronologique selon les dates de composition, car les livres de même genre littéraire sont groupés ensemble.

Les cinq premiers (la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome) sont appelés par différents termes : **les livres de Moïse**, la Torah (de l'hébreu), le Pentateuque (du grec) ou la Loi. Ils contiennent principalement des récits historiques, y compris ceux qui relatent les débuts de la nation d'Israël. Dans la Genèse, on trouve les histoires des « patriarches », ou pères de famille comme Adam, Noé, Abraham, Isaac, Jacob et ses douze fils. Les quatre autres livres contiennent aussi des textes à caractère légal. Ces textes énumèrent différents crimes et les sanctions corres-

pondantes, et ils fournissent des prescriptions pour l'administration du gouvernement civil israélite et les cérémonies et fêtes religieuses. Ils contiennent des règles alimentaires et des principes concernant la conduite sexuelle, la moralité dans le commerce, les questions d'héritage, les lois du mariage, etc.

Ensuite viennent les 12 **livres historiques** (Josué, Juges, Ruth, 1 & 2 Samuel, 1 & 2 Rois, 1 & 2 Chroniques, Esdras, Néhémie, Esther). Ils commencent par la conquête du pays de Canaan par les douze tribus d'Israël sous la conduite de Josué. Ils relatent ensuite la période de 300 ans qui suivit, pendant laquelle le peuple était souvent infidèle envers l'Éternel en adorant des idoles. Dieu le punissait en permettant aux nations païennes d'envahir et d'opprimer Israël, jusqu'à ce que le peuple revienne à Dieu et que le Seigneur suscite un héros, appelé « juge », un chef militaire qui apportait la délivrance. Après la période des juges viennent les 120 ans du royaume uni, au cours desquels les rois Saül, David et Salomon se suivirent sur le trône d'Israël. Après le règne de Salomon, nous avons le royaume divisé : les dix tribus du nord se détachèrent et formèrent un royaume, appelé Israël, qui fut gouverné pendant environ 210 ans par une série de dynasties, dont les rois étaient tous infidèles envers l'Éternel. Ce royaume fut détruit par les Assyriens vers 722 av. J.-C. Les tribus de Juda et Benjamin, dans le sud, formèrent le royaume de Juda, qui fut gouverné par les descendants du roi David jusqu'à ce que ce royaume soit détruit à son tour par les Babyloniens en 586 av. J.-C. Une bonne partie des survivants des invasions babyloniennes furent emportés en captivité. Soixante-dix ans plus tard, l'Empire babylonien fut renversé par les Perses, qui permirent aux Juifs qui le désiraient de retourner dans leur patrie. Plus de 50 000 profitèrent de cette possibilité et repeuplèrent avec le temps leur ancien territoire. Les livres d'Esdras et Néhémie parlent de la restauration du service de Dieu selon la loi et de la reconstruction de la ville de

Jérusalem. D'autres Juifs restèrent où ils étaient ou se déplacèrent dans d'autres pays, créant ainsi la grande diaspora juive.

Après les livres d'histoire suivent les cinq **livres de poésie** (Job, les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques). Job traite du problème de la souffrance des innocents, alors que le sujet du Cantique des cantiques est l'amour entre homme et femme. Le livre des Psaumes est un recueil de poésie chantée par les anciens Hébreux. On y trouve des louanges à Dieu, des plaintes et supplications, des actions de grâces et des paroles de sagesse et d'édification. Les Proverbes et l'Ecclésiaste sont des livres de sagesse qui présentent des principes qui s'avèrent vrais dans la majorité de situations dans la vie.

Les 17 derniers livres de l'Ancien Testament sont les **grands prophètes** (Ésaïe, Jérémie, Lamentations, Ézéchiel, Daniel) et les **petits prophètes** (Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie). La distinction entre « grands » et « petits » se réfère au volume de leurs écrits et non pas à leur importance relative les uns aux autres. Ces livres contiennent souvent des prédictions de l'avenir, mais le mot « prophétie » signifie « message reçu de Dieu par inspiration » plutôt que prédiction. Les prophètes étaient des porte-parole de Dieu auprès des hommes, et ils appelaient le peuple à l'obéissance. Leurs messages, pleins de langage figuré, s'adressaient le plus souvent aux Israélites, mais parfois aux nations païennes qui les entouraient. Ils contenaient des menaces, mais aussi de merveilleuses promesses de bénédictions divines et de l'arrivée du Christ.

Le Nouveau Testament est composé de 27 livres, écrits en grec au premier siècle de notre ère, entre les années 40 et les années 80 ou 90. Les quatre premiers, appelés les **Évangiles** (Matthieu, Marc, Luc, Jean), racontent la vie de Jésus, mais surtout les trois ans et demi depuis le début de son

ministère jusqu'à sa mort et sa résurrection. Ils parlent de ses miracles, des prophéties accomplies en lui, de ses enseignements et des disciples qu'il formait. Un grand pourcentage de chaque Évangile est consacré à la dernière semaine de sa vie, à son procès, à sa crucifixion et à sa résurrection.

Luc, l'auteur du troisième Évangile, ajouta à son ouvrage un deuxième volume qui commence par l'ascension de Jésus au ciel et l'établissement de son Église dix jours plus tard. Ce livre s'appelle les **Actes des Apôtres** et décrit l'expansion du christianisme depuis Jérusalem jusqu'à Rome, avec un accent particulier d'abord sur les activités de l'apôtre Pierre et ensuite sur celles de l'apôtre Paul.

Ensuite nous avons 21 **épîtres**, ou lettres, écrites par les apôtres et d'autres hommes inspirés et adressées à des Églises locales ou à des chrétiens individuels. Elles défendent et expliquent diverses doctrines et donnent des instructions pour la vie chrétienne, ainsi que des exhortations à la persévérance dans la foi. Les épîtres de Paul, les plus nombreuses, sont placées en premier. Il s'agit de Romains, 1 et 2 Corinthiens, Galates, Éphésiens, Philippiens, Colossiens, 1 et 2 Thessaloniciens, 1 et 2 Timothée, Tite et Philémon. L'auteur de l'Épître aux Hébreux est inconnu ; elle s'adresse à des chrétiens d'origine juive qui étaient en danger de rechuter en faisant retour au système mosaïque. Les sept dernières épîtres (Jacques, 1 et 2 Pierre, 1, 2 et 3 Jean et Jude) sont parfois appelées les épîtres catholiques (dans le sens d'« universelles ») ou les épîtres générales.

Le dernier livre de la Bible est **l'Apocalypse**. Comme les livres prophétiques de l'Ancien Testament, il emploie un langage figuré. Il contient sept brèves lettres que Jésus adresse aux Églises de la province romaine de l'Asie, décrit la persécution et le triomphe final de l'Église, et se termine par un aperçu du jugement dernier et de la demeure céleste des sauvés.

LES LANGUES DE LA BIBLE

La Bible n'a pas été écrite à l'origine en français, anglais ou d'autres langues modernes. Ces langues n'existaient pas à l'époque. Nos Bibles aujourd'hui sont donc des traductions. Les auteurs bibliques se servirent de trois langues : l'hébreu, l'araméen et le grec.

Presque tout l'Ancien Testament est en **hébreu**. À l'époque on l'appelait tantôt « la langue de Canaan » (Ésaïe 19.18), tantôt « la langue judaïque » (2 Rois 18.26,28; Ésaïe 36.11; Néh. 13.24). **L'araméen** était une langue proche de l'hébreu ; son nom est dérivé du nom du pays d'Aram, connu aussi comme la Syrie. Une petite partie de l'Ancien Testament (un verset de la Genèse et quelques passages en Daniel et Esdras) est écrite en araméen. Abraham et sa famille semblent avoir parlé un dialecte de l'araméen, avant que la langue hébraïque ne se développe. Plus tard, au temps du royaume divisé, certains Juifs étaient capables de parler l'araméen aussi bien que l'hébreu, mais pendant l'exil, l'araméen remplaça l'hébreu comme langue quotidienne. Quand Esdras lisait la loi au peuple après leur retour de l'exil, il était nécessaire de l'interpréter en araméen pour que tout le monde le comprenne clairement (Néh. 8.1-8). Au temps de Jésus, l'araméen était encore la langue de tous les jours en Palestine, ce qui explique la présence de certains mots araméens dans le Nouveau Testament : *talitha koumi* (Marc 5.41), *Éloï, Éloï lama sabachtani* (Marc 15.34), *abba* (Gal. 4.6), *maranatha* (1 Cor. 16.22). Dans le Nouveau Testament, le mot *hébreu*, si l'on parle de la langue, se réfère à l'araméen (Jean 5.2; Actes 6.1).

Environ deux siècles après le retour des Juifs en Palestine sous l'Empire perse, Alexandre le Grand et l'armée grecque vainquirent les Perses et commencèrent à répandre la culture et la langue grecques. Le **grec** devint la lingua franca du monde ancien. Au premier siècle ce ne fut plus exactement le grec classique d'Aristote ou de Platon, mais plutôt

une forme populaire appelée la koinè. Elle était utilisée en Palestine en plus de l'araméen, et à Rome en plus du latin, et c'est en cette langue que le Nouveau Testament fut écrit.

DIVERS

Une introduction à la Bible pourrait inclure plusieurs autres sujets que nous ne traiterons pas maintenant : l'histoire et la géographie du monde de la Bible, des outils pour l'étude de la Bible, les avantages et les inconvénients de différentes traductions de la Bible, etc. Nous espérons toutefois aborder certains de ces thèmes dans les chapitres à venir.

CHAPITRE 5

Principes pour comprendre un texte : Déterminer le sens des mots individuels

Il y a certaines choses qui entrent en jeu quand on cherche à comprendre un message quelconque, mais surtout un message écrit. Il importe peu qu'il s'agisse d'un passage biblique, d'un article de journal, d'un poème, de la notice qui accompagne un médicament, d'une lettre ou d'un roman, il faut tenir compte de quelques-uns des mêmes facteurs. En général, nous sommes habitués aux règles de communication, et elles nous guident sans que nous y prêtions attention. Pourtant, il nous arrive de mal comprendre ce que nous entendons ou lisons, et l'on pourrait souvent éviter ou résoudre l'incompréhension en prenant le temps de considérer consciemment des éléments de base de la langue.

Il a été dit : « Une langue est beaucoup de choses, mais principalement, c'est des mots. » Personnellement, j'ai étudié au cours de ma vie cinq langues en plus de ma langue maternelle, et il est clair que le premier pas, une étape incontournable dans l'apprentissage d'une langue, c'est le développement d'un vocabulaire. Il faut forcément commencer à apprendre des mots individuels et leurs significations. C'est un processus que l'on ne termine jamais. Même après 45 ans d'expérience avec la langue française, il m'arrive toujours de tomber sur des mots et des expressions que j'ignore. On peut souvent deviner le sens, plus ou moins. Parfois, on saisit suffisamment le reste d'une phrase pour comprendre le sens général, même si l'on ne pourrait pas définir l'un des mots. Mais parfois, si vous ne connaissez pas un mot, et que vous ne faites pas le nécessaire pour déterminer son sens réel, vous risquez de sérieusement mal comprendre tout ce que vous lisez ou écoutez.

DES RAISONS POUR LESQUELLES ON SE TROMPE SUR LE SENS DES MOTS DANS LA BIBLE

(1) Il y a toujours des mots que nous ne connaissons pas, que ce soit des mots inhabituels ou des mots courants. Parfois, nous pensons connaître le sens de ces mots, surtout si nous les avons assez entendus, mais il nous arrive de nous tromper. Par exemple, on entend l'expression « C'est compréhensif », quand quelqu'un parle d'une chose que l'on peut comprendre facilement ; il fallait dire plutôt : « C'est compréhensible. » Le mot « compréhensif » désigne la qualité d'une personne bienveillante qui comprend bien les autres. Certains disent « enfin que » quand ils devraient dire « afin que ». D'autres lisent les mots « librement » et « libéralement » et pensent qu'ils ont le même sens. Il est vrai que nous employons les deux mots pour décrire la manière dont le chrétien doit donner, mais « librement » signifie que nous donnons volontairement, sans qu'on nous impose un montant, et « libéralement » ou « avec libéralité » veut dire que nous donnons beaucoup par rapport à nos moyens, que nous donnons généreusement. Il y a, d'ailleurs, des mots dans la Bible que l'on rencontre rarement dans la vie quotidienne, des mots comme coudée, publicain, sanctification, et bien d'autres.

(2) Quand on lit la Bible, on rencontre, en plus, des mots dont on ignore le sens parce qu'ils se rapportent à des sujets hors de son expérience personnelle. Peut-être que vous n'avez jamais eu l'occasion de vivre ou travailler dans un milieu agricole ou militaire (surtout là où les pratiques ne sont pas particulièrement modernes) ; peut-être que les cours de justice vous sont complètement étrangères ; peut-être que vous ne connaissez personne qui adore une idole au sens littéral et vous ne savez rien des cérémonies qui accompagnent souvent l'idolâtrie, telles que les sacrifices d'animaux ou les méthodes de divination. Si vous manquez d'expérience dans ces domaines et bien d'autres, vous ris-

quez de tomber dans vos lectures de la Bible sur des mots dont vous n'avez qu'une idée assez floue.

Par exemple, si vous avez toujours vécu dans une grande ville, particulièrement dans un pays où même l'agriculture est largement industrialisée, vous n'avez peut-être jamais vu quelqu'un vanner des céréales. En lisant un passage comme Luc 3.17, vous n'avez pas vraiment d'image mentale à laquelle vous référer. Dans ce passage, Jean-Baptiste parlait au peuple d'une action que Dieu allait accomplir. Il disait : « *Il a son van à la main ; il nettoiera son aire, et il amassera le blé dans son grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint point*. » En Afrique on peut voir encore des hommes travailler ensemble pour battre le grain qu'ils ont coupé, et puis le jeter dans l'air avec des fourches à vanner pour permettre au vent d'emporter la paille. Les grains, plus denses que la paille, retombent sur la bâche qu'ils ont étendue par terre pour les recevoir. Plus tard, les femmes prendront le grain, généralement du riz ou du mil, et le pileront dans des mortiers pour le décortiquer et enlever l'enveloppe ou la balle. Ensuite, elles le vanneront à nouveau, se servant soit d'une sorte de panier plat pour jeter le grain pilé dans l'air ou d'une gourde pour verser le grain d'une certaine hauteur dans un autre récipient. Dans les deux cas, le vent emporte ce qui est léger et sans valeur. Pour les auditeurs de Jean-Baptiste, ses paroles présentaient à leur esprit une image de leur vie quotidienne qui illustrait l'idée de trier, de séparer ce qui était bon de ce qu'il ne valait la peine de garder. Ils pouvaient facilement appliquer cette image à l'idée que Dieu distingue entre les obéissants et les désobéissants, les pénitents et les rebelles. C'est une image qui n'est pas du tout incompréhensible pour l'homme moderne ou urbain, mais l'enseignement a plus de force si l'on prend le temps de s'assurer du sens des mots.

(3) On retrouve certains mots principalement dans la Bible, et si l'on ne la lit pas depuis un certain temps, on n'aura

peut-être même pas une idée vague de leur signification. Par exemple, quand vous rencontrez des mots qui désignent des unités de mesure, vous vous sentirez peut-être perdu si vous ne savez pas que :

- Une *coudée* représente la distance entre le coude d'un homme et le bout de ses doigts, soit environ 45 centimètres.
- Un *sicle* est soit une valeur d'argent soit une unité de poids qui vaut environ 11 grammes.
- Un *épha* est une unité de volume qui fait entre 21 et 22 litres.
- Un *hin* est une unité de volume pour les liquides, faisant un peu moins de quatre litres.

D'autres mots bibliques ne sont pas familiers parce qu'ils se réfèrent à des choses qui n'existent plus, telles que la secte juive des sadducéens, qui ne croyaient pas aux anges, à l'esprit ou à la vie après la mort. Si vous trouvez le mot « phylactère », vous serez peut-être contraint de chercher un dictionnaire pour savoir qu'il s'agit d'un étui cubique de cuir contenant un petit morceau de parchemin sur lequel sont inscrits des passages de la loi de Moïse.

Et puis, il y a aussi des mots dans la Bible qui sont ce qu'on pourrait appeler théologiques ou religieux, des mots comme « sanctification » ou « propitiation ».

DES AIDES POUR DÉTERMINER LE SENS DES MOTS

Plusieurs choses peuvent aider la personne qui reconnaît qu'elle ne connaît pas vraiment le sens de différents mots qu'elle lit dans la Bible.

(1) La pratique. Le dicton s'applique dans ce domaine, comme dans plusieurs autres : C'est en forgeant qu'on devient forgeron. Si vous vous installez dans un pays où l'on parle une langue autre que la vôtre, vous apprendrez avec le temps à vous débrouiller dans cette nouvelle langue, pourvu que

vous vous y intéressiez et que vous fassiez des efforts, même sans vous inscrire à des cours formels. De même, si vous vous mettez à passer assez de temps à étudier votre Bible, vous finirez par vous orienter et par connaître le sens de beaucoup de mots grâce à la manière dont vous les voyez s'employer dans différents passages.

(2) D'autres versions. De nombreuses traductions de la Bible en français ont été réalisées, avec différents avantages et inconvénients. Par exemple, telle traduction essaie de reproduire le plus littéralement possible le texte tel qu'il est écrit dans la langue originale, même si certaines phrases en français paraissent maladroites ou peu naturelles. Telle autre traduction recherche l'élégance et la beauté de style en français pour rendre la lecture agréable. Telle autre traduction vise la compréhension des lecteurs moins instruits ou dont le français n'est pas la langue maternelle ; elle emploie, par exemple, des phrases plus courtes et un vocabulaire plus limité, et elle évite des mots purement « religieux ». Les versions *Chouraqui*, *Darby* et *Segond* seraient peut-être de la première sorte (plus ou moins littérales) ; la *Traduction œcuménique de la Bible* (TOB) et la Bible de Jérusalem seraient de la deuxième (d'un style peut-être plus soutenu) et la *Bible en français courant* et la *Bible du Semeur* seraient des traductions qui évitent des mots « difficiles ». Une traduction plus littérale peut permettre à l'étudiant de relever des nuances qui sont présentes dans le texte hébreu ou grec, mais une version plus simple peut aider celui qui n'est pas déjà initié à la Bible à comprendre plus aisément son message. Chaque traduction a sa valeur particulière. Mais si vous avez du mal à comprendre beaucoup de mots que vous lisez dans la Bible, il serait utile de garder auprès de vous non seulement votre Bible *Louis Segond* ou TOB, mais aussi une version plus simple, comme la *Bible en français courant*, *Parole de Vie*, ou la *Bible du Semeur*.

La vaste majorité de traductions sont réalisées par des érudits qui s'efforcent à faire un travail sérieux et professionnel. Ils ne voudraient pas avoir honte du produit de leur travail. Ils ne sont pas toujours d'accord sur la meilleure façon de rendre un mot grec en français, mais ils ne sont pas malhonnêtes. Il y a une exception, une traduction à éviter : La *Traduction du monde nouveau*. Il vaut mieux se méfier de cette Bible, publiée par les Témoins de Jéhovah, car elle contient plusieurs passages où les traducteurs ont déformé le texte afin de l'accorder avec les doctrines des Témoins.

Pour consulter d'autres versions de la Bible, l'on peut en acheter, neuves ou d'occasion. En plus, il est possible de consulter gratuitement certaines traductions de la Bible en ligne sur des sites comme www.bible.com, lire.la-bible.net, www.biblestudytools.com, ou www.biblegateway.com. Le site des Éditions C.E.B n'offre pas la possibilité de consulter une variété de traductions comme ceux que nous venons de mentionner, mais sa propre version, *Louis Segond version revue 2020*, est très bonne et disponible pour la lecture en ligne ou le téléchargement gratuit à www.editionsceb.com/bible.

(3) Un dictionnaire français. Ce serait peut-être le premier livre, en plus de la Bible elle-même, qu'il faut ajouter à sa bibliothèque personnelle. Il fournit souvent la solution la plus simple quand on ignore le sens d'un mot. Il est bon à savoir, pourtant, que la définition dans le dictionnaire correspond presque toujours à la manière dont le mot est habituellement employé dans la vie moderne, mais cet usage courant ne correspond pas toujours à la manière dont la Bible emploie le mot. Voici quelques exemples pour illustrer cette idée :

Le Larousse de poche 2000 définit ainsi un « saint » : « personne canonisée ou béatifiée en raison d'une vie exemplaire et à qui on rend un culte public universel », ou « personne qui mène une vie exemplaire ». Dans la Bible, le mot « saint » désigne n'importe quel chrétien et souligne le fait qu'il est

mis à part pour Dieu et lui appartient de manière spéciale. Un saint (chrétien) a le devoir de mener une vie pure qui plaise à Dieu, mais le mot n'est pas réservé aux chrétiens qui sont plus spirituels que les autres. En plus, il n'est jamais question dans la Bible d'adresser un culte à un chrétien, vivant ou mort.

Le Larousse définit le mot « baptême » comme « le premier sacrement de la plupart des Églises chrétiennes ». En fonction de la dénomination que l'on connaît le mieux, on peut interpréter cela comme la cérémonie que l'on fait autour d'un nouveau-né ou d'un adulte, comme l'aspersion de quelques gouttes sur le front du baptisé ou l'immersion totale du corps dans l'eau. Bibliquement, il s'agit de l'immersion d'une personne assez grande pour écouter l'Évangile et y croire, se repentir du péché, confesser sa foi et prendre un engagement solennel. Si, en lisant le mot « baptême » dans la Bible, vous pensez à l'aspersion de l'eau sur un petit enfant, vous ne comprenez pas correctement ce que vous lisez. (Le mot « sacrement », à propos, ne paraît pas dans la Bible.)

Presque n'importe quel dictionnaire vous informera qu'un pasteur est « un ministre du culte protestant », alors que le protestantisme n'existait même pas au premier siècle, lorsque le Nouveau Testament fut rédigé. Dans la langue populaire, le terme « pasteur » peut désigner n'importe quelle personne qui prêche dans une église, qui dirige une communauté chrétienne ou qui exerce un ministère spirituel. Si vous interprétez le mot de cette façon lorsque vous le trouvez dans la Bible, vous allez mal comprendre ce que vous lisez. Dans le Nouveau Testament, le mot « pasteur », employé de façon interchangeable avec les mots « ancien » et « évêque », désigne toujours un homme qui remplissait des critères bien précis (voir 1 Tim. 3.1-7 et Tite 1.5-9) et qui, choisi par une Église locale, travaillait en association avec d'autres hommes qualifiés et choisis pour conduire cette assemblée. Un ancien était forcément un homme, marié,

ayant des enfants fidèles, d'une bonne réputation, capable d'enseigner la Parole et servant de modèle aux autres chrétiens. Beaucoup de ceux qu'on appelle pasteurs aujourd'hui, beaucoup de ceux qui répondent à la définition du dictionnaire, ne sont pas « pasteurs » dans le sens biblique.

Enfin, le mot « église » est un autre exemple d'un mot biblique dont le sens n'est pas celui fourni dans un simple dictionnaire français. La première définition dans le Larousse de poche est : « édifice où se réunissent les chrétiens pour célébrer leur culte ». Le mot « église » ne revêt JAMAIS ce sens dans la Bible. Les bâtiments qu'on appelle églises n'existaient pas à l'époque ; les chrétiens se réunissaient dans des maisons privées ou des lieux publics, dans des catacombes ou à l'air libre, mais ils n'avaient pas encore construit de lieux de culte. Un autre sens du mot « église » dans les langues modernes est celui d'une communauté chrétienne ayant des doctrines et des pratiques distinctives et sa propre organisation, telle que l'Église méthodiste, l'Église catholique romaine, l'Église adventiste du septième jour, l'Église protestante évangélique, et bien d'autres. On emploie parfois le mot « dénomination », car ces groupes se distinguent les uns des autres généralement par des noms différents. On ne retrouve aucune trace de ces organisations dans la Bible. Le mot Église était employé dans trois sens seulement :

1. L'ensemble de tous ceux qui sont sauvés par Jésus-Christ (ex. Éph. 5.25-27; Col. 1.18,24).
2. Une assemblée locale, composée de chrétiens dans un même secteur géographique formant un corps spirituel, se réunissant ensemble pour s'édifier les uns les autres et pour collaborer dans le service de Dieu (ex. Phm. 1,2; Act, 14.21-23).
3. La réunion des membres d'une telle assemblée locale pour adorer Dieu ensemble (ex. 1 Cor. 14.19,34,35; Col. 4.16).

(4) Un dictionnaire biblique. Puisque le simple dictionnaire de la langue française ne tient pas toujours compte de l'usage spécial que fait la Bible de certains mots, certains étudiants de la Bible trouvent utile de s'acquérir un dictionnaire biblique. Il s'agit d'un dictionnaire spécialisé, ayant des articles sur différents thèmes théologiques, culturels ou historiques, aussi bien que des explications de nombreux noms propres dans la Bible – des personnages, des lieux, etc. Un tel livre n'est pas inutile, mais il n'est pas forcément essentiel à la compréhension de la Bible.

(5) Des références croisées dans la colonne centrale ou en bas de chaque verset. Beaucoup d'éditions de la Bible contiennent des renvois marqués par des lettres minuscules en exposant. Ils vous indiquent d'autres versets bibliques qui emploient le même mot ou la même locution, ou qui contiennent la même idée ou une idée associée. Si, par exemple, vous lisez Hébreux 11, vous trouvez au verset 32 le nom Jephthé, que vous ignorez. En suivant le renvoi, vous lisez Juges 11–12, ce qui vous permet de découvrir qui il était et de réfléchir sur les raisons pour lesquelles l'auteur de l'Épître aux Hébreux le donne comme exemple d'un homme de foi. Sans ces renseignements, vous manquerez une partie du message du passage.

(6) Des aides à la fin de certaines Bibles. Il y a des éditions de la Bible où l'on trouve une variété d'outils pour aider dans l'étude. Il peut y avoir un glossaire ou lexique (une sorte de dictionnaire biblique en forme abrégée), et même des tableaux qui détaillent les unités de mesure ou les valeurs de différentes monnaies mentionnées dans la Bible. Certaines Bibles offrent plusieurs cartes des pays et des empires mentionnés dans le texte de la Bible ; on y trouve non seulement les villes, mais aussi les fleuves, les montagnes, des zones habitées par différents peuples, etc.

Comme les différentes traductions, beaucoup d'aides à l'étude de la Bible sont disponibles gratuitement en ligne.

POURQUOI SE DONNER TANT DE PEINE POUR DÉCOUVRIR LE SENS DE CHAQUE MOT ?

L'attention parfois méticuleuse au sens des mots est nécessaire parce que des distinctions qui semblent mineures peuvent avoir un effet très important sur l'enseignement que l'on tire d'un passage. Les conclusions tirées se répercutent sur notre façon de vivre, nos croyances, nos choix moraux, notre adoration de Dieu et même notre destin éternel. Prenons trois exemples concrets.

1) Divorcer (répudier) ou se séparer (1 Cor. 7.10-15)

On reconnaît généralement qu'aux yeux de la loi il y a une différence importante entre le divorce et la séparation de corps. Un couple peut ne plus cohabiter, mais cela ne veut pas dire que le mariage n'existe plus ou que les conjoints ont le droit de se marier à d'autres personnes. En Matthieu 5 et 19, Jésus a donné une seule raison pour laquelle Dieu permet le divorce : la fornication. En d'autres termes, si ma femme m'est sexuellement infidèle – si elle a des rapports sexuels avec un autre homme – il m'est permis de divorcer de ma femme et de me marier avec une autre (ou si je suis infidèle envers mon épouse et que j'ai des rapports avec une autre femme, elle a le droit de divorcer de moi). Jésus dit :

> « *Il a été dit : Que celui qui répudie sa femme lui donne une lettre de divorce. Mais moi, je vous dis que celui qui répudie sa femme, sauf pour fornication, l'expose à devenir adultère, et que celui qui épouse une femme répudiée commet un adultère.* » (Matt. 5.31,32)

> « *Mais je vous dis que celui qui répudie sa femme, sauf pour fornication, et qui en épouse une autre, commet un adultère.* » (Matt. 19.9)

Il y a des gens qui pensent avoir trouvé une autre cause légitime de divorce en 1 Corinthiens 7.10-15. Ils prétendent que si vous êtes marié à un non-croyant, et que ce non-croyant vous quitte, cela vous donne d'office le droit de vous

marier avec quelqu'un d'autre. Et ils tirent cette conclusion hâtive parce qu'ils ne tiennent pas compte de la différence entre quitter un conjoint et divorcer de ce conjoint. Voici le texte de l'apôtre Paul :

> « *À ceux qui sont mariés, j'ordonne – non pas moi, mais le Seigneur – que la femme ne se sépare point de son mari ; si elle est séparée, qu'elle demeure sans se marier ou qu'elle se réconcilie avec son mari, et que le mari ne répudie point sa femme.*
>
> *Aux autres, ce n'est pas le Seigneur, c'est moi qui dis : Si un frère a une femme non-croyante et qu'elle consente à habiter avec lui, qu'il ne la répudie point ; et si une femme a un mari non-croyant et qu'il consente à habiter avec elle, qu'elle ne répudie point son mari. Car le mari non-croyant est sanctifié par la femme, et la femme non-croyante est sanctifiée par le frère ; autrement, vos enfants seraient impurs, tandis que maintenant ils sont saints. Si le non-croyant se sépare, qu'il se sépare ; le frère ou la sœur ne sont pas liés dans ces cas-là. Dieu nous a appelés à vivre en paix.* »

Ce passage ne dit rien concernant un non-croyant qui divorce de son partenaire croyant, ni concernant le droit du croyant de se marier avec une autre personne. Plus tard nous nous pencherons sur l'expression « ne sont pas liés », mais pour le moment je ne fais que souligner la différence entre des mots. Paul aurait pu dire « divorcer », mais il a dit « se séparer », et ce sont deux choses différentes. Pour ne pas mal interpréter la Bible, il faut prêter attention aux mots qu'elle emploie.

2) « Je suis » ou « J'étais » (Marc 12.26,27)

C'est bien la faute dont Jésus accusa les sadducéens en Marc 12.26,27. Ils ne prêtaient pas attention au temps d'un verbe, et parce qu'ils ont choisi d'ignorer ce détail, ils ont commis une grosse erreur dans leur analyse d'un sujet biblique de grande importance. Les sadducéens ne croyaient pas aux anges, ne croyaient pas aux livres de l'Ancien Testa-

ment en dehors des cinq livres de Moïse, et ne croyaient pas à la résurrection des morts, parce qu'ils ne croyaient pas à l'âme. D'après les sadducéens, un homme qui meurt ne diffère pas d'un chien qui meurt – il est mort, et c'est fini. Rien d'un homme ne subsisterait dans le monde spirituel après son existence sur terre. Mais Jésus dit aux sadducéens :

« *Pour ce qui est de la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu, dans le livre de Moïse, au récit du buisson, ce que Dieu lui dit : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob ? Dieu n'est pas Dieu des morts, mais des vivants. Vous êtes grandement dans l'erreur.* » (Marc 12.26,27)

L'argument du Seigneur est très simple, et il se base sur le temps du verbe. Moïse vécut des siècles après les morts d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais lorsque Dieu parla à Moïse, il ne dit pas : « J'étais le Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob. » Il dit : « Je suis leur Dieu. » Autrement dit, les patriarches n'avaient pas cessé d'exister. Ils étaient quelque part dans un monde spirituel, et Dieu était toujours leur Dieu. L'homme a réellement une âme qui continue de vivre après la mort physique, et puisque tel est le cas, il n'y a aucune raison pour nier l'idée d'une résurrection d'entre les morts.

3) « Je suis » ou « J'étais » (Jean 8.58,59)

Nous avons un cas pareil avec une autre application en Jean 8.58,59, et ce sont exactement les mêmes mots qui y figurent, « je suis » par opposition à « j'étais ».

Jésus dit aux chefs juifs :

« *Abraham, votre père, a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour : il l'a vu, et il s'est réjoui. Les Juifs lui dirent : Tu n'as pas encore 50 ans, et tu as vu Abraham ! Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis.*

Là-dessus, ils prirent des pierres pour les jeter contre lui ; mais Jésus se cacha, et il sortit du temple. » (Jean 8.56-59)

Cette fois-ci il serait plus difficile de ne pas remarquer le détail pertinent, parce qu'il a un caractère insolite. On s'attend à ce que Jésus dise : « Avant qu'Abraham soit né, j'étais, j'existais déjà. » Mais il emploie plutôt le temps présent, en disant « Je suis ». Ce faisant, il ne prétend pas seulement avoir existé avant Abraham, qui avait vécu 2 000 ans plus tôt, mais il s'identifie comme Dieu lui-même, celui qui avait dit à Moïse que son nom était « JE SUIS » (Exode 3.14). En d'autres termes, par son choix de temps de verbe, Jésus revendiquait la divinité. Il prétendait être Dieu. Les Juifs comprirent très bien ce que Jésus voulait dire, raison pour laquelle ils prirent des pierres pour le lapider. Les dirigeants des témoins de Jéhovah comprennent, eux aussi, ce que signifie le temps du verbe dans ce passage ; voilà pourquoi ils se sont donné la peine de le changer dans leur Traduction du monde nouveau, qui présente : « Avant qu'Abraham ne vienne à l'existence, j'ai été. » Ce n'est pas ce que Jésus a dit, et ce n'est pas une façon honnête de traduire le verset.

Comme vous le voyez à travers ces exemples, il n'est pas nécessaire d'être une personne très sophistiquée avec de vastes connaissances qui ne seraient pas disponibles à Monsieur tout le monde pour comprendre ce que nous venons de considérer. Il est simplement question de prendre le temps pour prêter attention à ce qui est écrit.

. . . . . .

Avant de laisser le sujet des mots, signalons que certains mots dans votre Bible sont peut-être en *italique.* Parfois on emploie des lettres italiques pour mettre en valeur un segment de phrase pour en marquer l'importance, mais ce n'est pas le cas quand vous trouvez des mots en italique dans la Bible. Dans certaines éditions (la *Nouvelle version Segond révisée*, dite « La Colombe », en est un exemple), on emploie l'italique dans le Nouveau Testament pour indiquer qu'un passage est une citation d'un texte de l'Ancien Testament. Pour d'autres éditions, telles que la version de J.F. Ostervald (révision de 1928), c'est plutôt un moyen pour indiquer qu'un

mot ne se trouve pas dans le texte original. Quand on traduit d'une langue à une autre, il est parfois nécessaire ou utile de fournir dans la langue cible des mots qui ne se trouvent pas dans l'original. En espagnol, par exemple, puisque les différentes formes conjuguées des verbes se distinguent facilement les unes des autres, on omet souvent le pronom personnel sujet, qui peut être superflu. Ces pronoms existent, bien sûr, mais l'auditeur peut déterminer le sujet du verbe simplement par la forme du verbe. L'usage de toutes sortes de mots, surtout des articles, des pronoms et des prépositions, peut être obligatoire dans une langue mais facultatif dans une autre. Des traductions particulièrement consciencieuses signalent au lecteur, au moyen des italiques (ou dans certaines Bibles par des crochets), quand elles fournissent des mots pour compléter le sens ou respecter les règles de grammaire.

Dans une langue, un verbe peut être transitif, c'est-à-dire qu'il exige un complément d'objet direct, alors que dans une autre langue le verbe qui y correspond peut être soit transitif, soit intransitif. Ainsi donc, la version d'Ostervald, en Matthieu 2.8, nous indique que le verbe traduit en français par « trouver » n'a pas d'objet explicite dans l'original. En parlant du roi Hérode et des mages, il emploie l'italique : « Et les envoyant à Bethléhem, il *leur* dit : Allez, et informez-vous exactement de ce petit enfant ; et quand vous *l'*aurez trouvé, faites-*le*-moi savoir, afin que j'*y* aille aussi, et que je l'adore. » (Vous remarquez qu'Ostervald nous indique d'autres petits mots qu'il a fournis aussi afin que le sens soit clair et la grammaire respectée en français.) Généralement, comme dans ce verset, ces détails ne sont pas très importants, car il est clair que les traducteurs ne changent en rien le sens du passage ; mais parfois un traducteur peut ajouter au texte non seulement un mot, mais une idée qui n'est pas dans l'original. S'il montre par l'italique qu'il a fourni un mot, le lecteur sait qu'il a usé de son jugement personnel et qu'il s'est peut-être trompé.

Voyons quelques exemples où l'on peut s'égarer si l'on ne sait pas que des mots ont été ajoutés. En Actes 2, la Bible nous dit que les apôtres ont été remplis du Saint-Esprit et qu'ils se mirent à parler en langues. La suite du chapitre montre clairement que c'étaient des langues humaines parlées par des habitants de divers pays à l'époque, et que les apôtres parlaient ces langues de manière miraculeuse, sans les avoir apprises. En 1 Corinthiens 14, l'apôtre Paul écrit au sujet de ce don et du don de prophétie, ainsi que de la valeur relative de ces dons dans le contexte d'une réunion de l'Église. Il emploie exactement le même terme, « langues », que Luc avait employé dans le livre des Actes. La majorité des versions de la Bible traduit le terme de la même manière dans les deux livres. Malheureusement, il y a des versions qui ajoutent des mots en 1 Corinthiens 14 qui feraient croire que les deux passages ne parlent pas de la même chose. Par exemple, la *Bible en français courant*, la *Bible du Semeur*, et la *Parole de vie* ajoutent le mot « inconnues » dans plusieurs versets du chapitre 14 et se réfèrent au fait de « parler des langues inconnues ». Ce n'est peut-être pas désastreux, mais cet ajout n'est certainement ni nécessaire ni même utile. La version appelée *Parole vivante* déforme le sens encore plus, en mettant « langues incompréhensibles ». Une édition anglaise appelée *The Message* fait encore pire : elle parle d'une « langue de prière » privée. Là, on va bien au-delà du travail d'un traducteur, et l'on introduit de la confusion là où elle n'existait pas. Le phénomène faisant l'objet de discussion en 1 Corinthiens 14 est identique à celui décrit en Actes 2. De tels abus de la part des traducteurs sont heureusement assez rares, mais il est bien de comprendre ce qui est derrière ces différences d'une version à une autre.

Prenons un autre exemple d'une traduction qui ajoute des mots sans justification linguistique. Nous avons déjà donné un mot d'avertissement concernant une traduction de la Bible dont il faut se méfier, car dans des passages clés elle

prend la liberté d'apporter de petits changements pour ajouter ou supprimer des idées dans la Parole de Dieu. Il s'agit de la *Traduction du monde nouveau*, qui est éditée par les témoins de Jéhovah. Le problème se constate, par exemple, quand il est question de la nature de Dieu, et notamment de la divinité du Christ. Plusieurs passages de la Bible affirment que Jésus a participé à la création de toutes choses. Il est clair que lorsque le monde a été créé, Dieu le Père et Dieu le Fils ont travaillé ensemble. Hébreux 1.1,2 dit : « *Dieu, dans ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, par qui il a aussi créé le monde.* » L'apôtre Paul affirme la même chose en Colossiens 1.16,17 :

> « *Car en lui* [c'est-à-dire en Jésus] *ont été créées toutes choses qui sont dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles, trônes, dignités, dominations, autorités. Tout a été créé par lui et pour lui. Il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui.* »

La *Traduction du monde nouveau* ajoute le mot « autre » à plusieurs endroits dans ce verset où le mot ne se trouve pas dans l'original, mais sans nous le signaler par l'emploi de l'italique ou de crochets.

> « Il est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute création ; parce que c'est par son moyen que toutes les autres choses ont été créées dans le ciel et sur la terre, les visibles et les invisibles, que ce soient trônes, ou seigneuries, ou gouvernements, ou pouvoirs. Toutes les autres choses ont été créées par son intermédiaire et pour lui. De plus, il existait avant toutes les autres choses, et toutes les autres choses ont reçu l'existence par son moyen. » (Colossiens 1.15-17, *Traduction du monde nouveau*)

Le mot « autre » a été ajouté un peu partout dans ces versets à cause de la croyance des témoins que Jésus lui-même est un être créé. Ils pensent que Dieu a créé Jésus en premier, et qu'il a ensuite créé les AUTRES choses par Jésus. Même

avec l'ajout de ce mot, le passage n'enseigne pas explicitement que Jésus a été créé, mais il semble le placer dans la catégorie de choses du même genre, la catégorie de choses qui ont été créées. Aussi, le mot « autre » ne se trouve pas dans l'original. Paul n'a pas écrit, « en lui ont été créées toutes les autres choses qui sont dans les cieux et la terre. » Tout ce qui a été créé l'a été par Christ. (Voir *Notes supplémentaires* ci-dessous.)

Résumons donc en disant qu'un premier pas vers la compréhension de la Bible est le discernement du sens des mots considérés séparément dans le texte de la Bible. Il n'est pas question de couper les cheveux en quatre, d'être excessivement pointilleux. Nous savons prêter attention aux détails dans d'autres domaines de la vie. Nous reconnaissons qu'une « petite » erreur peut provoquer une grosse perte financière, la destruction d'une relation personnelle, l'écroulement d'un édifice, ou la mort d'un malade. Combien plus nous devrions reconnaître ce qui est à risque quand nous avons affaire à la Parole de Dieu lui-même. Nos âmes et les âmes des autres sont en jeu.

Notes supplémentaires

L'un des passages les plus incontournables au sujet de la divinité du Christ est Jean 1.1-3, qui dit :

> « *Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle.* »

Quelle est cette parole dont Jean parle ? Le verset 14 du même chapitre le rend assez clair :

> « *Et la Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité ; et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire du Fils unique venu du Père.* »

Celui qui a été fait chair, qui a habité parmi les hommes, et qui avait la gloire du Fils unique venu du Père, est, sans aucun doute, Jésus-Christ. L'Écriture dit ainsi que la Parole, Jésus, était déjà au commencement de toutes choses. Il n'a pas commencé à exister, il n'a pas été créé – il était déjà avec Dieu. D'ailleurs, le verset 3 dit clairement que rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle, c'est-à-dire sans la Parole, qui est Jésus. Il est donc évident que Jésus ne fait pas partie de ce qui a été fait, puisqu'il ne pourrait pas se créer lui-même ou participer à sa propre création. Il n'est pas parmi les choses qui ont été faites – il est donc éternel.

Mais le verset 1 dit en plus que Jésus, la Parole, était Dieu. Pour diminuer la force de cette déclaration, ceux qui ont réalisé la Bible du *Monde nouveau* ont voulu se fonder sur un point de grammaire du grec, la langue dans laquelle le Nouveau Testament a été écrit. En français nous employons des noms avec des articles définis, comme *le*, *la* ou *les*, et avec des articles indéfinis, comme *un*, *une* ou *des*, et parfois sans article du tout. En grec, par contre, il n'existe pas d'article indéfini. Quand on traduit du grec en français, et qu'on rencontre un nom sans article défini, il est parfois nécessaire de mettre un article indéfini, *un* ou *une*, pour que le passage soit correct en français. Les traducteurs du *Monde nouveau* affirment donc qu'il faut traduire Jean 1.1 : « La Parole était avec Dieu et la Parole était dieu » (avec petit « d »), ou bien « la Parole était <u>un dieu</u> ».

Il y a au moins deux raisons pour lesquelles on peut dire que cette traduction du verset est arbitraire, et en fait n'est pas juste. La première raison est que la Bible enseigne sans contredit l'existence d'un seul Dieu. Affirmer qu'il existait au commencement un petit dieu à côté du vrai Dieu, tout à fait distinct de lui et inférieur à lui, serait nier cette vérité. Il n'y a pas plusieurs Dieux, sauf dans la pensée erronée de certains hommes.

La deuxième raison est qu'en réalité le Nouveau Testament est rempli de passages où il n'y a pas d'article devant un nom, mais ce nom n'est pas traduit en français avec un article indéfini, même dans la *Traduction du monde nouveau*. Par exemple, en Jean 1.12, qui dit : « *Mais à tous ceux qui l'ont reçue, à ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu* », l'article ne se trouve pas devant le mot Dieu en grec. Selon la prétendue règle, il aurait fallu traduire cela « le pouvoir de devenir enfants d'un dieu (ou de dieu avec petit "d") ». Mais le *Monde nouveau* ne l'a pas traduit comme cela. Elle a mis Dieu avec « D » majuscule. Elle fait la même chose dans les versets 6, 13, et 18, où chaque fois le mot « Dieu » est employé de la même manière en grec qu'au verset 1 – sans article. Il s'agit d'une règle qui ne peut même pas être appliquée par ceux qui l'ont inventée, parce qu'elle est fausse.

Reconnaissons donc ce que l'Évangile de Jean enseigne : la Parole qui a été faite chair – celle sans laquelle rien de ce qui a été fait n'aurait été fait ; elle était au commencement avec Dieu, et elle était Dieu. Reconnaissons cette réalité, et méfions-nous d'une traduction qui essaie de la cacher.

CHAPITRE 6

Principes pour comprendre un texte : Tenir compte de la grammaire

Ayant une idée juste du sens des mots que nous lisons, nous devons maintenant prêter attention à la grammaire. Puisque certains ont les mêmes sentiments à l'égard de la grammaire que j'ai à l'égard de l'algèbre (intimidation, manque d'intérêt, mauvais souvenirs, etc.), il serait peut-être préférable de dire que nous devons prêter attention aux relations entre les mots que nous lisons, parce que les règles grammaticales concernent surtout ces relations.

LES PRONOMS ET LEURS ANTÉCÉDENTS

Un pronom est, bien sûr, un mot qui s'emploie à la place d'un nom ou d'un groupe nominal. Le pronom se réfère à un nom qui a déjà été mentionné ou qui n'a pas besoin d'être cité explicitement. Il y a différentes sortes de pronoms – des pronoms personnels (*je, me, moi, tu, te, toi, il, elle, lui, nous, vous, ils, eux,* etc.), des pronoms possessifs (*le mien, la mienne, les miens, le tien, le sien, le nôtre, le vôtre, le leur*, etc.), des pronoms démonstratifs (*ce, ceci, cela, celui, celle, ceux, celui-ci,* etc.). Nous les employons continuellement sans jamais nous dire consciemment : « Je suis en train d'employer un pronom. » Mais quand nous les employons, nous avons toujours à l'esprit les personnes, les endroits ou les choses auxquels nous nous référons. Ainsi, quand nous lisons la Bible et que nous rencontrons des pronoms, nous avons parfois besoin de nous assurer que nous savons à qui l'écrivain se réfère.

Considérons quelques exemples dans la Bible.

Un passage de l'Écriture qui a été interprété de multiples façons est **1 Corinthiens 15.29**. Les interprétations varient

énormément, en partie parce que le verset parle d'une pratique qui n'est mentionnée nulle part ailleurs dans la Bible : le baptême pour les morts. Les mormons (membres de l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours) font des recherches poussées de leurs arbres généalogiques afin de pouvoir se faire baptiser pour leurs ancêtres qui n'ont pas, de leur vivant, eu l'occasion d'entendre l'évangile selon l'Église mormone, et ils basent cette pratique entièrement sur ce verset. En 1 Corinthiens 15 l'apôtre Paul traite de la résurrection d'entre les morts, dont quelques-uns à Corinthe niaient la réalité. Paul donne plusieurs raisons aux chrétiens de croire à la résurrection, à commencer par le fait historique de la résurrection de Jésus lui-même. Au verset 29 il dit : « *Autrement, que feraient ceux qui se font baptiser pour les morts ? Si les morts ne ressuscitent absolument pas, pourquoi se font-ils baptiser pour eux ?* » Remarquez les pronoms *ceux*, *se*, et *ils*. Que pouvons-nous dire concernant les antécédents ? Qui dans ce passage se fait baptiser pour les morts ? Nous l'ignorons, mais les Corinthiens savaient sûrement à qui Paul se référait. Mais remarquez ce qu'il nous est possible de savoir. Lorsque Paul se réfère aux chrétiens de Corinthe, il emploie le pronom *vous* : « *Comment quelques-uns parmi <u>vous</u> disent-ils qu'il n'y a point de résurrection des morts ?* » (v. 12). « *Si Christ n'est pas ressuscité,* [...] *<u>votre</u> foi aussi est vaine* » (v. 14). Lorsqu'il se réfère à lui-même et aux autres qui avaient apporté l'Évangile à Corinthe, il dit « nous ».

> « S*i Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine* [...] *Il se trouve même que nous sommes de faux témoins à l'égard de Dieu, puisque nous avons témoigné contre Dieu qu'il a ressuscité Christ, tandis qu'il ne l'aurait pas ressuscité, si les morts ne ressuscitent point* [...] *Si c'est dans cette vie seulement que nous espérons en Christ, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes.* » (1 Cor. 15.14,15,19)

Mais lorsque Paul se réfère au baptême des morts, il ne s'agit apparemment ni de quelque chose qu'il avait appris à faire

aux chrétiens corinthiens ni à quelque chose que faisaient Paul et les autres apôtres et les autres évangélistes. Il emploie la troisième personne, *ils*. C'est quelqu'un d'autre – ni les chrétiens de Corinthe, ni Paul et ceux qui étaient avec lui. Un argument semblable de nos jours serait : « Si l'âme ne continue pas d'exister après la mort, pourquoi les païens essaient-ils de communiquer avec leurs ancêtres ? Pourquoi brûlent-ils de l'encens et offrent-ils des sacrifices pour les ancêtres ? » Un tel argument ne donne pas d'approbation à la pratique de s'adresser aux morts ; il se base simplement sur l'idée que la pratique suppose la vérité à laquelle nous croyons : l'immortalité de l'âme. En d'autres termes, même les païens reconnaissent cette vérité. Elle devrait être claire pour les chrétiens, qui sont informés de la résurrection de Christ. L'appel que Paul fait à la pratique du baptême pour les morts serait du même genre. Il ne donne pas son aval à la pratique ; il ne s'associe pas lui-même à cette pratique, et il n'y associe pas d'autres chrétiens fidèles. Il fait remarquer simplement que le baptême pour les morts n'aurait aucun sens si la résurrection d'entre les morts était chose impossible. Si les gens qui se faisaient baptiser pour les morts (quels qu'ils soient) comprenaient cela, pourquoi les chrétiens corinthiens ne le comprendraient-ils pas ? Mais si nous ne prêtons pas attention aux pronoms, nous risquons de tirer la conclusion erronée que cette pratique est normale.

Éphésiens 2.8,9 est un autre passage que beaucoup comprennent mal parce qu'ils se trompent sur l'antécédent d'un pronom. Ce texte dit :

> « *Car c'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. Ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie.* »

Certains, surtout ceux qui sont influencés par le calvinisme, prétendent que *cela* se réfère à la foi – comme si Dieu lui-même devait nous donner la foi qu'il demande de notre part. Ils disent que l'homme est totalement dépravé et incapable

de faire quoi que ce soit de bien, et que le Dieu souverain détermine qui croira pour être sauvé et qui ne croira pas, sans tenir compte d'une quelconque action ou qualité de chaque personne. Si donc quelqu'un a la foi, ce serait parce que Dieu a ainsi décidé. Cette explication est fausse pour plusieurs raisons. Du point de vue de la grammaire, il faut noter que Paul ne dit pas « … sauvés par le moyen de la foi, et elle ne vient pas de vous » ; il emploie le neutre, « cela », se référant au fait d'être ainsi sauvé. Comme le pronom dans ce cas n'est pas féminin, on ne peut pas chercher un antécédent féminin. Ce n'est pas la foi que Dieu donne dans ce passage, c'est le salut par la grâce – le salut est le don qui vient de lui ; ce que Dieu demande de nous, c'est de croire. [Non seulement la grammaire, mais la raison aussi dément cette fausse interprétation calviniste. La Bible dit à plusieurs reprises que Dieu aime tous les hommes, qu'il désire que tous soient sauvés, et qu'il ne fait pas de favoritisme (Actes 10.34; Rom. 2.11; Gal. 2.6; 1 Pi. 1.17; etc.). Si c'était Dieu qui faisait que chacun croie ou ne croie pas, il donnerait certainement la foi à tout être humain. Autrement, Dieu serait injuste, et les incrédules seraient condamnés pour ce qui ne dépendait pas de leur choix. Ce serait la faute de Dieu s'ils ne croyaient pas.]

Actes 2.1-4 est encore un autre passage où nous devons prendre le temps de considérer l'antécédent d'un pronom.

> « *Le jour de la Pentecôte, ils étaient tous ensemble dans le même lieu. Tout à coup il vint du ciel un bruit comme celui d'un vent impétueux, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Des langues, semblables à des langues de feu, leur apparurent, séparées les unes des autres, et se posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer.* »

À commencer par le verset 1, nous avons le pronom *ils* ; puisque c'est le premier verset du chapitre, il nous faut

chercher un antécédent dans le chapitre précédent. Qui sont les « ils » dont parle Luc, l'auteur du livre des Actes ? Tout ce que nous savons pour commencer, c'est que nous cherchons un sujet au pluriel. Alors, très souvent, l'antécédent d'un pronom au pluriel sera, quand on remonte la page, le nom au pluriel le plus proche ; ou s'il s'agit d'un pronom masculin au singulier, on cherchera le nom ou groupe nominal masculin au singulier qui soit le plus proche au pronom ; si le pronom est « elle », on cherchera, bien sûr, le nom ou groupe nominal le plus proche qui soit au féminin. Mais il peut être nécessaire de chercher plus loin que le nom le plus proche. Le contexte permet généralement de déterminer si tel est le cas.

Pour ce qui est du cas d'Actes 2.1 et le pronom *ils*, le groupe nominal le plus proche qui s'accorde en nombre et en genre est « les onze apôtres », les derniers mots du chapitre 1. Luc venait d'écrire que Matthias avait été ajouté au nombre des apôtres pour remplacer Judas, qui s'était suicidé. L'antécédent le plus probable serait donc : les onze apôtres, plus Matthias, qui venait d'être ajouté à leur nombre.

Mais il y a des gens qui veulent remonter plus loin à la recherche de l'antécédent, jusqu'au verset 15, qui nous parle de 120 personnes qui s'étaient réunies le jour où Matthias fut désigné. Ces gens pensent que « ils » en Actes 2.1 se réfère aux 120 disciples.

Est-ce qu'il est réellement important de savoir quelle réponse est la bonne ? Certains croyants rendent la question très importante parce qu'ils font appel à leur conclusion pour appuyer l'idée que les dons miraculeux du Saint-Esprit étaient et demeurent disponibles de façon générale à tous les chrétiens. Il est important à leurs yeux d'admettre que, le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit est descendu sur tous les disciples de Jésus à Jérusalem, et qu'ils ont tous reçu le pouvoir miraculeux de parler en langues. D'autres croient que les dons miraculeux étaient limités aux apôtres

(et plus tard aux personnes à qui les apôtres imposaient les mains). Y a-t-il un autre indice pour nous aider à identifier qui a reçu ce don le jour de la Pentecôte, à part la proximité de Matthias et les autres apôtres au pronom « ils » en Actes 2.1 ?

En Actes 2.4, Luc dit qu'ils furent tous remplis du Saint-Esprit et se mirent à parler en d'autres langues, mais au verset 7 la foule demande : « *Voici, ces gens qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ?* » Tous les apôtres, à l'exception de Judas, qui était déjà mort, étaient galiléens, mais il semble probable que l'on ait trouvé, parmi les 120 du chapitre 1, des Judéens aussi, tels que Lazare, Marie, Marthe, Bartimée, et peut-être Nicodème et d'autres. Puis, au verset 14, Pierre se mit debout, non pas avec les 120, mais avec les onze, et dit au peuple qu'ils n'étaient pas ivres, mais qu'ils parlaient par la puissance du Saint-Esprit. Puis au verset 43 du même chapitre, les miracles sont attribués de manière spécifique aux apôtres, sans mentionner les 108 autres personnes qui s'étaient assemblées avant le jour de la Pentecôte. Enfin, nous pourrions signaler qu'en Actes 1 il est clairement dit que Jésus s'adressait à ses apôtres quand il promettait qu'ils seraient, dans peu de jours, baptisés du Saint-Esprit (Actes 1.1-5).

Si donc nous prêtons attention à la grammaire et au contexte sans imposer au texte des idées préconçues, il n'est pas si difficile à comprendre.

Enfin, beaucoup se trompent sur le sens de **1 Corinthiens 13.8-10**, toujours sur la question des dons miraculeux du Saint-Esprit, parce qu'ils ne font pas attention au pronom que l'auteur a utilisé ; ils s'égarent ainsi dans l'identification de l'antécédent. Dans le verset 8 de ce chapitre, l'apôtre Paul déclare que des dons du Saint-Esprit, comme la prophétie, les langues et la connaissance miraculeuse, disparaîtront ou cesseront d'exister.

> « *L'amour ne périt jamais. Les prophéties prendront fin, les langues cesseront, la connaissance disparaîtra. Car nous connaissons en partie, et nous prophétisons en partie, mais quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est partiel disparaîtra.* »

Quand est-ce que ces dons devaient disparaître ? Quand « ce qui est parfait » serait venu. (Le mot traduit par « parfait » signifie la qualité de ce qui est complet, ou mûr.) Dans ce texte, ce qui était en partie et qui était destiné à être remplacé, c'était des révélations de Dieu. Même ce qu'on disait quand on parlait en langue était une communication reçue par inspiration. Il serait logique de conclure que « ce qui est complet » dans ce passage serait une révélation complète. Or, nous avons aujourd'hui une révélation complète de la volonté de Dieu : la Bible. C'est une révélation qui n'était pas encore disponible au moment où Paul adressait cette lettre aux Corinthiens, puisqu'une grande partie du Nouveau Testament n'avait pas encore été donnée.

Mais certains disent que « le parfait », c'est Jésus, et que les dons doivent donc continuer jusqu'à ce que Jésus revienne. La grammaire du verset ne permet pas cette explication, pourtant, parce que l'expression « ce qui » ne peut pas désigner Jésus, une personne. Pour parler de Jésus, Paul aurait écrit : « quand celui qui est parfait sera venu ». Pour un pronom impersonnel (« ce qui »), nous devons chercher un antécédent impersonnel. Les dons étaient donc destinés à disparaître lorsque la Bible serait achevée, soit vers la fin du premier siècle, et non pas lors du retour de Jésus, qui n'a pas encore eu lieu.

LES SUJETS DES VERBES

Tout comme il faut se demander à quel nom se réfère un pronom, il faut aussi s'assurer des sujets des verbes. Généralement, ce n'est pas difficile, mais avec des phrases très longues, le verbe peut être assez éloigné de son sujet. Pre-

nez, par exemple, ce texte de l'apôtre Pierre dans la version *Louis Segond* (1910) :

> « *La patience de Dieu se prolongeait, aux jours de Noé, pendant la construction de l'arche, dans laquelle un petit nombre de personnes, c'est-à-dire, huit, furent sauvées à travers l'eau. Cette eau était une figure du baptême, qui n'est pas la purification des souillures du corps, mais l'engagement d'une bonne conscience envers Dieu, et qui maintenant vous sauve, vous aussi, par la résurrection de Jésus-Christ, qui est à la droite de Dieu, depuis qu'il est allé au ciel, et que les anges, les autorités et les puissances, lui ont été soumis.* »
> (1 Pi. 3.20-22)

Pierre fait un parallèle entre le salut accordé à la famille de Noé et le salut accordé aux chrétiens. Noé et les siens sont « entrés » dans l'eau du déluge et en sont sortis sauvés de la mort physique, et les pécheurs entrent dans l'eau du baptême et en sortent sauvés de la mort spirituelle. Mais ce qui nous intéresse dans notre discussion de la grammaire, c'est le sujet du groupe verbal, « qui maintenant vous sauve ». Quand on regarde la phrase de près, on se rend compte que le sujet du verbe « sauver », c'est « le baptême ». Cela va contre les affirmations de nombreux protestants qui déclarent sans équivoque : « Le baptême ne sauve pas ! » Mais Pierre dit que le baptême nous sauve ! Il ne dit pas que le baptême seul nous sauve ; cet acte doit être accompagné de foi en Christ, de repentance, et de fidélité. Mais le baptême est essentiel ; c'est au moment du baptême que l'on entre en contact avec le sang de Christ pour être lavé de ses péchés. C'est dans le baptême qu'on reçoit le salut. Cette vérité serait encore plus évidente si certains traducteurs n'avaient pas mis tant de mots entre le verbe, sauver, et son sujet. La Bible *Louis Segond version revue 2020* évite ce problème de cette manière :

« *Cette eau était une figure du baptême, qui vous sauve, à présent, et par lequel on ne se débarrasse pas de la souillure du corps, mais qui est l'engagement d'une bonne conscience envers Dieu. Il vous sauve par la résurrection de Jésus-Christ.* »

Il est parfois utile, quand on traite d'une phrase extrêmement longue, de la diviser en courtes phrases pour mieux identifier tous les sujets des verbes. Prenons, par exemple, cette phrase dans l'Épître de Paul aux Éphésiens :

« *C'est pourquoi moi aussi, ayant entendu parler de votre foi au Seigneur Jésus et de votre charité pour tous les saints, je ne cesse de rendre grâces pour vous, faisant mention de vous dans mes prières, afin que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de gloire, vous donne un esprit de sagesse et de révélation, dans sa connaissance, et qu'il illumine les yeux de votre cœur, pour que vous sachiez quelle est l'espérance qui s'attache à son appel, quelle est la richesse de la gloire de son héritage qu'il réserve aux saints, et quelle est envers nous qui croyons l'infinie grandeur de sa puissance, se manifestant avec efficacité par la vertu de sa force.* » (Éph. 1.15-19)

Cette phrase pourrait se décomposer comme suit :

› J'ai entendu parler de votre foi au Seigneur Jésus.

› [J'ai entendu parler] de votre charité pour tous les saints.

› C'est pourquoi je ne cesse de rendre grâces pour vous.

› Je fais mention de vous dans mes prières.

› [Je prie] que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de gloire, vous donne un esprit de sagesse et de révélation, dans sa connaissance.

› [Je prie] qu'il illumine les yeux de votre cœur pour que vous sachiez quelle est l'espérance qui s'attache à son appel.

› [Je prie pour cela afin que vous sachiez] quelle est la richesse de la gloire de son héritage qu'il réserve aux saints.

› [Je prie pour cela afin que vous sachiez] quelle est envers nous qui croyons l'infinie grandeur de sa puissance.

› [Cette puissance] se manifeste avec efficacité par la vertu de sa force.

Bien sûr, il reste dans ce passage assez à faire pour découvrir toute sa signification, mais cet exercice aide simplement à définir la relation qui existe entre tous les mots, et notamment à identifier les sujets des verbes.

LES CONJONCTIONS DE COORDINATION

Un autre élément grammatical qui est très simple, mais qui mérite une certaine attention, c'est la conjonction de coordination. Ce sont ces petits mots – *et*, *ou*, *ni*, *mais*, *car*, *or*, *donc* – qui relient des éléments de même fonction et souvent de même nature, que ce soit des mots, des groupes nominaux ou verbaux, ou des propositions. Elles peuvent marquer l'union (*et*), l'opposition (*mais*, *pourtant*), l'alternative ou la négation (*ou*, *ni*), la conséquence (*donc*), la conclusion (*ainsi*, *enfin*). Tout le monde emploie tous les jours des conjonctions de coordination ; tout le monde les comprend. Sauf, paraît-il, quand ils lisent certains passages dans la Bible.

Quand vous tombez sur le mot *donc*, vous savez que ce que vous allez lire ensuite se base sur ce qui le précède. Il y aura une connexion que vous devez chercher. Parfois la base de ce qui suit se trouve dans les versets qui précèdent immédiatement la partie que vous lisez. Colossiens 2.16, par exemple, dit : « *Que personne donc ne vous juge au sujet du manger ou du boire, ou au sujet d'une fête, d'une nouvelle lune ou des sabbats*. » Pourquoi pas ? La réponse se trouve juste en haut, au verset 14 : Dieu « *a effacé l'acte dont les ordonnances nous condamnaient et qui subsistait contre nous, et il l'a détruit en le clouant à la croix* ». L'acte dont Paul parlait était la loi

de Moïse, celle qui avait ordonné l'observance des règles alimentaires, des fêtes juives, des sacrifices pour les jours de nouvelles lunes et les jours de sabbat. Puisque cette loi a été « clouée à la croix », il ne serait pas normal de juger quelqu'un pour n'avoir pas observé ces dispositions.

Dans d'autres passages où l'on trouve le mot *donc*, le contexte nous conduit à chercher plus loin pour trouver la base de ce qui suit cette conjonction de coordination. Par exemple, en Romains 12.1, Paul écrit : « *Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à offrir vos corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui sera de votre part un culte raisonnable.* » En lisant l'Épître aux Romains, on remarque facilement une transition entre les chapitres 11 et 12. Dans les chapitres 1 à 11, l'apôtre expose le plan du salut selon lequel Dieu offre sa grâce à tous les hommes perdus et sans espoir à cause de leur péché. Au vu de toute la compassion que Dieu a manifestée envers nous et que Paul a déjà exposée dans son épître, nous devons nous donner entièrement, par amour, au service de Dieu. Dans l'Ancien Testament les adorateurs offraient des sacrifices morts, des animaux qu'on tuait et dont on offrait le sang. Le sang de Jésus a déjà été offert comme le seul sacrifice capable d'expier nos péchés, mais Dieu nous demande de lui donner, comme sacrifice d'actions de grâces, notre vie ; nous devons nous mettre pleinement à son service. Au vu de ce que Dieu a fait pour nous, une telle demande n'est pas exagérée – ce n'est qu'un culte « raisonnable » de notre part. Le mot *donc* n'est donc pas superflu dans ce passage.

Prenons un dernier exemple pour illustrer le besoin de tenir compte des conjonctions de coordination. Il m'arrive souvent, quand j'étudie avec quelqu'un le sujet du salut, de lui demander de lire Marc 16.15,16 :

> « *Puis il leur dit : Allez par tout le monde, et prêchez la bonne nouvelle à toute la création. Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné.* »

Puis je pose une question toute simple : « Qu'est-ce que Jésus dit qu'une personne doit faire afin d'être sauvée ? » Et mon interlocuteur me répond souvent : « Tu dois croire. » Il ne remarque même pas ce petit mot « et » qui montre que les mots qui suivent, « sera baptisé », se réfèrent à une condition de salut aussi nécessaire que la foi. Parfois, la personne a déjà fermé la Bible avant de répondre, et je lui demande de l'ouvrir à nouveau afin de relire le verset. Elle doit parfois lire la phrase deux ou trois fois avant de remarquer l'idée qu'elle saute. Certes, beaucoup de gens ont été conditionnés à penser qu'il suffit de croire pour être sauvé. On leur a peut-être même enseigné explicitement que le baptême n'a rien à voir avec le salut. Mais le problème n'est manifestement pas que la Bible ne peut pas se comprendre. Trop souvent, le vrai problème est que les gens ne prêtent pas attention à ce qu'ils lisent. Quand je dirige une étude biblique, mon travail consiste souvent, non pas à fournir aux étudiants des renseignements ou des explications, mais à poser les bonnes questions pour pousser les étudiants à regarder plus attentivement le texte.

Vous voyez donc que lorsque nous parlons du sens des mots ou des règles de grammaire, il ne s'agit pas d'avoir besoin d'un diplôme universitaire en linguistique afin de pouvoir comprendre la Bible. Vous pouvez avoir besoin d'employer certaines aides dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, telles que le dictionnaire, mais en général, vous devez simplement profiter de l'aptitude en grammaire que vous avez déjà, employer votre bon sens et prêter bien attention à ce que vous lisez. Si les gens faisaient ces choses, beaucoup de fausses interprétations de la Bible seraient ainsi éliminées.

CHAPITRE 7

Les langues originales

Il faut introduire maintenant une idée qui pourrait paraître en conflit avec tout ce que nous avons dit jusqu'à présent concernant l'aptitude de la personne moyenne à lire et comprendre la Bible :

LES VOCABULAIRES ET GRAMMAIRES GRECS ET HÉBRAÏQUES PEUVENT ÉLARGIR OU LIMITER LE SENS QUE NOUS AURIONS TIRÉ D'UN PASSAGE EN FRANÇAIS

Il arrive parfois que deux mots grecs n'ayant pas le même sens sont traduits par les mêmes mots français, parce que, bien sûr, un seul mot français peut avoir plusieurs définitions. Nous employons souvent un même mot pour deux choses différentes, alors qu'une autre langue emploie peut-être deux mots différents pour ces choses. Par exemple, même ceux qui ne parlent pas grec pourront deviner le sens du mot grec *anthropos*, parce que nous avons des mots comme anthropologie, qui est l'étude de l'homme, c'est-à-dire de l'origine, des comportements et du développement des êtres humains. *Anthropos* signifie simplement l'homme, dans le sens générique d'être humain. Il se réfère aux femmes aussi bien qu'aux hommes, mais il est souvent traduit par « homme » ou « hommes ». Un autre mot grec, *aner* (ou dans la forme mieux connue aux francophones, *andros*), se réfère explicitement à l'homme par opposition à la femme. Il se réfère à ceux du sexe masculin. En français il nous donne le mot androgène, une hormone masculine qui, comme la testostérone, stimule ou contrôle le développement et le maintien des caractères mâles. Voici un verset où il serait très utile de savoir lequel des deux mots grecs, *anthropos* ou *aner* (*andros*), est employé : « *Je veux donc que les hommes*

prient en tout lieu, en élevant des mains pures, sans colère ni mauvaises pensées » (1 Tim. 2.8). Paul, se réfère-t-il aux gens de façon générale, ou bien veut-il dire qu'il s'attend à ce que ceux du sexe masculin conduisent les prières en public ? Il se trouve que le mot grec dans ce passage est une forme plurielle du mot *aner* et qu'il se réfère donc spécifiquement aux hommes et exclut les femmes. Évidemment, le bon sens nous aurait permis de tirer la même conclusion si nous avions lu les versets suivants, qui disent :

> « *Je veux aussi que les femmes, vêtues d'une manière décente, avec pudeur et modestie, ne se parent ni de tresses, ni d'or, ni de perles, ni d'habits somptueux, mais qu'elles se parent de bonnes œuvres, comme il convient à des femmes qui font profession de servir Dieu. Que la femme écoute l'instruction en silence, avec une entière soumission.* » (1 Tim. 2.9-11)

Mais regardons un autre cas, où il serait plus facile de se tromper sur l'intention de l'auteur. « *Si le non-croyant se sépare, qu'il se sépare ; le frère ou la sœur ne sont pas liés dans ces cas-là. Dieu nous a appelés à vivre en paix* » (1 Cor. 7.15). Il s'agit d'un passage que nous avons vu au chapitre 5, où nous avons souligné la distinction entre le divorce et la séparation de corps. Paul considère la situation où le conjoint non croyant d'un chrétien ne veut pas demeurer avec son mari ou sa femme parce que ce dernier est chrétien. Comme nous l'avons fait remarquer, Paul n'emploie pas le mot « divorce » dans ce texte, parce qu'il ne se réfère pas à un divorce légal. Il n'emploie pas non plus les mots « se remarier ». Il parle d'un non-croyant qui abandonne ou chasse le croyant, presque certainement à cause de sa foi. C'est une situation qui n'est pas rare dans les sociétés païennes, hindoues ou musulmanes.

Nous avons promis de revenir à l'expression, « ne sont pas liés », et le moment est venu de tenir cette promesse. En parlant de la condition du chrétien dont le conjoint non croyant l'abandonne, Paul dit que « *le frère ou la sœur ne sont*

pas liés». D'autres versets du même chapitre emploient le mot «lié» aussi : «*Es-tu lié à une femme ? Ne cherche pas à rompre ce lien. N'es-tu pas lié à une femme ? Ne cherche pas une femme. Si tu te maries, tu n'as point péché*» (1 Cor 7.27,28a). «*Une femme est liée aussi longtemps que son mari est vivant ; mais si le mari meurt, elle est libre de se marier à qui elle veut ; seulement, que ce soit dans le Seigneur*» (1 Cor. 7.39). On le trouve aussi en Romains 7.2 : «*Ainsi, une femme mariée est liée par la loi à son mari tant qu'il est vivant ; mais si le mari meurt, elle est dégagée de la loi qui la liait à son mari.*» Dans ces passages il est clair que «lié» est équivalent à «marié». On pourrait facilement conclure qu'en 1 Corinthiens 7.15 l'apôtre Paul veut dire que le conjoint croyant dont le partenaire l'abandonne n'est plus marié et peut donc se marier légitimement avec une autre personne.

Mais nous avons affaire ici à une situation où un regard sur les mots grecs permet de mieux comprendre le texte, car deux mots différents, traduits tous les deux par «lié», sont employés dans ces versets, et les deux mots ne signifient pas la même chose.

Au verset 15, le mot grec est *dedoulotai*, une forme du mot *douloo*. C'est un mot qui était employé pour se référer à l'esclavage, au fait de se trouver dans la servitude. C'est ainsi que la traduction Darby dit que le frère ou la sœur en question n'est pas «asservi». Compte tenu de la forme du verbe employée, le sens est que le chrétien N'EST PAS esclave du non-chrétien et N'A JAMAIS ÉTÉ dans une telle servitude. Des formes de ce mot grec paraissent 125 fois dans le Nouveau Testament, mais il est important de noter qu'il n'est jamais utilisé pour parler du mariage. On ne désignait pas «les liens sacrés du mariage» par le même mot qui désignait les liens de l'esclavage. Paul ne dit pas que le frère (ou la sœur) n'est pas marié s'il a été abandonné ; si tel était le cas, cela voudrait dire apparemment que le frère n'avait jamais été marié à la non-chrétienne depuis le départ, mais

avait plutôt vécu dans la fornication. Mais Paul ne dit pas qu'ils n'étaient pas mariés, parce qu'il n'emploie pas un mot qui s'applique au mariage.

Que dire donc des versets 27 et 39 où Paul parle d'être « lié » à un mari ou une femme ? Il faut dire qu'il emploie un autre mot grec, bien que les traducteurs ont parfois utilisé le même mot en français. Aux versets 27 et 39, Paul emploie une forme du mot *deo*, qui signifie lier, nouer, attacher, joindre. Ce mot était employé communément comme une image de l'idée d'une obligation, telle que l'obligation sous laquelle une personne se place lorsqu'elle se marie. En fait, comme nous l'avons vu grâce aux exemples tirés de 1 Corinthiens 7 et Romains 7, ce mot s'employait manifestement et fréquemment pour se référer au mariage. Si Paul avait utilisé ce mot au verset 15, il aurait bien communiqué l'idée que le croyant n'est pas marié à la non-croyante, et qu'il est libre de se marier avec celle qu'il veut. Mais ce n'est pas ce que Paul dit. Il dit que le croyant n'est pas (et n'a jamais été) l'esclave du non-croyant et qu'il n'a aucune obligation d'abandonner sa foi afin d'amener le non-croyant à rester. Nous sommes des esclaves de Jésus-Christ, mais non de nos maris ou de nos femmes.

LA TRANSLITTÉRATION

Nous sommes donc contraints de reconnaître que le vocabulaire et la grammaire grecs (ou hébraïques) peuvent influencer, avec raison, notre manière de comprendre un passage biblique lorsque deux mots différents ont été traduits en français par le même mot français. Une autre situation où le grec peut, et en fait devrait, avoir un impact sur notre compréhension, c'est quand un mot n'a pas vraiment été traduit, mais plutôt translittéré. Lorsque je prêche en Afrique, mes paroles sont souvent interprétées du français en une langue locale que je ne maîtrise pas. Très souvent, ce que j'entends l'interprète dire sonne comme « Blablabla… parce que blablabla. » Ou peut-être « Blablabla… aéroport… blabla-

bla. » L'interprète insère un mot français au milieu d'une phrase en wolof, baoulé, kirundi ou lingala. Parfois cette autre langue n'a pas de mot pour la chose dont on parle ; parfois l'expression française est simplement plus courte et plus facile à dire que l'équivalent dans l'autre langue, et tous les auditeurs connaissent apparemment le sens du mot emprunté. Lorsqu'on emprunte un mot de cette façon, le sens reste le même. « Parce que » signifie toujours « parce que » et « aéroport » se réfère toujours à l'aéroport.

Il est bien de savoir que la même chose s'est produite avec certains mots hébreux et grecs. Au lieu de les traduire, on a donné aux mots originaux une forme française. Par exemple, le mot français, baptiser, est une translittération du mot grec *baptizo*. Que signifiait (et que signifie encore) ce mot en grec ? Il signifiait « tremper, immerger ou plonger quelque chose dans de l'eau ou dans un autre liquide ». Si les traducteurs avaient traduit *baptizo* en Marc 16.16 au lieu de le translittérer, votre Bible dirait : « Celui qui croira et qui sera immergé sera sauvé. » Il y a, bien sûr, d'autres moyens de reconnaître que le baptême dans le Nouveau Testament ne se réfère pas à l'idée d'asperger de l'eau sur la tête de quelqu'un, mais à l'idée d'immerger la personne, de la mettre entièrement sous la surface de l'eau, mais si l'on avait simplement traduit le mot, il aurait été possible d'éviter beaucoup de confusion, de débat et d'idées erronées.

Parmi d'autres mots translittérés dans la Bible, on peut citer le sabbat (repos), l'apôtre (quelqu'un qui est envoyé ou engagé à faire quelque chose), l'ange (messager, qu'il soit céleste ou pas) et l'évangéliste (porteur de bonnes nouvelles). Ce n'est pas que la translittération est toujours mauvaise, car même le Nouveau Testament grec translittère habituellement le mot hébreu *sabbat*. Il y a des noms propres, comme le nom d'une ville ou d'un village, que l'on pourrait traduire, mais que la coutume demande simplement de translittérer. Cela ne pose pas forcément de problème.

Soulignons toutefois un autre cas (en plus du mot *baptizo*) où il serait utile de savoir qu'un mot a été translitteré. Le mot grec *diakonos* paraît plus de 30 fois dans le Nouveau Testament. Le sens fondamental est simplement « serviteur », et il s'emploie pour une grande variété de situations. Il se réfère aux « serviteurs » au festin de mariage en Jean 2.5,9, aux « ministres » Tychique (Éph. 6.21) et Épaphras (Col. 1.7), aux magistrats (Rom. 13.4), à Paul et Apollos (1 Cor. 3.5), aux faux apôtres (2 Cor. 11.15) et au Christ (Rom. 15.8). Sur les 30 fois que le mot grec est utilisé dans le Nouveau Testament, il est translitteré seulement trois fois : deux se trouvent en 1 Timothée 3, qui parle des qualifications des « diacres », et l'autre se trouve en Philippiens 1, où Paul salue l'Église de Philippes, avec ses évêques et ses diacres. Dans ces passages, le contexte montre clairement que Paul se réfère à des hommes choisis spécialement par une assemblée locale pour être des serviteurs dans un sens officiel, des hommes qui devaient posséder certaines qualités énumérées par le Saint-Esprit et à qui certaines responsabilités étaient confiées.

Ces détails sont utiles de deux manières. D'abord ils nous rappellent que les diacres ne sont pas, comme c'est le cas dans certaines dénominations, les personnes qui ont l'autorité sur l'assemblée. Il ne s'agit pas d'un conseil d'administration. Ils ne sont pas des surveillants ; ils sont des serviteurs. Deuxièmement, ayant vu les différentes manières dont le mot *diakonos* était employé, nous serons un peu plus prudents quand nous rencontrons le mot « diaconesse » en Romains 16.1, où certaines traductions, telles que *Louis Segond* (1910), mettent : « *Je vous recommande Phœbé, notre sœur, qui est diaconesse de l'Église de Cenchrées.* » La plupart des versions traduisent le mot et mettent : « *Je vous recommande Phœbé, notre sœur, qui est servante de l'Église de Cenchrées* », ou : « *Je vous recommande Phœbé, notre sœur, qui est au service de l'Église de Cenchrées* ». Il ne semble pas y avoir de raison convaincante pour penser que Phœbé était dans

la catégorie de leaders officiellement désignés par l'Église, surtout puisqu'aucun passage biblique ne nous instruit sur le rôle et les qualifications des diaconesses. Il est tout aussi possible que Phœbé ait été simplement une sœur travailleuse qui mettait en pratique les paroles de son Seigneur, qui dit : « *Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous et le serviteur* [diakonos] *de tous* » (Marc 9.35).

L'ÉTYMOLOGIE

Avant de terminer cette partie, je voudrais signaler que trop de prédicateurs exagèrent l'utilité de faire recours au vocabulaire et à la grammaire des langues originales. Il est pénible d'écouter un prédicateur ou enseignant consacrer du temps inutilement à l'explication d'un mot grec, alors que le sens du mot a déjà été rendu très clair par les différentes traductions françaises de la Bible. On a parfois l'impression que c'est par orgueil qu'ils font étalage de leur savoir. Leurs explications n'ajoutent rien à notre compréhension du texte, mais elles amènent les auditeurs à croire, qu'on le dise ou pas, qu'il n'est pas vraiment possible de comprendre la Bible si l'on ne maîtrise pas ces langues d'autrefois.

Certains enseignants se plongent dans l'étymologie (l'étude de l'origine des mots) et nous décrivent les manières dont tel ou tel mot était employé des siècles avant le temps des auteurs bibliques et l'évolution qu'il a subie au cours du temps. Mais lorsque vous parlez ou écrivez en français, avez-vous en tête comment le mot que vous utilisez fut emprunté il y a 500 ans de l'anglais ou de l'italien et fut employé en rapport avec le travail des forgerons ou des ciriers ? Si quelqu'un cherche à comprendre ce que vous dites, il a plus intérêt à apprendre le sens actuel de vos mots au lieu d'investiguer l'emploi de ces mots il y a quelques siècles. [Les anciens lexiques grecs-français rentraient dans les détails de l'usage de divers mots dans le grec classique (entre 500 et 336 av. J.-C.), parce que les érudits ne disposaient pas d'autres écrits contenant le même style de grec que le Nouveau

Testament. Quelques-uns l'appelaient même « le grec du Saint-Esprit », parce qu'il était si différent des anciens écrits non bibliques qu'ils connaissaient. On étudiait l'usage qui précédait l'époque chrétienne pour tenter de découvrir le sens des mots grecs du Nouveau Testament. Ces derniers temps, des milliers de documents grecs du premier siècle ont été découverts, et l'on a compris que le Nouveau Testament est écrit, en fait, dans la forme de grec parlée quotidiennement par des gens ordinaires à travers l'Empire romain à l'époque. On l'appelle la koinè.]

L'histoire des mots peut intéresser certaines personnes – cela se comprend aisément. Mais je pense à une seule sorte de situation où l'explication des origines d'un mot grec ou hébreu serait particulièrement utile ou nécessaire dans l'étude d'un sujet biblique. Des gens font parfois mauvais usage d'un mot grec dans leurs tentatives de prouver leur point de vue, et dans ce cas une explication correcte de l'histoire du mot peut révéler l'erreur. Par exemple, ceux qui voudraient soutenir l'emploi d'instruments de musique dans le culte chrétien font appel au mot grec *psallo,* utilisé dans le Nouveau Testament dans des versets comme Éphésiens 5.19 : « *chantant et célébrant* [*psallo*] *de tout votre cœur les louanges du Seigneur* ». On prétend que le mot grec *psallo* sous-entendait forcément l'idée d'accompagner le chant par un instrument à cordes, tel qu'une harpe, et ce détail fournit une autorisation biblique pour l'utilisation d'instruments dans l'adoration de l'Église. Voici donc un cas où il serait important de faire des recherches sur l'histoire du mot.

Il se trouve que le mot *psallo* signifiait à l'origine l'action de plumer ou de tirer brin à brin, et on pouvait l'employer pour parler de l'action d'un charpentier qui étend et puis tire un cordeau à craie pour tracer une ligne droite, ou du cuisinier qui arrache les plumes d'un oiseau avant de le faire cuire. Plus tard, le mot était employé principalement pour l'action de toucher ou gratter les cordes d'un instrument

de musique. De là, le sens a évolué pour désigner le fait de chanter pendant que l'on jouait de la harpe. Avant qu'on n'arrive au 1er siècle et donc le grec que l'on trouve dans le Nouveau Testament, *psallo* signifiait tout simplement chanter un hymne, célébrer les louanges de Dieu par le chant sans utiliser de harpes ou d'autres instruments pour les accompagner. Ce fait est confirmé par le fait que les premiers chrétiens de langue grecque n'interprétaient pas le mot comme un signe que les instruments de musique figuraient dans l'action. En effet, les historiens de la musique sont unanimes : pendant plusieurs siècles la musique dans les cultes chrétiens était toujours a cappella. De nombreux auteurs chrétiens des premiers siècles de notre ère prenaient explicitement la défense de la pratique de chanter sans instruments, ce qui montre qu'ils ne comprenaient pas le mot *psallo* de la manière que les partisans de la musique instrumentale dans l'Église prétendent qu'ils le comprenaient. On pourrait ajouter qu'encore de nos jours le mot *psallo* en grec moderne signifie chanter, et non pas jouer d'un instrument, et quand les Grecs « *psallo* » aujourd'hui dans l'Église grecque orthodoxe en Grèce, ils chantent sans instruments.

Signalons en passant une évolution très similaire du mot français *lyrique*. À l'origine il se référait à l'instrument de musique qu'on appelle la lyre. Aujourd'hui il décrit plutôt un genre poétique inspiré de la poésie lyrique grecque (odes, hymnes), par opposition à la poésie épique ou dramatique. Plus communément, il se réfère de nos jours à « une œuvre poétique, littéraire ou artistique où s'expriment avec une certaine passion les sentiments personnels de l'auteur » ou à celui « qui est plein d'un enthousiasme, d'une exaltation qui peuvent être excessifs » (Larousse). Il ne serait donc pas du tout juste de se baser sur le mot « lyrique » dans un texte du 21e siècle pour affirmer que l'auteur se réfère à l'utilisation de la lyre. Ceux qui prétendent que l'emploi du mot *psallo* dans le Nouveau Testament sous-entend forcément la

présence d'instruments de musique commettent la même sorte d'erreur.

On dit parfois que certains prédicateurs et pasteurs possèdent une connaissance du grec qui suffit juste pour les rendre dangereux. Ils ne maîtrisent pas les langues anciennes, mais ils affirment catégoriquement plein de choses, sachant que leurs auditeurs ne sont pas équipés pour contrôler leurs prétentions. Il est donc bon de garder un certain scepticisme à l'égard d'arguments qui se basent sur le grec ou l'hébreu, surtout si ces arguments dépendent de l'origine d'un mot plutôt que la manière dont il était généralement employé au temps des auteurs bibliques.

CHAPITRE 8

Principes pour comprendre un texte : Tenir compte du contexte (1re partie)

On dit qu'il est impossible de reconnaître le sens d'un mot sans son contexte. Le même mot peut avoir plusieurs sens, et c'est le contexte qui détermine lequel est valable en l'occurrence. Cela est vrai, bien sûr, pour le français oral. Par exemple : « En buvant mon verre de vin, j'ai vu un ver vert vers la maison ! » Et : « La mère du maire habite à côté de la mer. » On n'a pas trop de mal à distinguer le sens de ces différents mots qui se prononcent toutefois de la même manière, parce que le contexte de la phrase nous aide. Ce même principe se voit facilement quand il est question de mots différents qui s'écrivent de la même manière. Par exemple, les fils électriques, ou le fils de son papa ; il est content, ou ils content des histoires ; un avocat mûr, ou un avocat à la cour. Ou encore : « Si mon anniversaire avait été en été, on l'aurait fêté à la piscine. » Enfin, le même mot peut revêtir différentes significations selon le contexte. Prenez, par exemple, le mot *violent*, qui peut signifier :

- Agressif (*Emporté et violent, il terrorise sa famille.*)
- Brutal (*Les scènes d'action de ce film sont violentes.*)
- Vigoureux (*Il a eu une discussion violente avec son père.*)
- Brusque (*Un coup de vent violent a fait chavirer la barque.*)
- Pas naturel (*On s'interroge sur une mort aussi violente.*)

Dans tous ces cas, les autres mots autour (le contexte) permettent de déterminer le sens d'un mot qui, tout seul, n'aurait pas de signification précise.

En parlant de l'interprétation de la Bible, il y a différentes sortes de contexte que l'on peut avoir besoin de prendre en considération. On peut parler…

- Du contexte immédiat – soit les versets qui viennent juste avant ou après ce que nous lisons, soit le passage entier, même tout le livre biblique.
- Du contexte religieux/culturel – la situation qui sert de fond religieux ou culturel, soit celle de l'auteur, soit celle des personnages dans le récit qu'il nous relate. Des livres en dehors de la Bible peuvent aider à déterminer ce contexte, mais la simple lecture de la Bible elle-même nous aide aussi.
- Du contexte historique – les détails qui permettent de répondre à des questions telles que : Quels événements avaient eu lieu ou n'avaient pas encore eu lieu ? Quelle loi était en vigueur ? Quelle situation politique prévalait ? Par surcroît, des livres en dehors de la Bible peuvent aider à connaître l'histoire, mais encore, plus nous lisons la Bible, plus nous la maîtriserons.

CONTEXTE ÉLARGI

Prenons un exemple où « le contexte » à considérer est assez large. C'est un cas où nous tenons compte de la manière dont un auteur emploie habituellement un mot particulier, qui n'est pas forcément le même usage qu'en fait un autre auteur. Après cela, nous verrons plusieurs exemples où nous n'avons pas besoin de chercher si loin pour déterminer de quoi parle l'auteur en employant tel ou tel mot.

Deux mots très importants qui n'ont pas exactement le même sens chaque fois qu'on les rencontre dans la Bible sont la foi et les œuvres. Certaines personnes pensent voir un conflit entre les écrits de l'apôtre Paul et l'Épître de Jacques parce qu'ils ne reconnaissent pas que les deux auteurs n'emploient pas ces termes de la même manière. Mais en

fait, cela ne veut pas dire que leurs enseignements sont en désaccord.

En Jacques 2.14-26, nous trouvons que l'auteur parle de la foi, mais d'une foi sans œuvres. Il parle d'une foi qui est divorcée des actions qui devraient résulter de la foi, et il dit qu'une telle foi est inutile : « *Il en est ainsi de la foi : si elle n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même* » (Jac. 2.17).

Jacques donne plusieurs exemples qui montrent à quelle sorte d'œuvres il pense. Il parle de donner le nécessaire à un frère qui manque de nourriture et d'habits. Il parle d'Abraham, qui « *offrit son fils Isaac sur l'autel* ». Il parle de Rahab, qui démontra sa foi au Dieu d'Israël en aidant les espions que Josué avait envoyés à Jéricho. Jacques donne également un exemple d'une foi qui ne suffit pas : celle des démons. Ils sont pleinement convaincus de l'existence de Dieu, mais ils ne lui sont pas soumis et ne cherchent pas à faire sa volonté.

Jacques insiste sur l'idée que la foi doit être accompagnée d'actions qui montrent qu'elle est réelle. En parlant d'Abraham, il dit : « *Tu vois que la foi agissait avec ses œuvres et que par les œuvres la foi fut rendue parfaite* » (Jac. 2.22).

Quant à l'apôtre Paul, il semble, au premier abord, contredire l'Épître de Jacques. Il écrit en Romains 4.1-5 :

> « *Que dirons-nous donc d'Abraham, notre ancêtre selon la chair ? Qu'a-t-il obtenu ? Si Abraham a été justifié par les œuvres, il a sujet de se glorifier, mais non devant Dieu. Car que dit l'Écriture ? Abraham crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice. Or, à celui qui fait une œuvre, le salaire est imputé, non comme une grâce, mais comme une chose due ; et à celui qui ne fait point d'œuvre, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est imputée à justice.* »

La contradiction apparente disparaît quand on considère comment ces deux hommes emploient les deux mots-clés. Nous avons déjà vu des exemples qui montrent à quoi pen-

sait Jacques quand il parlait des œuvres. Que dire de l'apôtre Paul dans l'Épître aux Romains ?

> « *Car nul ne sera justifié devant lui par les œuvres de la loi, puisque c'est par la loi que vient la connaissance du péché.* » (Rom. 3.20)

> « *Mais maintenant, sans la loi est manifestée la justice de Dieu à laquelle rendent témoignage la loi et les prophètes.* » (Rom. 3.21)

> « *Car nous pensons que l'homme est justifié par la foi, sans les œuvres de la loi.* » (Rom. 3.28)

> « *En effet, ce n'est pas par la loi que l'héritage du monde a été promis à Abraham ou à sa postérité, c'est par la justice de la foi.* » (Rom. 4.13)

> « *Ne connaissant pas la justice de Dieu et cherchant à établir leur propre justice, ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu ; car Christ est la fin de la loi, pour la justification de tous ceux qui croient. En effet, Moïse définit ainsi la justice qui vient de la loi : L'homme qui mettra ces choses en pratique vivra par elles.* » (Rom. 10.3-5)

Lorsque Paul parle du fait que nous ne sommes pas sauvés par les œuvres, le contexte indique presque toujours qu'il parle des œuvres exigées par l'ancienne loi de Moïse, cette loi par laquelle beaucoup de Juifs pensaient pouvoir atteindre la justice et mériter la faveur de Dieu. Paul montre que ces œuvres-là n'ont rien à voir avec notre salut. La loi rendait les hommes conscients de leur péché ; elle n'était pas faite pour les sauver. Jacques ne parlait pas de ces œuvres-là.

Et la foi ? Jacques en parle comme le fait de reconnaître une vérité, de l'accepter mentalement. Comme il le fait remarquer, même les démons ont cette sorte de foi. Par contre, lorsque Paul en parle, c'est presque toujours pour se référer à une foi vivante qui mène à l'obéissance, une foi qui s'exprime en action. Il dit, par exemple, en Galates 5.6 : « *Car, en Jésus-Christ, ni la circoncision ni l'incirconcision n'a de valeur,*

mais la foi qui est agissante par l'amour. » Évidemment, il a en vue la même sorte de foi que Jacques louait, celle qui est « *rendue parfaite par les œuvres* ».

Jacques n'enseignait pas le salut par les œuvres de la loi mosaïque, et Paul n'enseignait pas le salut par une foi morte qui n'est pas « agissante par l'amour ». Tous les deux reconnaissaient l'importance de l'union de la foi et les actions qu'elle motive.

CONTEXTE IMMÉDIAT

Revenons à l'idée de respecter le contexte immédiat des mots que nous lisons dans la Bible. Probablement plus que tout autre facteur, la considération du contexte immédiat éviterait les interprétations erronées. Très souvent, les détails dont nous avons besoin pour ne pas nous égarer sont à portée de main, dans les deux versets qui précèdent celui que nous lisons ou les deux versets qui le suivent. Prenons des exemples concrets.

1 Thessaloniciens 4.16

« *Car le Seigneur lui-même, à un signal donné, à la voix d'un archange et au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement.* »

Celui-ci est un verset-clé pour ceux qui adhèrent à la doctrine prémillénariste qui enseigne qu'il y aura deux résurrections des morts au sens strict : les justes seraient ressuscités lors du retour de Jésus pour régner avec lui sur la terre pendant 1 000 ans ; à la fin de cette période, les injustes seraient ressuscités pour être jugés. Ceux qui ont cette conception lisent « *les morts en Christ ressusciteront premièrement* », et ils tirent la conclusion que les morts qui ne sont pas en Christ seront ressuscités plus tard. Mais remarquez les versets qui précèdent et qui suivent le verset 16 :

« *Nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui dorment, afin que vous ne vous affligiez pas comme les autres qui n'ont point d'espérance.*

> *Car, si nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, croyons aussi que Dieu ramènera par Jésus et avec lui ceux qui sont morts. Voici, en effet, ce que nous vous déclarons d'après la parole du Seigneur : nous les vivants, qui serons restés pour l'avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui sont morts. Car le Seigneur lui-même, à un signal donné, à la voix d'un archange et au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement. Ensuite, nous les vivants qui serons restés, nous serons tous ensemble enlevés avec eux sur des nuées à la rencontre du Seigneur dans les airs, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. Consolez-vous donc les uns les autres par ces paroles.* » (1 Th. 4.13-18)

Le sujet qui semble avoir préoccupé les chrétiens de Thessalonique était le sort de leurs frères qui « dormaient ». (Il est évident que Paul emploie le mot « dormir » de manière figurée pour se référer à ceux qui étaient physiquement morts.) Paul dit que ceux qui seront encore en vie lorsque Jésus reviendra ne partiront pas au ciel pour laisser derrière les chrétiens qui seront morts avant le jour de son retour. Vous n'allez pas rater le bateau simplement parce que vous êtes mort avant le deuxième avènement de Christ. En fait, vous n'allez même pas arriver à la fête en retard. « *Nous les vivants, qui serons restés pour l'avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui sont morts.* » Avant que nous ne partions, « *les morts en Christ ressusciteront premièrement* ». Ensuite, nous serons tous ensemble enlevés sur des nuées à la rencontre du Seigneur dans les airs. Une résurrection des morts injustes n'est même pas mentionnée, parce que l'objectif de Paul dans ce passage ne les concerne pas. Il écrit pour que les chrétiens puissent se consoler et s'encourager les uns les autres au sujet de leurs frères et sœurs en Christ qui étaient morts. Le réconfort n'est pas pour ceux qui sont morts dans la désobéissance.

En fait, les paroles de Jésus lui-même nous informent que la résurrection des justes et des injustes aura lieu en même temps. Il dit en Jean 5.28,29 :

> « *Ne vous étonnez pas de cela ; car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix, et en sortiront. Ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, mais ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour le jugement.* »

Mais encore, le contexte immédiat de 1 Thessaloniciens 4.16 nous montre clairement que « *les morts en Christ ressusciteront premièrement* » n'est pas mis en relation avec d'autres personnes qui ressuscitent des morts, mais en relation avec l'enlèvement des chrétiens qui sont encore vivants et qui vont rejoindre Jésus dans les airs.

Si vous lisiez 1 Thessaloniciens 4.16 tout seul, sans le contexte, vous pourriez conclure facilement que le verset parle de deux résurrections, dont la première serait uniquement pour ceux qui sont en Christ. Mais il suffit de regarder le contexte pour se rendre compte que ce n'est pas ça. Le contexte vous permet de comprendre correctement.

1 Corinthiens 1.17

Prenons un autre exemple. L'apôtre Paul écrit en 1 Corinthiens 1.17 : « *Ce n'est pas pour baptiser que Christ m'a envoyé, mais pour annoncer l'Évangile, et cela sans la sagesse du langage, afin que la croix de Christ ne soit pas rendue vaine.* » Beaucoup de gens ont fait de ce verset une preuve que le baptême n'est pas tellement important et qu'il ne peut certainement pas être nécessaire au salut. Il ne faisait même pas partie de la mission de l'apôtre Paul. Ce qui importe, c'est d'écouter l'Évangile, que l'on reçoive le baptême ou pas.

Mais encore, on verrait les choses autrement si l'on tenait compte du contexte. Si nous commençons au verset 10, nous verrons l'idée que Paul développe ici.

« *Je vous exhorte, frères, par le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, à tenir tous un même langage, et à ne point avoir de divisions parmi vous, mais à être parfaitement unis dans un même esprit et dans un même sentiment. Car, mes frères, j'ai appris à votre sujet, par les gens de Chloé, qu'il y a des disputes au milieu de vous. Je veux dire que chacun de vous parle ainsi : Moi, je suis de Paul ! Et moi, d'Apollos ! Et moi, de Céphas ! Et moi, de Christ ! Christ est-il divisé ? Paul a-t-il été crucifié pour vous, ou est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés ? Je rends grâces à Dieu de ce que je n'ai baptisé aucun de vous, excepté Crispus et Gaïus, afin que personne ne dise que vous avez été baptisés en mon nom. J'ai encore baptisé la famille de Stéphanas ; du reste, je ne sais pas si j'ai baptisé quelque autre personne.*

Ce n'est pas pour baptiser que Christ m'a envoyé, mais pour annoncer l'Évangile, et cela sans la sagesse du langage, afin que la croix de Christ ne soit pas rendue vaine. » (1 Cor. 1.10-17)

Dans ce passage Paul ne parle même pas de l'importance du baptême, de sa signification, de son but ou de son caractère obligatoire ou facultatif. Il traite du problème de division parmi les chrétiens à Corinthe. Divers membres s'identifiaient comme disciples de différents prédicateurs. Quelques-uns semblaient dire qu'ils étaient plus loyaux envers Paul, et d'autres étaient plus attachés à Apollos ou à Céphas (Pierre). Quelques-uns, au moins, voyaient juste et disaient qu'ils étaient de Christ. Mais Paul ne voulait pas que quiconque porte son nom ou s'imagine qu'il appartenait à Paul. Il fait donc remarquer qu'il n'avait été crucifié pour personne. Et il était content de n'avoir pas personnellement baptisé beaucoup de personnes à Corinthe si cela pouvait les amener à dire qu'elles avaient été baptisées en son nom. Malheureusement, il y a des gens qui tirent une grande fierté du fait qu'ils ont été baptisés par tel ou tel prédicateur célèbre. Paul ne veut pas que les gens se glorifient

dans le fait que c'est lui qui les a baptisés, et il est donc heureux de n'en avoir pas baptisé beaucoup à Corinthe.

Cela ne veut pas dire que Paul ne prêchait pas le baptême comme condition du salut. Il est clair que c'est bien ce qu'il faisait dans sa prédication. Actes 18 décrit le début de l'Église à Corinthe. Le verset 8 dit : « *Cependant Crispus, le chef de la synagogue, crut au Seigneur avec toute sa famille. Et plusieurs Corinthiens, qui avaient entendu Paul, crurent aussi et furent baptisés.* » Lorsque les gens avaient entendu la prédication de Paul et y avaient cru, ils se sont fait baptiser. Il est vrai que parmi ceux qui se sont convertis à Corinthe l'apôtre Paul n'en avait immergé qu'un petit nombre, mais ses propos dans son épître montrent qu'ils avaient tous reçu le baptême. Il écrit en 1 Corinthiens 12.13 : « *Nous avons tous, en effet, été baptisés dans un seul Esprit pour former un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres, et nous avons tous été abreuvés d'un seul Esprit.* »

1 Corinthiens 1.17 montre que la personne qui administre le baptême n'a pas d'importance. Votre salut ne dépend pas de la sainteté de la personne qui vous plonge dans l'eau du baptême et vous relève. Par contre, 1 Corinthiens 1.17 n'enseigne pas que le baptême est superflu ou qu'il n'est pas nécessaire au salut.

Éphésiens 4.5

Continuons avec le sujet du baptême, et considérons un autre verset que l'on enlève souvent de son contexte pour lui faire dire ce qu'il ne veut pas dire. On interprète mal le verset, et les gens ne reconnaissent pas ce fait parce qu'ils ne regardent pas le contexte pour savoir quelle vérité l'apôtre enseigne dans le passage. Citons d'abord les versets 4 à 6 pour avoir au moins une phrase complète, mais même cela ne nous donnera pas tout le contexte dont nous aurons besoin :

> « *Il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés à une seule espérance par votre vocation ; il y a*

un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, et parmi tous et en tous. » (Éph. 4.4-6)

J'ai souvent entendu des gens citer ce passage pour soutenir l'idée qu'une personne qui a déjà reçu un baptême ne peut pas être rebaptisée, parce qu'il y a « un seul baptême ». Si quelqu'un a déjà reçu un baptême qui n'était pas en conformité avec l'enseignement du Nouveau Testament, soit parce que ce n'était pas par immersion, soit parce que ce n'était pas pour la rémission des péchés, on dit à cette personne qu'elle n'a pas besoin de faire quelque chose pour corriger la situation. On dit même qu'il n'est pas possible de faire quelque chose, parce qu'on ne peut être baptisé qu'une seule fois.

Mais si nous examinons le contexte, nous verrons que Paul ne parle pas du nombre de fois qu'une personne peut recevoir le baptême. Il parle de choses que les chrétiens devraient avoir en commun.

« *Je vous exhorte donc, moi, le prisonnier dans le Seigneur, à marcher d'une manière digne de la vocation qui vous a été adressée, en toute humilité et douceur, avec patience, vous supportant les uns les autres avec amour, vous efforçant de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix. Il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés à une seule espérance par votre vocation ; il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, et parmi tous et en tous.* » (Éph. 4.1-6)

Il est évident que le sujet de ce passage est l'unité. Paul exhorte les chrétiens à être unis. Que ce soit dans la religion ou dans la politique, une manière de contribuer à l'unité est d'accentuer les choses que l'on a en commun. Au lieu d'insister sur ce qui distingue un groupe de chrétiens d'un autre dans l'assemblée, nous devons constamment nous rappeler ce qui nous unit :

- Nous appartenons tous au même corps, l'Église.
- Nous avons tous reçu le même Saint-Esprit.
- Nous chérissons tous la même espérance d'aller au ciel.
- Nous servons tous le même Seigneur.
- Nous adhérons tous à la même foi, au même ensemble de croyances.
- Nous avons tous reçu le même baptême.
- Nous adorons tous le même Dieu.

Au premier siècle, tous ceux qui portaient le nom de chrétien recevaient le même baptême. C'était une expérience commune à tous les membres de l'Église, et cette expérience pouvait les rapprocher les uns des autres. Paul fait appel à cette vérité en 1 Corinthiens 12.13, où il dit : « *Nous avons tous, en effet, été baptisés dans un seul Esprit pour former un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres.* » Au cours des siècles, les hommes se sont écartés très loin de la pratique et de l'enseignement des apôtres en ce qui concerne le baptême, que l'on parle de la forme du baptême, de son but ou de celui qui serait un candidat légitime au baptême. Jésus n'autorisa pas différents baptêmes, l'un par immersion et l'autre par aspersion, l'un pour le pardon des péchés et l'autre pour témoigner du fait que l'on est déjà sauvé, l'un pour des croyants pénitents et l'autre pour les nouveau-nés. Il a commandé une seule sorte de baptême, et si nous sommes tous baptisés de ce seul baptême, cela constituera une base de plus pour l'unité, une expérience significative de plus que nous aurons tous en commun.

Ainsi, ce passage ne parle même pas du nombre de fois qu'une personne reçoit le baptême, comme certains le disent. Quant à la possibilité d'être baptisé encore s'il y a un problème associé au baptême que l'on a reçu premièrement, la Bible nous montre en Actes 19.1-5 que se faire rebaptiser est exactement ce qu'il faut :

« *Pendant qu'Apollos était à Corinthe, Paul, après avoir parcouru les hautes provinces de l'Asie, arriva à Éphèse. Ayant rencontré quelques disciples, il leur dit : Avez-vous reçu le Saint-Esprit, quand vous avez cru ? Ils lui répondirent : Nous n'avons pas même entendu dire qu'il y ait un Saint-Esprit. Il dit : De quel baptême avez-vous donc été baptisés ? Et ils répondirent : Du baptême de Jean. Alors Paul dit : Jean a baptisé du baptême de repentance, disant au peuple de croire en celui qui venait après lui, c'est-à-dire en Jésus. Sur ces paroles, ils furent baptisés au nom du Seigneur Jésus.* »

Voici des gens qui avaient reçu un baptême qui était différent de celui que Jésus avait ordonné ; après avoir appris le problème, ils reçurent un deuxième baptême. Dans les deux cas ils furent immergés, car, comme nous l'avons déjà vu, c'est le sens du mot *baptiser* – il signifie immerger ou submerger. Mais les idées qui accompagnaient le baptême de Jean-Baptiste et le baptême au nom de Jésus étaient différentes. C'est ainsi que, bien qu'ils aient été immergés, ces disciples à Éphèse n'avaient pas reçu le « seul baptême » auquel Paul se réfère.

1 Corinthiens 2.9

1 Corinthiens 2.9 est un autre passage qui est très souvent tiré hors de son contexte, et ce passage est souvent mal employé même par des prédicateurs fidèles de l'Évangile. Ils ne l'emploient pas pour enseigner quelque chose qui serait contraire à d'autres passages de la Bible, mais sortir des passages bibliques de leur contexte est une habitude dangereuse qu'il ne faut pas adopter. Nous qui enseignons et prêchons devrions faire très attention afin d'éviter ce genre d'erreur, et pour nous qui sommes des auditeurs, nous ne devrions pas la laisser passer. Il faut plutôt mettre respectueusement en question nos enseignants, même dans l'Église, s'ils emploient des versets pour enseigner ce que ces versets n'enseignent pas.

Que dit alors 1 Corinthiens 2.9 ?

« *Mais, comme il est écrit :*

Ce sont des choses que l'œil n'a point vues,
Que l'oreille n'a point entendues,
Et qui ne sont point montées au cœur de l'homme,
Des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. »

Ce verset a été souvent employé dans les sermons funèbres, et les mots ont bien l'air d'une description charmante de notre demeure céleste. Mais dans le contexte, l'apôtre Paul ne parle pas de la gloire qui nous attend au ciel, que nous n'avons pas encore vue et que nous ne pourrons pas expérimenter avant que le Seigneur ne revienne. Selon le verset qui suit immédiatement celui-ci, « *Dieu nous les a révélées par l'Esprit* ». Ainsi donc, bien que dans le passé on n'avait pas vu ou entendu les choses auxquelles on se réfère, et qu'elles n'étaient pas montées au cœur de l'homme, pour nous maintenant, en tant que chrétiens, elles ont été révélées. De quoi parle donc l'apôtre Paul, si ce n'est pas l'existence merveilleuse que nous connaîtrons dans la présence de Dieu, une existence tellement merveilleuse que nous ne pouvons même pas nous l'imaginer ?

Le contexte nous donne la réponse – dans ce cas ce sont les versets qui précèdent celui que nous étudions.

« *Cependant, c'est une sagesse que nous prêchons parmi les parfaits, sagesse qui n'est pas de ce siècle, ni des chefs de ce siècle, qui vont être anéantis ; nous prêchons la sagesse de Dieu, mystérieuse et cachée, que Dieu, avant les siècles, avait destinée pour notre gloire, sagesse qu'aucun des chefs de ce siècle n'a connue, car, s'ils l'avaient connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire. Mais, comme il est écrit :*

Ce sont des choses que l'œil n'a point vues,
Que l'oreille n'a point entendues,
Et qui ne sont point montées au cœur de l'homme,
Des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. »
(1 Cor. 2.6-9)

Paul ne parlait pas du ciel. Il parlait de la sagesse humaine et de la sagesse divine. Il parlait du plan magnifique de Dieu, que ni les hommes ni les démons n'ont connu ni compris. Si les hommes avaient reconnu la vraie identité de Jésus, ils n'auraient pas osé mettre les mains sur lui et le crucifier. Si le diable avait compris que la mort du Christ serait le moyen de sauver le monde du péché, il n'aurait pas incité les chefs juifs à réclamer la mort de Jésus. Personne ne s'imaginait que Christ était l'agneau qui avait été prédestiné avant la fondation du monde à mourir pour nous, une démonstration de l'amour incroyable et la sagesse insondable de Dieu.

Il peut nous sembler que ce n'est pas une infraction bien grave que d'employer ce verset lorsque nous parlons du fait que le ciel sera plus merveilleux que nous ne pouvons comprendre, parce que nous ne violons pas d'autre doctrine biblique quand nous le faisons. Mais nous perdons notre droit de reprendre d'autres personnes quand elles ne tiennent pas compte du contexte des versets afin de leur faire enseigner ce qu'ils ne signifient pas si nous nous permettons de faire la même chose.

LE CONTEXTE DU LIVRE

Dans les exemples que nous avons vus, le contexte immédiat d'un texte était surtout les quelques versets qui viennent juste avant ou juste après le verset en question, mais il faut reconnaître que le contexte immédiat peut englober tout un chapitre, voire même tout le livre biblique où se trouve le texte. Si vous étudiez, par exemple, un verset dans l'Épître aux Colossiens, vous aurez une meilleure compréhension si vous considérez l'épître dans son ensemble et si vous identifiez les thèmes majeurs et les objectifs. Cela pourrait vous aider à rester conscient des problèmes dans l'Église qui préoccupaient spécialement l'auteur pour que votre interprétation ne soit pas hors sujet.

Un petit conseil sur ce dernier point semble à propos. À moins que l'auteur ne dise explicitement quelque part :

« Voici mon objectif » ou « Voici ce qui me pousse à écrire », votre analyse personnelle ou le résumé du livre que vous trouvez dans un commentaire ne sera pas infaillible. Le raisonnement humain et la subjectivité y jouent toujours leur rôle, et on risque d'avoir négligé de tenir compte de certains éléments du livre. Il faut donc se méfier du danger de vouloir forcer chaque verset à rentrer dans le cadre de l'analyse du livre que vous avez choisie. Il se peut qu'elle soit inadéquate, voire erronée. Ce ne sera pas utile si vous vous accrochez à votre analyse au point d'ignorer des faits qui se trouvent bien dans le texte ou bien d'y insérer des idées qui ne s'y trouvent pas.

Pour donner juste un exemple, parlons encore de l'Épître aux Colossiens. Les commentaires sur cette épître se réfèrent presque tous à « l'hérésie colossienne » et à l'idée que Paul écrivit cette lettre pour la combattre. Les commentateurs ne sont pas pourtant unanimes sur la nature précise et l'origine de cette hérésie, et cela est dû au fait qu'on ne dispose pas d'autres documents historiques qui en parlent ; on essaie de reconstituer cette hérésie au moyen des indices que l'on croit trouver dans l'épître. Comme cela est le cas pour beaucoup de commentaires, on affirme comme établi ce qui n'est souvent que conjecture. Certes, il y a des idées et des pratiques contre lesquelles Paul met en garde en Colossiens, mais il ne se réfère directement ni à une division qui se manifestait dans l'Église ni à l'activité de faux docteurs qui enseignaient au sein de l'Église. Au contraire, il semble féliciter les chrétiens à Colosses de ce que l'Évangile était au milieu d'eux et qu'il allait grandissant (1.3-8). Il est bien possible que ce soit certains frères ou certains enseignants dans l'Église qui introduisaient les idées fausses et dangereuses, mais il semble au moins possible que ces idées soient propagées par des non-chrétiens et que Paul ait voulu éviter que les disciples, qui se tenaient encore dans la vérité, finissent par en être séduits.

La meilleure explication de cet enseignement dangereux (la soi-disant « hérésie colossienne ») est qu'il vienne des croyances locales des païens et des Juifs. Un facteur central de la croyance locale folklorique était la tendance à invoquer les anges pour l'aide et la protection contre les esprits maléfiques. Ce trait est bien attesté dans de nombreuses inscriptions et anciens documents. Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que Paul met les chrétiens colossiens en garde contre certaines fausses doctrines, mais il vaut mieux se garder des affirmations confiantes que ces fausses doctrines étaient déjà enseignées et approuvées dans l'Église de Colosses.

CHAPITRE 9

Principes pour comprendre un texte : Tenir compte du contexte (2e partie)

CONTEXTE HISTORIQUE

Il est très important, en lisant la Bible, de garder à l'esprit, dans la mesure du possible, le contexte historique de ce que nous lisons. Autrement, nous tomberons certainement dans l'erreur de tordre le sens des Écritures.

Prenons l'exemple d'un verset que beaucoup de croyants aiment et emploient fréquemment. Il figure souvent sur les cartes de vœux que l'on offre dans certains pays à des jeunes qui terminent leurs études secondaires ou universitaires ; on l'écrit en jolis caractères de calligraphie pour ensuite l'encadrer et le mettre au mur de sa maison ; on le cite pour encourager ceux dont l'avenir proche semble menaçant : « *Car je connais les projets que j'ai formés sur vous, dit l'Éternel, projets de paix et non de malheur, afin de vous donner un avenir et de l'espérance* » (Jér. 29.11). Cette belle promesse a certainement l'air très rassurante. Malheureusement, on se l'approprie souvent sans tenir compte du contexte historique. On le considère comme une promesse adressée à chaque croyant individuellement, garantissant le succès, la prospérité et la bonne santé. Et l'on ne tient pas compte des circonstances qui devaient précéder son accomplissement pour ceux à qui Dieu l'a adressée à l'origine. Si l'on prend le temps d'examiner le contexte immédiat et le contexte historique, on verra que l'on est en train de faire fausse route.

Les dernières années du royaume de Juda sont le contexte historique du livre de Jérémie. Le peuple avait persisté dans l'idolâtrie depuis si longtemps que Dieu a déclaré qu'il allait l'envoyer en captivité en Babylonie. Leurs chefs seraient

massacrés, la ville de Jérusalem serait détruite, et les survivants deviendraient prisonniers de guerre, emportés dans un pays lointain et réduits à l'esclavage. Une très bonne partie du livre de Jérémie est un message de condamnation et de ruine. Le processus de châtiment avait commencé, et beaucoup de Juifs étaient déjà en captivité. Dans la première partie du chapitre 29, Dieu dit à Jérémie d'envoyer un message à ceux qui se trouvaient déjà à Babylone pour leur dire de ne pas croire aux faux prophètes parmi eux qui promettaient qu'ils allaient bientôt retourner dans leur patrie. Non, leur dit-il, ils y seraient pour longtemps et devraient donc construire des maisons, planter des jardins, épouser des femmes et faire des enfants. Mais avec ces prophéties de malheur, Dieu donnait à Jérémie quelques paroles d'espoir, comme celles-ci :

> « *Mais voici ce que dit l'Éternel : Dès que 70 ans seront écoulés pour Babylone, je me souviendrai de vous, et j'accomplirai à votre égard ma bonne parole, en vous ramenant dans ce lieu. Car je connais les projets que j'ai formés sur vous, dit l'Éternel, projets de paix et non de malheur, afin de vous donner un avenir et de l'espérance. Vous m'invoquerez, et vous partirez ; vous me prierez, et je vous exaucerai. Vous me chercherez, et vous me trouverez, si vous me cherchez de tout votre cœur. Je me laisserai trouver par vous, dit l'Éternel, et je ramènerai vos captifs ; je vous rassemblerai de toutes les nations et de tous les lieux où je vous ai chassés, dit l'Éternel, et je vous ramènerai dans le lieu d'où je vous ai fait aller en captivité.* » (Jér. 29.10-14)

Nous voyons donc que cette promesse s'adresse au peuple juif collectivement, et particulièrement à ceux qui étaient partis en captivité babylonienne. Nous voyons aussi que l'accomplissement devait avoir lieu deux générations plus tard. Enfin, il est clair que les Juifs devaient être bien éprouvés entre-temps par la servitude, l'humiliation et la misère avant que ces belles paroles ne se réalisent.

Il y a, bien sûr, des leçons pour nous dans ce passage, mais nous ne devons pas voir dans le verset 11 une garantie que le jeune chrétien a forcément devant lui une vie de paix, de facilité et de succès dans ce monde.

COMMENT IDENTIFIER LE CONTEXTE HISTORIQUE

Les 66 livres de la Bible n'apparaissent pas tous en ordre chronologique, mais la manière dont les livres sont organisés fournit assez souvent le contexte historique qui nous aide à mieux les comprendre. Pour prendre un exemple de la littérature profane, les livres d'histoire sur la Première Guerre mondiale nous parlent des événements ; des poésies écrites par ceux qui ont été au front de bataille nous décrivent les sentiments de ceux qui ont vécu ce conflit. Pareillement, beaucoup d'événements de la vie de David sont décrits en 1 & 2 Samuel et 1 Chroniques ; la première moitié du livre des Psaumes nous donne un aperçu de la vie intérieure de David pendant cette période de sa vie. Le contexte fourni par les livres d'histoire permet de comprendre plus profondément le sens de ces passages poétiques.

Pour prendre d'autres exemples dans la Bible, nous pouvons faire remarquer qu'avant de trouver le code légal de la loi de Moïse, le lecteur a déjà eu la mise en scène à travers la Genèse et la première moitié de l'Exode. Il a déjà une idée de la relation spéciale que Dieu avait créée avec le peuple d'Israël et pourquoi ce peuple devait lui être particulièrement reconnaissant et fidèle. Avant de lire les livres prophétiques, on a déjà vu tous les livres depuis la Genèse jusqu'à Esther qui fournissent le cadre historique pour les messages des prophètes. Avant de lire les épîtres du Nouveau Testament, on a déjà vu les Évangiles, qui nous font découvrir Jésus, et le livre des Actes, qui nous parle de l'établissement et de l'expansion de l'Église à travers l'Empire romain.

Si vous n'avez pas encore une bonne maîtrise des personnages et des événements bibliques, une Bible ayant des

références dans une colonne centrale ou en bas de chaque verset vous serait particulièrement utile. Supposons, par exemple, que vous lisez Hébreux 11.32, qui dit :

> « *Et que dirai-je encore ? Car le temps me manquerait pour parler de* [a]*Gédéon, de* [b]*Barak, de* [c]*Samson, de* [d]*Jephthé, de* [e]*David, de* [f]*Samuel et des prophètes.* »

Mettons que parmi les noms dans cette liste, vous ne reconnaissez pas celui de Jephthé. Mais comme vous voyez la lettre *d* en exposant, vous cherchez la référence, qui vous renvoie à Juges 11–12 ; ces chapitres vous permettent de découvrir qui était Jephthé et de réfléchir sur les raisons pour lesquelles l'auteur de l'Épître aux Hébreux le donne comme exemple d'un homme de grande foi. Sans ces renseignements, vous manquez une partie du message du livre.

Il y a toutes sortes de livres qui peuvent vous aider à augmenter vos connaissances sur l'arrière-plan historique de l'Ancien Testament et aussi du Nouveau Testament. Il y a des ressources que vous trouverez dans les librairies – des commentaires et des dictionnaires bibliques, des livres d'histoire, etc., et ces livres ont certainement leur utilité. Mais généralement la Bible elle-même nous donne le contexte historique dont nous avons besoin. Plus vous lisez la Bible, plus vous allez connaître le fond historique qui vous aide à comprendre tel ou tel passage. Ne tombez donc pas dans l'erreur de passer plus de temps à lire des livres au sujet de la Bible qu'à lire la Bible elle-même.

LA CHRONOLOGIE

Un élément du contexte historique est, bien sûr, la chronologie des événements. Il faut se demander si un épisode est antérieur à un autre. Par rapport à ce que vous lisez, qu'est-ce qui a déjà eu lieu et qu'est-ce qui n'est pas encore arrivé ? Quelle loi était en vigueur à ce point dans l'histoire biblique ? Quelle vérité n'avait pas encore été révélée ? Si l'on

n'en tient pas compte, on risque de se créer des problèmes de compréhension.

Une loi qui n'était pas encore en vigueur

La Bible contient, par exemple, ce commandement très clair contre les mariages entre frères et sœurs, ou même entre demi-frères et demi-sœurs :

> « *Si un homme prend sa sœur, fille de son père ou fille de sa mère, s'il voit sa nudité et qu'elle voie la sienne, c'est une infamie ; ils seront retranchés sous les yeux des enfants de leur peuple : il a découvert la nudité de sa sœur, il portera la peine de son péché.* » (Lév. 20.17)

Celui qui se souvient de cette loi pourrait être gêné en lisant ce qu'Abraham, « l'ami de Dieu » et « le père des fidèles », dit concernant Sara : « *Il est vrai qu'elle est ma sœur, fille de mon père ; seulement, elle n'est pas fille de ma mère ; et elle est devenue ma femme* » (Gen. 20.12). Que faut-il penser de ceci ? Certes, ce même récit nous rappelle qu'Abraham était un pécheur, comme nous tous. Nous pouvons signaler que sa foi était faible à certains moments, et par crainte, il a menti. Ou même s'il n'a pas exactement menti, il a fait exprès pour tromper d'autres personnes par une demi-vérité, sachant que l'on supposerait que Sara n'était pas sa femme, bien qu'il ne l'ait pas dit explicitement. Mais notre point de discussion se porte sur la chronologie, et si nous nous rappelons la chronologie de la Bible, nous savons que Dieu donna le commandement concernant les relations entre frères et sœurs des siècles après la mort d'Abraham, lorsqu'il donna la loi à Moïse au mont Sinaï. Il n'y a donc pas sujet de se dire qu'Abraham a commis aussi le péché d'inceste. Même si l'on peut dire qu'Abraham a péché en n'ayant pas confiance que Dieu le protégerait et en trompant d'autres personnes de sorte qu'il les ait conduits à pécher, nous ne pouvons pas dire qu'il a commis un péché par le fait d'épouser Sara. Pour autant que nous sachions, Dieu n'avait pas encore donné de loi contre ce genre de mariage.

Une loi qui n'est plus en vigueur

Il est important de se rappeler également à quel moment la loi de Moïse fut remplacée par la nouvelle alliance. En effet, ceux qui ne le font pas se trompent sur des principes fondamentaux, au point de mettre en péril non seulement l'acceptabilité de leur adoration de Dieu, mais leur salut même.

Dieu ne donna pas la loi de Moïse avec l'intention qu'elle resterait en vigueur à tout jamais. Déjà au temps des prophètes de l'Ancien Testament, il annonça qu'elle prendrait fin et serait remplacée.

> « *Voici, les jours viennent, dit l'Éternel,*
> *Où je ferai avec la maison d'Israël et la maison de Juda*
> *Une alliance nouvelle,*
> *Non comme l'alliance que je traitai avec leurs pères,*
> *Le jour où je les saisis par la main*
> *Pour les faire sortir du pays d'Égypte,*
> *Alliance qu'ils ont violée,*
> *Quoique je fusse leur maître, dit l'Éternel.* » (Jér. 31.31,32)

L'auteur de l'Épître aux Hébreux cite ce passage et ajoute : « *En disant : une alliance nouvelle, il a déclaré la première ancienne ; or, ce qui est ancien, ce qui a vieilli, est près de disparaître* » (Héb. 8.13).

Alors, pourquoi cette loi serait-elle supprimée ou remplacée ? C'est parce qu'elle avait un but, et quand ce but fut atteint, elle n'était plus nécessaire.

> « *Avant la venue de la foi, nous étions enfermés sous la garde de la loi, en vue de la foi qui devait être révélée. Ainsi la loi a été comme un pédagogue pour nous conduire à Christ afin que nous soyons justifiés par la foi. La foi étant venue, nous ne sommes plus sous ce pédagogue.* » (Gal. 3.23-25)

La loi avait été faite pour conduire les hommes à Christ pour leur salut. Maintenant que la foi a été révélée, la foi par

laquelle on peut être sauvé, la loi a accompli sa mission. Elle a montré aux hommes leur besoin d'un sauveur et leur a permis de le reconnaître quand il est venu.

À quel moment donc la loi a-t-elle cessé d'être en vigueur, ayant atteint son but ? Est-ce que c'était lorsque Jésus est né ? Est-ce que c'était lorsqu'il a commencé son ministère ?

Jésus lui-même dit en Matthieu 5.17,18 :

> « *Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi ou les prophètes ; je suis venu non pour abolir, mais pour accomplir. Car, je vous le dis en vérité, tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou un seul trait de lettre, jusqu'à ce que tout soit arrivé.* »

Remarquez qu'il dit que rien ne passerait jusqu'à ce que tout soit arrivé (ou selon certaines traductions, accompli), ce qui sous-entend évidemment qu'une fois que tout était accompli, la loi pouvait bien « disparaître ». Puis, en continuant la lecture des Évangiles, nous voyons encore et encore des expressions comme celle-ci en Matthieu 8.17 : « *afin que s'accomplisse ce qui avait été annoncé par Ésaïe, le prophète* ». (Voir aussi Matt. 1.22; 2.17,23; 4.14; 12.17; 13.35; 21.4,5; 26.31; 27.9.) Lorsque nous trouvons Jésus sur la croix, les derniers mots qu'il prononce, juste avant de mourir, sont : « *Tout est accompli* » (Jean 19.30). Enfin, en Luc 24.44-46, après la mort et résurrection de Jésus, nous lisons :

> « *Puis il leur dit : C'est là ce que je vous disais lorsque j'étais encore avec vous, qu'il fallait que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes, et dans les psaumes. Alors il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils comprennent les Écritures. Et il leur dit : Ainsi il est écrit que le Christ souffrirait, et qu'il ressusciterait des morts le troisième jour.* »

Nous voyons donc que, dans le sermon sur la montagne, il dit que la loi ne passerait pas jusqu'à ce que tout soit accompli ; et après sa mort et sa résurrection, il dit que tout

avait été accompli. À ce point-là, la loi de Moïse pouvait bien être enlevée.

Cette idée n'était pas facile à accepter pour beaucoup de gens, surtout pour les Juifs, ce qui explique le fait que le sujet est soulevé à maintes reprises dans le reste du Nouveau Testament. En fait, c'est un thème majeur en Galates aussi bien qu'en Hébreux. Mais pour répondre à notre question, quand est-ce que Dieu a supprimé l'ancienne alliance, deux passages sont particulièrement utiles.

En Éphésiens 2, Paul rentre dans les détails pour expliquer comment Christ avait tout changé pour les Gentils, qui avaient été perdus dans le péché, exclus du peuple de Dieu, sans espérance, etc., et qui avaient maintenant été réconciliés avec les chrétiens juifs dans un seul corps. La loi, qui avait constitué une grande distinction et même une barrière entre Juif et Gentil, avait été renversée :

> « *Mais maintenant, en Jésus-Christ, vous qui étiez jadis éloignés, vous avez été rapprochés par le sang de Christ. Car il est notre paix, lui qui des deux n'en a fait qu'un et qui a renversé le mur de séparation, l'inimitié, ayant anéanti par sa chair la loi des ordonnances dans ses prescriptions, afin de créer en lui-même avec les deux un seul homme nouveau, en établissant la paix, et de les réconcilier, l'un et l'autre en un seul corps avec Dieu par la croix en détruisant par elle l'inimitié. Il est venu annoncer la paix à vous qui étiez loin et la paix à ceux qui étaient près ; car par lui nous avons les uns et les autres accès auprès du Père dans un même Esprit.*
>
> *Ainsi donc, vous n'êtes plus des étrangers ni des gens du dehors ; mais vous êtes concitoyens des saints, gens de la maison de Dieu.* » (Éph. 2.13-19)

Au cas où il ne serait pas assez clair à quel moment le changement eut lieu, nous pouvons lire aussi ce que Paul a écrit en Colossiens 2.13,14 :

> « *Vous qui étiez morts par vos offenses et par l'incirconcision de votre chair, il vous a rendus à la vie avec lui, en nous faisant grâce pour toutes nos offenses ; il a effacé l'acte dont les ordonnances nous condamnaient et qui subsistait contre nous, et il l'a détruit en le clouant à la croix.* »

La loi de Moïse est donc restée en vigueur jusqu'à ce que Jésus soit mort sur la croix. Et c'est aussi lorsque son sang a été versé sur la croix que la nouvelle alliance, le Nouveau Testament sous lequel nous vivons, pouvait devenir effective. Hébreux chapitre 9 le rend assez clair :

> « *Et c'est pour cela qu'il est le médiateur d'une nouvelle alliance, afin que, la mort étant intervenue pour le rachat des transgressions commises sous la première alliance, ceux qui ont été appelés reçoivent l'héritage éternel qui leur a été promis. Car là où il y a un testament, il est nécessaire que la mort du testateur soit constatée. Un testament, en effet, n'est valable qu'en cas de mort, puisqu'il n'a aucune force tant que le testateur vit. Voilà pourquoi c'est avec du sang que même la première alliance fut inaugurée.* » (Héb. 9.15-18)

Si nous reconnaissons non seulement que la loi de Moïse n'est plus en vigueur, mais nous savons aussi exactement quand elle a cessé d'être en vigueur, nous comprendrons que Jésus a vécu sous cette loi. Galates 4.4 dit : « *Lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme, né sous la loi.* » Jésus naquit sous cette ancienne loi, et il a vécu et prêché pendant que cette loi devait toujours s'appliquer. Mais nous vivons sous une loi différente ; ce fait explique plusieurs choses.

Par exemple, il est évident que, bien que Jésus n'ait pas accepté quelques-unes des traditions juives que les hommes avaient ajoutées à la loi du sabbat, et bien qu'il affirme, en sa qualité de maître du sabbat (Matt. 12.8), que guérir les malades un jour du sabbat n'était pas une violation de la loi, Jésus observait bien le sabbat. Il y a des groupes religieux de nos jours qui adorent Dieu le jour du sabbat, et un

argument qu'ils avancent pour défendre cette pratique est que Jésus observait le sabbat. Mais Jésus vivait sous l'ancienne loi, ce qui n'est pas le cas pour nous.

Quand Jésus guérissait des lépreux, il disait : « *Va te montrer au sacrificateur, et offre pour ta purification ce que Moïse a prescrit* » (Marc 1.44). Jésus paya la taxe du temple qui était ordonnée en Exode 30.13 (Matt. 17.24-27). Il dit aux pharisiens que, bien qu'ils aient le devoir de ne pas négliger ce qui est plus important dans la loi – la justice, la miséricorde et la fidélité – ils devaient en même temps payer scrupuleusement la dîme (Matt. 23.23). En fait, il dit que quiconque « *supprimera l'un de ces plus petits commandements et qui enseignera aux hommes à faire de même sera appelé le plus petit dans le royaume des cieux* » (Matt. 5.19). Une personne ayant une attitude qui lui permet de mettre de côté n'importe lequel des commandements de Dieu ou de dire aux autres qu'ils n'ont pas besoin de les respecter ne serait agréable à Dieu ni sous l'ancienne alliance ni sous la nouvelle. Jésus est bien notre modèle, mais suivre son exemple ne veut pas dire que nous adorons le samedi ou que nous nous abstenons de la viande de porc ou que nous disons aux gens de sacrifier des animaux ou payer la dîme ou la taxe du temple. Suivre son exemple veut dire que nous cherchons à ressembler à Jésus en obéissant fidèlement et avec amour à tous les commandements de Dieu sous lesquels nous vivons, en évitant toute sorte de péché.

Le brigand sur la croix

Poursuivons la question de la chronologie et considérons un autre sujet de grande confusion. Lorsqu'on parle du sujet du salut, l'un des enseignements les plus répandus, c'est que l'on est sauvé par la foi seule, ou peut-être en croyant et en répétant ce qu'on a l'habitude d'appeler la prière du pécheur. Pour beaucoup de croyants, la vérité la plus fondamentale est que, pour être sauvé, il suffit de croire en Jésus et lui demander le pardon. Alors qu'ils ne diraient jamais que

le baptême n'a aucune importance, ils n'acceptent absolument pas l'idée que le baptême est nécessaire au salut.

Pour défendre cette doctrine, on fait recours très souvent au cas du brigand sur la croix en Luc 23.39-43 :

> « *L'un des malfaiteurs crucifiés l'injuriait, disant : N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même, et sauve-nous ! Mais l'autre le reprenait et disait : Ne crains-tu pas Dieu, toi qui subis la même condamnation ? Pour nous, c'est justice, car nous recevons ce qu'ont mérité nos crimes ; mais celui-ci n'a rien fait de mal. Et il dit à Jésus : Souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton règne. Jésus lui répondit : Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.* »

On souligne toujours que le brigand dans ce récit a été sauvé sans être baptisé : on dit qu'un pécheur aujourd'hui pourrait donc être sauvé sans être baptisé. Mais cet argument doit être rejeté pour au moins deux raisons.

D'abord, rappelons-nous que le brigand parlait avec Jésus AVANT la mort, l'enterrement et la résurrection du Seigneur. Cela veut dire que la nouvelle alliance n'avait pas encore été inaugurée. Or, nous avons déjà vu en Hébreux 9.16,17 que « *là où il y a un testament, il est nécessaire que la mort du testateur soit constatée. Un testament, en effet, n'est valable qu'en cas de mort, puisqu'il n'a aucune force tant que le testateur vit* ». Le brigand ne vivait pas sous la même alliance que nous. En plus, le baptême qu'il n'a pas reçu n'avait pas encore été commandé, car ce n'est qu'après sa résurrection que Jésus envoya ses apôtres pour accomplir la mission de faire des disciples et les baptiser (Matt. 28.19,20). Dans le baptême nous sommes unis à la mort, l'ensevelissement et la résurrection de Christ, selon Romains 6.3-7. Ce n'était qu'après la mort du brigand que Jésus dit à ses apôtres en Marc 16.16 : « *Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé* . »

Citer l'exemple du brigand sur la croix pour prouver que l'on peut être sauvé aujourd'hui sans le baptême pose un

problème sérieux de chronologie. Ce serait comme si un Américain disait : « George Washington était un grand héros et un patriote, et pourtant il n'a jamais payé d'impôt sur ses revenus. Je vais donc suivre son exemple ; je ne paierai pas cet impôt non plus, et je pourrai toujours être un bon citoyen, comme l'était le père de notre nation. » Voici le problème : le 16e amendement à la constitution américaine, celui qui établit l'impôt fédéral sur les revenus, n'existait pas au temps de Washington. Si telle avait été la loi, Washington, étant bien un citoyen patriotique et respectueux de la loi, aurait certainement payé l'impôt. Mais on ne peut pas s'attendre à ce qu'une personne se conforme à une loi qui n'a pas encore été adoptée. Le brigand ne pouvait guère obéir à un commandement que le Seigneur n'avait pas donné. (On pourrait dire que Jean-Baptiste avait enseigné le baptême, mais en réalité, nous n'avons aucun moyen de savoir si le brigand avait écouté Jean et avait été baptisé de lui, mais qu'il était tombé par la suite dans une vie de criminalité. Mais ce que nous savons, c'est que le baptême dont nous parlons en disant que c'est une condition du salut aujourd'hui n'était pas une condition du salut lorsque le brigand était attaché à la croix.)

Aussi, il y a une autre chose qui fait que le cas du brigand n'est pas comparable à notre situation aujourd'hui : Jésus était encore sur la terre. Les gens semblent oublier qu'il y avait eu d'autres occasions, en dehors de sa crucifixion, où Jésus s'est servi de son autorité pour pardonner les péchés. En Marc 2, par exemple, avant de guérir le paralytique que les quatre amis avaient fait descendre directement devant Jésus par un trou qu'ils avaient façonné dans le toit de la maison, le Seigneur lui dit : « *Mon enfant, tes péchés sont pardonnés.* » Et comme il lisait dans les pensées de ceux qui étaient présents, il leur demanda :

> « *Pourquoi avez-vous de telles pensées dans vos cœurs ? Lequel est le plus aisé, de dire au paralytique : Tes péchés sont*

pardonnés, ou de dire : Lève-toi, prends ton lit, et marche ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés : Je te l'ordonne, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison. Et, à l'instant, il se leva, prit son lit et sortit en présence de tout le monde, de sorte qu'ils étaient tous dans l'étonnement et glorifiaient Dieu, disant : Nous n'avons jamais rien vu de pareil. » (Marc 2.5,8-12)

Pendant qu'il était sur la terre, Jésus, en tant que Fils de Dieu, a plusieurs fois exercé son autorité de pardonner les péchés. Il a fait la même chose pour le brigand sur la croix. Mais après sa mort et sa résurrection, aucun exemple biblique ne le montre faisant ainsi. Il a plutôt donné un ordre de prêcher la Bonne Nouvelle à toute créature, et il a détaillé les conditions à remplir par toute personne voulant accepter l'Évangile et être sauvée. Et parmi ces conditions figure le baptême. Si Jésus avait voulu faire des exceptions, la conversion de Saul de Tarse aurait été l'occasion parfaite. Jésus parut en réalité à Saul et lui parla, et Saul lui demanda ce qu'il devait faire. Jésus ne lui a pas dit qu'il était déjà sauvé puisqu'il avait maintenant cru. Il lui a dit d'attendre jusqu'à ce que quelqu'un vienne lui donner des instructions. Et lorsqu'un disciple du nom d'Ananias s'est rendu auprès de Saul, il lui a dit : « *Lève-toi, sois baptisé, et lavé de tes péchés* » (Actes 22.16).

Vous voyez donc qu'en prêtant attention au contexte historique de la conversion du brigand, il aurait été facile d'éviter toute cette confusion sur la manière dont le brigand a été sauvé et la manière dont nous pouvons être sauvés. Sa conversion eut lieu avant la mort de Christ, avant la promulgation de la grande mission en Matthieu 28, et pendant que Jésus était toujours physiquement présent sur la terre et toujours en train d'exercer en personne son droit de pardonner les péchés.

CONTEXTE RELIGIEUX ET CULTUREL

Toujours sous le titre du contexte, considérons la valeur de tenir compte du contexte religieux et culturel, soit de l'auteur d'un livre biblique et de ses premiers lecteurs, soit des personnages du récit fourni par l'auteur.

En lisant la Bible, je constate encore et encore que la nature humaine n'a jamais vraiment changé. La Parole de Dieu est un message pertinent pour tous les hommes, quel que soit leur pays, quelle que soit l'époque où ils vivent. Mais il y a des différences entre ce à quoi les gens tendent à attacher le plus d'importance. Les valeurs morales sont, en général, les mêmes valeurs, mais la manière de les classer par ordre de priorité peut varier. Il y a différentes croyances sur le monde autour de nous qui prévalent en différents pays et à différentes époques. Il y a des différences dans les pratiques religieuses, les objets utilisés dans la vie quotidienne, les aliments, l'habillement, les structures politiques, etc. Il n'est donc pas surprenant que la Bible se réfère à des choses, des attitudes, des pratiques ou des croyances qui ne nous sont pas familières. C'est alors que quelques informations contextuelles nous aident parfois à comprendre certains détails qui pourraient autrement nous déconcerter. Peut-être que la plupart du temps, nous dégageons l'idée principale du passage sans l'aide de renseignements trouvés en dehors du texte, mais les détails supplémentaires et extra-bibliques sont souvent utiles.

Pensons à l'histoire d'Élie et les prophètes de Baal en 1 Rois 17. Au début du chapitre, Élie fait venir sur Israël une sécheresse prolongée. Il dit : « *L'Éternel est vivant, le Dieu d'Israël, dont je suis le serviteur ! Il n'y aura ces années-ci ni rosée ni pluie, sinon à ma parole* » (1 Rois 17.1). On pourrait penser qu'Élie ne fait qu'annoncer ce désastre naturel au lieu de le provoquer, mais Jacques 5.17,18 montre que ce n'est pas le cas :

> « *Élie était un homme de la même nature que nous : il pria avec instance pour qu'il ne pleuve pas, et il ne tomba pas de*

pluie sur la terre pendant trois ans et six mois. Puis il pria de nouveau, et le ciel donna de la pluie et la terre produisit son fruit. » (Jac. 5.17,18)

Une absence totale de pluie pendant cinq ou six mois, ou même une année, est souvent difficile à supporter. Les agriculteurs risquent de perdre leurs récoltes et leur bétail, ou même leurs terres s'ils sont déjà endettés. Mais imaginez la souffrance qu'apporterait une sécheresse de trois ans et demi ! Non seulement des bêtes, mais beaucoup d'êtres humains mourraient certainement de faim et de soif si le manque de pluie persistait si longtemps. Une famine terrible a donc eu lieu. Mais pourquoi un homme de Dieu aurait-il appelé un tel fléau ? Ce serait de la cruauté, n'est-ce pas ?

Pour comprendre, il faut savoir quelque chose du fléau spirituel contre lequel Élie se battait, c'est-à-dire le culte de Baal. Après le règne du roi Salomon, le royaume d'Israël fut divisé en deux. Jéroboam, qui devint roi du royaume du nord, établit deux veaux d'or, en disant à son peuple de les adorer au lieu de se rendre à Jérusalem, dans le royaume du sud, pour adorer dans le temple de l'Éternel. L'adoration de ces veaux d'or continua aussi longtemps que le royaume du nord subsista, mais sous le règne du roi Achab, une autre religion officielle fut introduite. Achab avait épousé Jézabel, qui n'était pas Israélite, mais fille du roi de Sidon, une ville phénicienne. Or, les Phéniciens adoraient un dieu appelé Baal. Lorsque Jézabel rejoignit son mari à Samarie, dans la capitale du royaume d'Israël du Nord, elle apporta avec elle le culte de Baal. Elle fournissait du soutien matériel à des centaines de prophètes de Baal et de sa reine consort, Astarté, et elle réussit à conduire la majorité du peuple israélite à « fléchir le genou devant Baal ».

Et quelle était la particularité de Baal ? Pourquoi les gens l'adoraient-ils ? Baal était un dieu de fertilité. Ses prophètes prétendaient qu'il était capable de donner de bonnes récoltes, puisqu'il envoyait la pluie et rendait productif le sol.

Il pouvait multiplier le bétail de ses adorateurs. Il pouvait rendre leurs femmes fertiles pour qu'elles fassent beaucoup d'enfants. Il pouvait donner de la prospérité. Le peuple continuait de reconnaître l'Éternel comme le Dieu historique d'Israël, celui qui les avait délivrés de la servitude égyptienne, et on le suppliait toujours quand des ennemis menaçaient ou opprimaient. Mais les Israélites crurent au mensonge que Baal était celui qui pouvait les rendre riches. Et d'ailleurs, la manière d'adorer Baal les attirait. En effet, les hommes devaient se rendre au temple de Baal et avoir des rapports sexuels avec des « prostituées sacrées », les prêtresses de Baal. Entre-temps, leurs épouses allaient au temple pour avoir des rapports avec les prêtres de Baal. Selon la croyance du baalisme, Baal regardait les adorateurs en train de l'adorer en commettant la fornication, cela l'excitait sexuellement, et il couchait peut-être avec ses consorts et envoyait de la pluie et de la fertilité pour les adorateurs, leurs terres et leurs troupeaux. Il y avait plusieurs dieux appelés Baals, chacun ayant de l'influence spéciale sur une localité.

C'est ainsi qu'Israël provoquait Dieu à la jalousie. Dans le livre d'Osée, Dieu compare son peuple à une femme infidèle qui finit par devenir une prostituée, et il compare les Israélites individuels aux enfants de cette femme immorale. Les amants d'Israël étaient ces faux dieux, les Baals. Dieu dit en Osée :

> « *Plaidez, plaidez contre votre mère, car elle n'est point ma femme, et je ne suis point son mari ! Qu'elle ôte de sa face ses prostitutions, et de son sein ses adultères ! Sinon, je la dépouille à nu, je la mets comme au jour de sa naissance, je la rends semblable à un désert, à une terre aride, et je la fais mourir de soif ; et je n'aurai pas pitié de ses enfants, car ce sont des enfants de prostitution. Leur mère s'est prostituée, celle qui les a conçus s'est déshonorée, car elle a dit : J'irai après mes amants, qui me donnent mon pain et mon*

eau, ma laine et mon lin, mon huile et ma boisson. C'est pourquoi voici, je vais fermer son chemin avec des épines et y élever un mur, afin qu'elle ne trouve plus ses sentiers. Elle poursuivra ses amants et ne les atteindra pas ; elle les cherchera et ne les trouvera pas. Puis elle dira : J'irai, et je retournerai vers mon premier mari, car alors j'étais plus heureuse que maintenant.

Elle n'a pas reconnu que c'était moi qui lui donnais le blé, le vin nouveau et l'huile ; et l'on a consacré au service de Baal l'argent et l'or que je lui prodiguais. C'est pourquoi je reprendrai mon blé en son temps et mon vin nouveau dans sa saison, et j'enlèverai ma laine et mon lin qui devaient couvrir sa nudité. » (Osée 2.4-11)

Quand nous voyons le contexte religieux de l'action d'Élie, nous comprenons qu'il n'agissait pas par méchanceté. C'était peut-être un moyen brutal de faire passer le message, mais il fallait absolument qu'Israël comprenne que l'Éternel seul est Dieu, que c'est lui seul qui envoie la pluie, les bonnes récoltes et toute autre bénédiction et que Baal ne pouvait rien faire pour contourner un décret de Dieu, même quand il était question de la « spécialité » de Baal, le tonnerre et la pluie. Si Dieu rendait la terre fertile, la moisson serait abondante. C'est Dieu qui est maître de tout. Il l'avait déjà dit à son peuple, mais il fallait apparemment qu'il l'apprenne à ses dépens. Voilà pourquoi Élie appelle la sécheresse et la famine.

Comme nous l'avons dit, on peut souvent dégager l'idée principale d'un texte sans beaucoup de renseignements spécifiques à la culture de l'auteur ou des personnages dans son récit, mais ces renseignements permettent parfois de rendre le message un peu plus clair et mémorable. Prenez, par exemple, quelque chose que Jean-Baptiste a dit. Après avoir baptisé Jésus, Jean continua à prêcher pendant quelques mois. Puis il fut arrêté par le roi Hérode Antipas, parce qu'il avait condamné son immoralité. Mais avant son arres-

tation, les disciples de Jésus étaient devenus plus nombreux que ceux de Jean. Au lieu d'en être jaloux, Jean s'en réjouit. Il rappela à ses disciples qu'il leur avait toujours dit qu'il n'était pas lui-même le Christ. Il se compara plutôt à l'ami d'un époux lors du mariage. Il dit :

> « *Celui à qui appartient l'épouse, c'est l'époux ; mais l'ami de l'époux, qui se tient là et qui l'entend, éprouve une grande joie à cause de la voix de l'époux : aussi cette joie, qui est la mienne, est parfaite. Il faut qu'il croisse et que je diminue.* » (Jean 3.29,30)

Le *shoshbin*, ou ami de l'époux, avait un rôle spécial dans un mariage juif. Il servait de liaison entre l'épouse et l'époux. Il surveillait les préparatifs de la fête. Il envoyait les invitations. Et il présidait au festin. Il avait aussi la responsabilité de garder la chambre nuptiale et d'empêcher tout homme sauf l'époux d'y entrer. Il n'en ouvrait pas la porte jusqu'à ce que, après toutes les festivités, il entendait et reconnaissait dans les ténèbres la voix de l'époux qui demandait l'accès. Ayant entendu cette voix bien connue, il faisait entrer l'époux et s'en allait lui-même avec joie, ayant accompli sa dernière tâche : les amants étaient maintenant unis. Jean-Baptiste avait le rôle de faire venir ensemble l'époux, Christ, et l'épouse, Israël. Ce n'était pas avec regret qu'il disait : « *Il faut qu'il croisse et que je diminue.* » C'était au contraire avec une grande satisfaction et de la joie sincère.

J'ai trouvé les renseignements que je viens de fournir dans un commentaire biblique, mais prenons maintenant un exemple où l'on peut trouver les renseignements culturels et religieux dans la Bible elle-même. Cet exemple se rapporte à la pratique du jeûne, au sujet de laquelle on interrogea Jésus en Matthieu 9.14-17 :

> « *Alors les disciples de Jean vinrent auprès de Jésus et dirent : Pourquoi nous et les pharisiens jeûnons-nous, tandis que tes disciples ne jeûnent point ? Jésus leur répondit : Les amis de l'époux peuvent-ils s'affliger pendant que l'époux est avec*

eux ? Les jours viendront où l'époux leur sera enlevé, et alors ils jeûneront. Personne ne met un morceau de tissu neuf à un vieil habit ; car il arracherait une partie de l'habit, et la déchirure serait pire. On ne met pas non plus du vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement, les outres se rompent, le vin se répand, et les outres sont perdues ; mais on met le vin nouveau dans des outres neuves, et le vin et les outres se conservent. »

Pourquoi Jésus a-t-il comparé l'idée de faire jeûner ses disciples alors qu'il était avec eux à l'idée de mettre du vin nouveau dans de vieilles outres ? Certains pensent que la comparaison devait faire ressortir que le jeûne était une vieille pratique religieuse qui était dépassée, alors que Jésus introduisait quelque chose de nouveau et de frais ; ils suggèrent que cette affaire de se priver de nourriture n'allait pas de pair avec la nouvelle religion du Christ. Mais ce n'est pas la bonne explication. Jésus a bien dit que lorsque l'époux serait enlevé, les amis de l'époux jeûneraient bien en ces jours-là. En plus, nous voyons que les premiers chrétiens jeûnaient parfois (Actes 13.2,3 ; 14.21-23). Pour mieux comprendre, il faut considérer de quelle manière Jésus et ses contemporains concevaient le jeûne.

Il y a des assemblées où l'on ne parle jamais du jeûne, et les membres n'en savent rien du tout. Il y a des croyants qui observent un jeûne annuel marqué sur le calendrier de leur Église parce que c'est une tradition. D'autres n'observent pas de jeûne proprement dit, mais ils s'abstiennent de quelque chose pendant le Carême, les 40 jours avant les Pâques. Les musulmans font quelque chose de similaire pendant le mois de ramadan – ils jeûnent depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher pendant tout le mois afin d'obtenir le pardon de leurs péchés. D'autres personnes recommandent le jeûne comme moyen d'augmenter la foi ou de recevoir le Saint-Esprit ou d'être guéri d'une maladie. Certains recommandent le jeûne comme méthode pour culti-

ver la maîtrise de soi et pour purifier son corps et améliorer sa santé. Le jeûne peut bien avoir des effets positifs pour la santé de certaines personnes, mais aucun verset biblique ne recommande la pratique pour cette raison. Pareillement, on ne trouve pas d'exemple où l'on dit à un malade de jeûner pour être guéri par Dieu. Enfin, il y a des groupes qui jeûnent pour un ou deux jours et donnent aux pauvres ou pour une autre cause charitable l'argent qu'ils auraient dépensé pour la nourriture pendant ce temps. Ce n'est pas que ce serait mauvais, mais encore, aucun exemple biblique ne parle de jeûner dans un tel but.

Alors, qu'est-ce que la Bible enseigne au sujet du jeûne ? En fait, elle mentionne le jeûne 30 fois dans l'Ancien Testament et neuf fois dans le Nouveau Testament, ce qui suffit largement pour nous permettre de déterminer son sens, sans être obligés de nous référer à un livre érudit sur la vie quotidienne des temps bibliques.

Dans la plupart des passages de l'Ancien Testament qui parlent du jeûne, il est **associé au deuil ou à l'inquiétude**. Un exemple typique se trouve en 2 Samuel 1.11,12, où David et ses soldats apprennent la mort de Saül et de Jonathan. En Psaumes 69.11,12, le jeûne est mentionné ensemble avec les larmes et le port du sac, des expressions traditionnelles du deuil parmi les Juifs. Dans le livre d'Esther, nous voyons la réaction des Juifs quand ils apprennent l'ordre de l'empereur d'exterminer la race juive :

> « *Dans chaque province, partout où arrivaient l'ordre du roi et son édit, il y eut une grande désolation parmi les Juifs ; ils jeûnaient, pleuraient et se lamentaient, et beaucoup se couchaient sur le sac et la cendre.* » (Esth. 4.3)

Vu cette première signification du jeûne, on n'est pas surpris de voir que le jeûne était **associé au repentir** également, encore comme un signe de tristesse. Lorsque Jonas annonça aux hommes de Ninive le jugement de Dieu les concernant,

> « *ils publièrent un jeûne, et se revêtirent de sacs, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits. La chose parvint au roi de Ninive ; il se leva de son trône, ôta son manteau, se couvrit d'un sac, et s'assit sur la cendre. Et il fit faire dans Ninive cette publication, par ordre du roi et de ses grands : Que les hommes et les bêtes, les bœufs et les brebis, ne goûtent de rien, ne paissent point, et ne boivent point d'eau !* » (Jonas 3.5-7)

En 1 Samuel 7, le prophète Samuel exhorta les Israélites à revenir à Dieu en se détournant de leurs idoles. Leur réaction était favorable : « *Ils jeûnèrent ce jour-là, en disant : Nous avons péché contre l'Éternel !* » (1 Sam. 7.6).

Nous voyons dans le cas du roi Achab l'exemple d'un individu qui jeûna pour montrer sa repentance (1 Rois 21.17-29). L'idée de **s'humilier devant Dieu** à cause du péché est présente dans les instructions de la loi de Moïse concernant le jour des expiations (Lév. 16.29). Dans la pensée juive, l'appel à « humilier leurs âmes » exigeait qu'ils jeûnent, tout en réfléchissant à leurs péchés. En fait, bien que la tradition juive ait ajouté plusieurs autres jeûnes annuels, celui du jour des expiations était le seul que l'on considérait avoir son origine dans la loi de Dieu.

En d'autres passages bibliques, nous voyons que le jeûne servait à **renforcer une demande adressée à Dieu** concernant un sujet de souci profond ou d'émotion forte. Un bon exemple se trouve en 2 Samuel 12.15-23. Lorsque David apprit que son enfant pour lequel il jeûnait était mort, il se lava, il changea de vêtements et il mangea (c'est-à-dire qu'il mit fin à son jeûne). Tout cela surprit ses serviteurs. Ils s'étaient attendus à des manifestations d'émotion encore plus dramatiques. S'il avait jeûné simplement pour exprimer sa tristesse que l'enfant soit si malade, que ferait-il pour exprimer la plus grande tristesse provoquée par la mort de l'enfant ? Mais David leur expliqua qu'il avait jeûné dans l'espoir que Dieu aurait pitié de lui et épargnerait l'enfant.

Il ne jeûnait pas simplement par tristesse, mais pour renforcer sa prière. Ayant eu sa réponse (dans ce cas la réponse était « non »), David vit qu'il était inutile de continuer à jeûner.

D'autres exemples de jeûnes pour demander l'aide de Dieu à l'égard d'un problème spécifique se trouvent en Esther 4.10-17, Psaumes 35.13 et ailleurs. Dans le Nouveau Testament, il semble que l'Église, avant d'envoyer des missionnaires, jeûnait et implorait pour eux la protection et la bénédiction de Dieu (Actes 13.2,3). Lorsque de nouvelles assemblées établissaient des anciens, nous voyons qu'elles priaient et jeûnaient, peut-être pour demander que Dieu aide l'assemblée dans le choix de ses dirigeants ou pour le prier d'accorder de la force et de la sagesse aux hommes qui assumaient cette responsabilité (Actes 14.21-23).

Il est possible que le jeûne de 40 jours que Jésus a fait au début de son ministère ait eu pour but de demander à Dieu de le fortifier pour la tâche qui était devant lui. Je trouve que le jeûne m'aide non seulement à exprimer à Dieu l'intensité de mes émotions au sujet de la requête que je fais, mais il m'aide aussi à fixer mon attention sur le sujet de ma prière et à me rappeler tout au long de la journée de présenter continuellement cette demande à Dieu.

En gardant tout ceci à l'esprit, examinons maintenant Matthieu 9.14-17, ce passage où l'on interrogea Jésus sur le sujet. Les passages que nous avons vus nous aideront à comprendre l'illustration de l'époux et son ami. Le jeûne manifestait typiquement une affliction du cœur. La présence de Jésus parmi les hommes était un sujet de grande joie. Le Messie, attendu depuis des siècles, était enfin venu pour apporter le salut, la paix avec Dieu. Imposer un signe de tristesse et de souci à ceux qui avaient la joie légitime d'accueillir le Sauveur serait aussi incongru que de l'imposer aux invités d'un mariage. La faim tend à saper la joie au lieu de l'encourager. Il est plus difficile de se réjouir pleinement

quand on jeûne. On peut dire en même temps que si nous jeûnons au milieu de la joie, nous privons cet acte de sa signification – il est censé exprimer un sentiment qui est tout le contraire de la joie. Voilà pourquoi Jésus emploie la comparaison avec l'idée de déchirer un morceau d'un tissu neuf pour réparer un vieil habit, ou de mettre du vin nouveau dans de vieilles outres déjà affaiblies et tendues jusqu'à leur limite par la fermentation du vin que l'on y avait mis préalablement. Dans le premier cas, vous abîmez le tissu neuf, et l'effort de raccommoder le vieil habit ne réussira pas ; dans le deuxième cas, vous perdez le vin nouveau, et la vieille outre ne servira plus à rien. De même, jeûner alors que vous avez droit de vous réjouir vous sape la joie et prive le jeûne de son sens, qui est l'expression de la tristesse, la repentance ou le souci profond.

Si nous nous référons simplement au sens du jeûne dans le monde religieux de notre temps, nous risquons de ne pas saisir la réponse de Jésus. Mais si nous prenons le temps d'apprendre son sens dans la situation historique décrite dans les Évangiles, nous comprenons mieux tout le passage.

NOTRE CONTEXTE À NOUS

En tant que lecteurs, il est bon de garder à l'esprit que, tout comme les auteurs bibliques et les personnes qu'ils décrivent vivaient dans un milieu religieux et culturel qui se reflète dans ces écrits, nous aussi, en tant que lecteurs, nous avons besoin d'être conscients des idées préconçues de nos cultures. Ces idées, dont nous ne sommes pas toujours conscients et que l'on ne dit pas toujours à haute voix, peuvent nous induire en erreur si nous les attribuons à tort aux personnages bibliques.

Un chrétien occidental, dont l'éducation l'amène à rejeter d'office comme des « superstitions » les idées de la magie et de mauvais esprits, peut être tenté d'imposer à la Bible son interprétation « scientifique » du monde. Il pense que ceux

que la Bible décrit comme étant possédés de démons avaient simplement l'épilepsie. Il suppose que les magiciens de pharaon en Exode 7 et 8 ou Simon le magicien en Actes 8 ne faisaient que des tours de passe-passe. Il affirme avec confiance que la femme qui « évoquait les morts » et que le roi Saül a consultée en 1 Samuel 28 pour qu'il puisse communiquer avec le défunt Samuel ne pouvait être qu'un imposteur. (Peut-être que la femme croyait à tort qu'elle communiquait habituellement avec des morts, alors que c'était des démons qui lui parlaient et qui la trompaient ; peut-être qu'elle agissait en bonne foi. Quoi qu'il en soit, la Bible condamne les pratiques occultes comme étant sataniques ou idolâtres et non simplement frauduleuses.)

Un Africain qui lit la Bible risque, quant à lui, d'y imposer certaines de ses idées culturelles aussi. Dans beaucoup de pays africains, la polygamie est très répandue. En lisant la Bible, ils constatent que l'Ancien Testament se réfère à plusieurs hommes, y compris des serviteurs de Dieu, qui avaient plus d'une femme. Arrivés au Nouveau Testament, ces lecteurs africains de la Bible remarquent qu'il n'est nulle part mentionné que les polygames qui acceptaient l'Évangile furent contraints de se séparer de toutes leurs femmes sauf la première. Ils argumentent que la polygamie n'est pas contraire à la vie chrétienne.

Mais il y a au moins deux problèmes dans ce raisonnement. D'abord, même si la polygamie était pratiquée dans l'Ancien Testament, cela ne prouve pas que la coutume survivait encore au premier siècle. En fait, aucun verset du Nouveau Testament ne dit que tel ou tel homme avait deux femmes, ni parmi les Juifs ni parmi les Grecs et les Romains. Et la Bible et l'histoire profane nous parlent de rois et d'empereurs qui changeaient d'épouses au premier siècle, mais les preuves n'existent pas pour affirmer que la polygamie était pratiquée par bon nombre d'hommes au temps de Christ et de ses apôtres.

[Disons en passant que même si l'on découvrait des indications que la polygamie existait toujours en Palestine ou à Rome au premier siècle, le silence de la Bible ne nous permettrait pas de dire que les polygames qui se convertissaient pouvaient continuer dans ces relations. Cette question sera traitée en profondeur au chapitre 17.]

Un grand nombre d'attitudes et de valeurs prévalent aujourd'hui que l'on retrouve chez des chrétiens de différentes parties du monde. Certaines de ces attitudes ou valeurs ne sont pas forcément en conflit avec la Parole de Dieu, mais il faut résister à la tentation de les insérer en quelque sorte dans le texte biblique, de les voir là où elles ne sont pas et de les incorporer dans l'enseignement « biblique » que nous dispensons dans l'Église aujourd'hui. Juste pour citer quelques exemples :

- Le devoir de l'État de pourvoir différents services à la population (santé, éducation, logement pour les sans abris, pensions, etc.)
- L'importance de contrôler son poids et de pratiquer l'hygiène orale
- Le soutien et l'encouragement à « la communauté » homosexuelle
- L'urgence de mobiliser la société pour sauver la planète du changement climatique
- L'idée que le manque d'amour-propre est à la base de la plupart des problèmes sociaux
- La nécessité d'un lieu de culte digne et impressionnant pour l'adoration chrétienne

Ce n'est pas que la Bible ne contient pas de principes qui pourraient figurer dans une discussion sur ces questions, mais il est important de reconnaître que ces sujets ne reflètent pas la pensée des auteurs bibliques. Que ces idées soient bonnes ou mauvaises, ne les introduisons pas dans l'interprétation des textes bibliques et ne supposons pas que

les hommes d'autrefois auraient partagé nos points de vue. Respectons le contexte historique de ce que nous lisons.

Enfin, tout comme je l'ai fait en parlant (à la fin du chapitre 8) de la valeur des commentaires qui sont écrits, après tout, par des hommes non inspirés, et (à la fin du chapitre 7) de la valeur des arguments basés sur le sens, et surtout l'origine, de tel ou tel mot hébreu ou grec, je voudrais offrir un petit conseil concernant les informations historiques, culturelles ou religieuses qui viennent des sources en dehors de la Bible : il faut certainement en tenir compte, mais il ne faut pas exagérer leur valeur dans la compréhension du texte. Seule la Bible est inspirée et infaillible.

CHAPITRE 10

Principes pour comprendre un texte : Tenir compte du style littéraire

LES DIFFÉRENTS STYLES LITTÉRAIRES DE LA BIBLE

Nous avons parlé dans le chapitre 4 du fait que la Bible est un recueil de 66 livres différents. Ces livres traitent de différentes sortes de sujets et emploient différents modes d'expression. Il est utile de tenir compte du genre littéraire de ce qu'on lit, car cela nous aide à reconnaître si un passage est à prendre au pied de la lettre ou s'il faut chercher un sens moins littéral.

C'est le langage littéral qui prédomine dans les premiers genres dans notre liste.

(1) Les **livres de la loi**, et notamment Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome, contiennent en grande partie des textes qui se rapportent au droit et aux affaires juridiques. Ces textes définissent les actes criminels et prescrivent les sanctions pour de tels actes ; ils contiennent des instructions pour l'administration du gouvernement civil de la nation d'Israël, pour le sacerdoce, les cérémonies religieuses et les jours saints ; ils détaillent des règles alimentaires et hygiéniques ; ils établissent les principes légaux pour régir le mariage, les questions d'héritage familial, le monde des affaires, la conduite sexuelle et d'autres domaines. Ces passages bibliques emploient un langage direct qui est parfois assez technique ou spécialisé, mais il est évident qu'ils doivent être interprétés de façon littérale.

(2) Plusieurs livres de la Bible, tels que 1 et 2 Samuel ou le livre des Actes, sont de la catégorie de **livres historiques**.

Il est peut-être utile de garder ceci à l'esprit : bien que la plupart des livres d'histoire dans l'Ancien Testament traitent de l'histoire d'un peuple, ils mettent l'accent sur l'histoire religieuse, à tel point que les Juifs se référaient à ces livres que nous appelons livres d'histoire comme « les premiers prophètes ». (Les « derniers prophètes » seraient les livres d'Ésaïe jusqu'à Malachie.) En préservant l'histoire du peuple de Dieu, les auteurs fixaient leur attention sur des thèmes spirituels plutôt que les choses qui intéressent les historiens laïcs. Par exemple, du point de vue de l'histoire laïque, le roi Omri d'Israël du Nord était très important, étant mentionné à maintes reprises dans les archives des autres nations de l'antiquité du Moyen-Orient. La Bible fournit peu de détails à son sujet, mais consacre plusieurs chapitres à son fils Achab, qui épousa Jézabel et contribua si largement à l'infidélité du peuple envers l'Éternel. L'auteur de 1 et 2 Rois s'occupait plus de la relation d'Israël avec son Dieu que de l'économie ou les affaires étrangères. Il y a donc des thèmes religieux dans les livres d'histoire de l'Ancien Testament, mais leur style, en tant que livres d'histoire, est littéral.

(3) Dans le Nouveau Testament, nous avons, en plus de l'histoire, des livres que nous appelons **épîtres**, ce qui est un autre mot pour des « lettres ». Quelques-unes, telles que Romains ou Hébreux, sont des traités qui développent en profondeur un thème d'importance spirituelle, alors que d'autres sont plus brèves et parfois plus personnelles. Quoi qu'il en soit, il s'agit toujours d'écrits rédigés par des apôtres ou d'autres hommes inspirés qui s'adressent à des Églises locales ou des chrétiens individuels pour dispenser de l'enseignement, des conseils et des exhortations. D'un côté les épîtres se rapportent à des sujets et des problèmes concernant les Églises et les chrétiens à qui elles s'adressaient à l'origine, mais de l'autre côté les enseignements s'appliquent clairement aux chrétiens partout dans le monde et à chaque génération, raison pour laquelle Dieu a jugé bon de les faire conserver pour nous aujourd'hui. Dans la plupart

de ces lettres, il y a une progression logique d'idées, et l'auteur développe une série d'arguments ou traite en succession un certain nombre de questions ou de problèmes. Le style des épîtres de l'apôtre Jean a été comparé, par contre, à une symphonie dans laquelle le compositeur développe un thème et s'en éloigne pour y revenir plus loin dans une nouvelle variation. Bien sûr, beaucoup d'épîtres contiennent de brefs proverbes ou des citations des Psaumes ou des livres prophétiques qui sont de caractère figuré, mais pour la plupart, nous avons dans les épîtres du texte qu'il faut interpréter de façon littérale.

Parlons à présent de styles littéraires où beaucoup de ce qu'on lit doit être compris au sens figuré. Dans le chapitre suivant, nous examinerons des exemples concrets de langage figuré dans la Bible et comment les reconnaître et les comprendre, mais finissons d'abord de résumer les catégories de livres bibliques et leurs styles littéraires.

(4) Certains livres de l'Ancien Testament, tels que Psaumes et Cantique des Cantiques, pourraient se classer comme de la **poésie**, bien que le terme poésie puisse s'appliquer à presque la moitié des chapitres de l'Ancien Testament. On ne reconnaît pas toujours le caractère poétique de ces passages, parce que certaines traductions ne présentent pas le texte en forme poétique, et on ne retrouve pas les traits qui nous sont les plus familiers, c'est-à-dire un rythme très explicite et des rimes. Mais quand on parle de la poésie hébraïque, le trait le plus fréquent est le parallélisme. Elle présente généralement des couplets, deux lignes ou plus qui ont une structure identique ou similaire.

Parfois la deuxième ligne du couplet exprime avec d'autres mots la même idée que la première ligne (parallélisme synonyme) :

> « *Car j'aime la piété et non les sacrifices,*
> *Et* [j'aime] *la connaissance de Dieu plus que les holocaustes.* » (Osée 6.6)

« *Celui qui siège dans les cieux rit,*
Le Seigneur se moque d'eux. » (Ps. 2.4)

Parfois la deuxième ligne pousse un peu plus loin la pensée de la première ligne ou la complète (parallélisme synthétique) :

« *Venez, prosternons-nous et humilions-nous,*
Fléchissons le genou devant l'Éternel, notre créateur ! »
(Ps. 95.6)

Parfois la deuxième ligne présente la même vérité de manière négative ou exprime une vérité qui fait contraste avec la première (parallélisme antithétique) :

« *Car les voies de l'Éternel sont droites ;*
Les justes y marcheront,
Mais les rebelles y tomberont. » (Osée 14.9)

Parfois le couplet crée du suspens suivi d'un climax. La deuxième ligne répète textuellement la première, mais y ajoute une conclusion qui développe ou complète le sens (parallélisme climacique) :

« *Fils de Dieu, rendez à l'Éternel,*
Rendez à l'Éternel gloire et honneur ! » (Ps. 29.1)

Être conscient de ces figures de style peut vous aider parfois à comprendre plus clairement ce que vous lisez. En lisant Psaume 51.13,

« *Ne me rejette pas loin de ta face,*
Ne me retire pas ton Esprit Saint »,

vous serez plus apte à reconnaître que David dit plus ou moins la même chose de deux manières différentes. Il a peur que Dieu l'abandonne à cause de son péché avec Bath-Schéba. Il craint d'être privé de la communion avec Dieu et qu'il lui arrive ce qui était arrivé à Saül : Dieu l'avait rejeté et lui avait retiré son Esprit.

Beaucoup d'étudiants trouvent qu'il est utile de classer les psaumes selon leur but ou leur thème. On trouve diverses

listes de types de psaumes qui comportent parfois jusqu'à une douzaine de catégories, mais nous allons suggérer cinq sortes fondamentales, tout en reconnaissant que le même psaume peut posséder plus d'un des éléments suivants, et qu'un thème similaire, tel que la confiance en Dieu ou le regret du péché, peut s'exprimer dans des psaumes qui se classent normalement en d'autres catégories :

- Sagesse et instruction
- Louange et actions de grâce
- Imprécation
- Confession
- Célébration nationale

La sorte de psaume qui nous trouble souvent en tant que chrétiens serait le psaume d'imprécation, dans lequel celui qui parle demande à Dieu de punir au lieu de pardonner le méchant, et de venger l'innocent. Nous ne savons que faire de ce genre de passage, parce que, étant conscients de nos propres péchés et notre besoin de la miséricorde de Dieu, nous hésitons à demander à Dieu de refuser cette miséricorde à autrui. En plus, nous pensons à l'exemple de Jésus (Luc 23.34) et d'Étienne (Act. 7.60), qui ont demandé à Dieu de pardonner ceux qui les mettaient à mort, et aux enseignements qui nous disent de rendre le bien pour le mal (Matt. 5.38-42; Rom. 12.17-21). Ces considérations sont importantes, mais nous avons l'habitude d'insister tellement sur la compassion de Dieu que nous oublions parfois que la justice fait autant partie de la nature de Dieu que l'amour. Dieu n'est pas et ne sera jamais indifférent à la cruauté et la méchanceté. Il est loué à travers la Bible comme le défenseur des faibles, le juge de toutes ses créatures et celui qui venge les victimes innocentes. Même dans le Nouveau Testament, nous rencontrons ce thème. Dans l'Apocalypse, par exemple, nous trouvons les martyrs sous l'autel au chapitre 6, ceux qui avaient été tués à cause de la Parole de Dieu et qui criaient :

«*Jusqu'à quand, Maître saint et véritable, tardes-tu à juger et à tirer vengeance de notre sang sur les habitants de la terre?*» (Apocalypse 6.10). Toujours dans le Nouveau Testament, on peut citer les propos de l'apôtre Paul en 2 Thessaloniciens 1.6-10 :

> «*Car il est de la justice de Dieu de rendre la souffrance à ceux qui vous font souffrir, et de vous donner, à vous qui souffrez, du repos avec nous lorsque le Seigneur Jésus apparaîtra du ciel avec les anges de sa puissance, au milieu d'une flamme de feu, pour punir ceux qui ne connaissent pas Dieu et ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus. Ils auront pour châtiment une ruine éternelle, loin de la face du Seigneur et de la gloire de sa force, lorsqu'il viendra pour être, en ce jour-là, glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru, car notre témoignage auprès de vous a été cru.*»

Il est possible que notre perception du caractère de Dieu soit un peu déséquilibrée et que nous ayons besoin de lire davantage dans l'Ancien Testament, y compris dans les psaumes d'imprécation, afin de la rectifier.

(5) Une autre catégorie de livres bibliques serait les **prophètes**, qui contiennent énormément de langage figuré. Certains de ces livres contiennent des passages de caractère historique qui relatent les actions des prophètes, des rois et d'autres personnages, mais une partie considérable d'un livre prophétique contient typiquement des discours du prophète, ou des extraits de ses discours. C'est l'aspect oratoire de ces livres qui explique la présence de tant de figures de style. Les grands orateurs ont toujours su rendre leurs messages plus frappants, touchants et mémorables grâce à leur manière de s'exprimer. Qu'ils soient formés dans l'art de l'oratoire ou qu'ils aient un don naturel, que leurs discours se portent sur la politique ou la religion, ceux qui communiquent efficacement n'emploient pas, en général, un lan-

gage strictement littéral, et leur style n'est pas détaché, stérile ou sans vie.

Parfois le contexte dans lequel le discours fut prononcé est fourni, mais il n'est pas rare que le lecteur des livres des prophètes bibliques soit contraint de deviner, si possible, la situation dans laquelle le sermon fut prêché. Dans presque tous les cas, le livre du prophète contient les indices qui permettent de savoir au moins sous le règne de quels rois il exerça son ministère, et cela est certainement utile. Il est utile, aussi, d'avoir une certaine connaissance des figures de styles les plus fréquents dans les livres bibliques. Les prochains chapitres seront donc consacrés à une discussion de ces manières figurées de s'exprimer.

Certains livres prophétiques de la Bible contiennent des passages qui sont décrits comme « apocalyptiques » et qui suivent des règles particulières. L'exemple le mieux connu du style apocalyptique est, bien sûr, l'Apocalypse, le dernier livre de la Bible, mais quelques-uns des prophètes de l'Ancien Testament l'avaient déjà employé bien avant le premier siècle. Des règles particulières s'appliquent à ce genre. (Voir *Notes supplémentaires* ci-dessous.)

(6) Certains livres de l'Ancien Testament sont classés comme des **livres de sagesse**, la catégorie où l'on met d'habitude les livres de Job, Proverbes, Ecclésiaste et quelques-uns des Psaumes.

Les livres de sagesse, comme les livres de poésie et les livres prophétiques, se servent très souvent de parallélisme et de certaines des mêmes figures de style que l'on trouve ailleurs dans l'Ancien Testament. Par contre, il y a des différences : contrairement aux livres prophétiques et aux psaumes, les livres de sagesse ne mentionnent que rarement des choses comme le temple, les sacrifices, la loi ou les événements historiques de l'Ancien Testament, tel que l'exode, la conquête de Canaan, la chute des royaumes d'Israël et de Juda, etc. Ils se rapportent généralement à l'indi-

vidu ou au foyer plutôt qu'à la nation, et ils traitent des problèmes de la vie quotidienne et de la manière de se comporter avec sagesse. [La sagesse en vue dans cette littérature a un caractère qui est avant tout d'ordre moral et spirituel. Elle commence par « *la crainte de l'Éternel* » (Prov. 1.7), alors que l'insensé vit comme s'il n'y avait pas de Dieu.]

En lisant la littérature de sagesse, il est bien de se rappeler que l'on a affaire à des généralisations. (Le livre de Job, d'ailleurs, souligne justement qu'il y a parfois des exceptions à la règle générale qui promet le bonheur à celui qui vit selon la sagesse et la justice.) Nous savons que même en dehors de la Bible, les proverbes populaires « se contredisent ». Voici plusieurs exemples tirés du site topito.com :

Mieux vaut tard que jamais…
… mais, il ne faut pas remettre à demain ce que l'on peut faire aujourd'hui.

Tout vient à point à qui sait attendre…
… mais quand le vin est tiré, il faut le boire.

À l'impossible nul n'est tenu…
… mais à cœur vaillant rien d'impossible.

L'habit ne fait pas le moine…
… mais la première impression est toujours la bonne.

Tel père, tel fils…
… mais à père avare, fils prodigue.

Les opposés s'attirent…
… mais qui se ressemble s'assemble.

Pour citer un exemple biblique, on pense peut-être aux Proverbes 26.4,5, où deux proverbes qui semblent se contredire sont placés, évidemment de façon intentionnelle, l'un directement après l'autre :

« *Ne réponds pas à l'insensé selon sa folie,*
De peur que tu ne lui ressembles toi-même.

Réponds à l'insensé selon sa folie,
Afin qu'il ne se regarde pas comme sage.»

«Ces "contradictions" signifient-elles que les dictons et les proverbes cités sont sans valeur ? Non, pas du tout. Mais la vraie sagesse permet de discerner quel principe s'applique dans une circonstance donnée.» (https://geoffreygrogan.wordpress.com/2011/12/15/study6/)

«Certains proverbes sont regroupés, mais dans une grande partie du livre on passe d'un sujet à l'autre sans transition. Les Proverbes offraient un bon outil d'enseignement puisque la plupart des gens ne pouvaient pas lire et les manuscrits étaient peu nombreux. On pouvait facilement apprendre des proverbes par cœur.» (David Roper, *Vérité pour aujourd'hui*, Survol de l'Ancien Testament)

Au lieu de traiter une grande variété de thèmes sans liens apparents entre un sujet et celui qui le suit, le livre de Job traite d'un seul thème, qui est le problème de la souffrance humaine, et surtout la souffrance de l'innocent. Il commence par deux chapitres qui fournissent, en langage littéral, la mise en scène pour tout ce qui suit. Ensuite vient une série de discours ou de plaintes prononcés par Job, et les répliques de ses amis, puis une intervention par Dieu, et enfin la conclusion de l'histoire, qui, comme le début, n'est pas dans le style figuré.

(7) Les **Évangiles** sont parfois appelés des biographies et seraient un sous-ensemble des livres d'histoire. On y trouve donc beaucoup de passages qui sont d'un style littéral tels que nous trouvons dans les autres textes historiques. Mais les Évangiles contiennent également l'enseignement et la prédication de Jésus, et comme les prophètes celui-ci employait une variété d'outils oratoires, y compris du langage figuré. Par exemple, il était particulièrement réputé pour ses paraboles. Il y a même des textes dans les discours de Jésus que l'on qualifie souvent d'apocalyptiques.

QUAND ON NE RESPECTE PAS LE CONTEXTE LITTÉRAIRE

Comme la plupart des règles que nous voyons dans cette étude, le bon sens devrait nous guider, mais malheureusement, ce n'est pas toujours ce que les gens font quand ils expliquent la Bible. Pour prendre juste un exemple, pensons à la première partie de l'Apocalypse chapitre 20 :

> « *Puis je vis descendre du ciel un ange qui avait la clef de l'abîme et une grande chaîne dans sa main. Il saisit le dragon, le serpent ancien, qui est le diable et Satan, et il le lia pour 1 000 ans. Il le jeta dans l'abîme, ferma et scella l'entrée au-dessus de lui afin qu'il ne séduise plus les nations, jusqu'à ce que les 1 000 ans soient accomplis. Après cela, il faut qu'il soit délié pour un peu de temps. Et je vis des trônes ; et à ceux qui s'y assirent fut donné le pouvoir de juger. Et je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités à cause du témoignage de Jésus et à cause de la parole de Dieu, et de ceux qui n'avaient pas adoré la bête ni son image et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main. Ils revinrent à la vie, et ils régnèrent avec Christ pendant 1 000 ans. Les autres morts ne revinrent point à la vie jusqu'à ce que les 1 000 ans soient accomplis. C'est la première résurrection. Heureux et saints ceux qui ont part à la première résurrection ! La seconde mort n'a point de pouvoir sur eux ; mais ils seront sacrificateurs de Dieu et de Christ, et ils régneront avec lui pendant 1 000 ans.* » (Apoc. 20.1-6)

Dans ces versets et les quelques versets qui suivent, l'apôtre Jean fait référence à une période de 1 000 ans. Les gens insistent beaucoup sur ce chiffre et prétendent qu'il faut le comprendre littéralement. Satan serait lié pour cette période de temps et Jésus mettrait son trône à Jérusalem et régnerait sur la terre pour 1 000 ans. Il y a plusieurs problèmes avec cette explication, car le passage ne dit rien au sujet de Jérusalem et ne dit pas que le règne aurait lieu sur la terre. Mais mon but ici n'est pas d'expliquer le passage. Je

voudrais simplement faire remarquer que tout le monde reconnaît que ce passage est dans un style figuré qu'on appelle « apocalyptique ». Tout le monde reconnaît qu'il contient beaucoup de symboles.

Ainsi, les gens ne lisent pas ce passage pour tirer ensuite la conclusion que Satan est littéralement un dragon, et que ce dragon sera lié à l'aide d'une grosse chaîne, et qu'il sera jeté dans un grand trou (l'abîme), et qu'il existe une clef qui sert à fermer ce trou. Il ne s'agit pas de chaîne, de trou et de clef au sens strict. On reconnaît que ces choses sont des images. Mais quant aux 1 000 ans, là ces interprètes semblent oublier le contexte figuré et veulent prendre les mots au pied de la lettre. Ils inventent toute une doctrine non biblique simplement parce qu'ils ne tiennent pas compte du contexte littéraire.

Comme nous l'avons indiqué, la question de base est de savoir s'il faut chercher à comprendre un texte littéralement ou dans un sens figuré. Identifier les différentes sortes de livres dans la Bible et les caractéristiques les plus communes de ces genres peut vous aider à reconnaître plus vite les passages figurés. Dans les chapitres suivants, nous verrons les figures de style les plus fréquentes, ce qui vous aidera à les comprendre quand vous les rencontrez.

Notes supplémentaires

[Les explications suivantes viennent du livre *Commentaire sur L'Apocalypse de Jean* par Max Dauner (Éditions C.E.B., Sainte-Foy, Québec, 1985).]

Le genre littéraire appelé « apocalyptique » devint très répandu entre 200 av. J.-C. et 200 apr. J.-C., mais il existait déjà depuis longtemps. En fait, on trouve de nombreux passages écrits dans ce style dans les livres d'Ézéchiel, Daniel, et Zacharie. (L'ouvrage de Jean fut le premier à porter le nom « apocalypse ». Par la suite on se mit à appliquer ce mot à

tous les textes ayant les mêmes caractéristiques.) On s'en servait surtout en des temps difficiles pour communiquer un message d'espérance – le plus souvent pour annoncer le châtiment d'une nation impie en faveur du peuple de Dieu. Tout écrit apocalyptique souligne l'idée que c'est Dieu qui, en fin de compte, domine sur l'histoire, qu'il est capable de diriger les hommes et les événements selon son dessein.

Puisque l'Apocalypse est le seul livre du Nouveau Testament écrit dans ce style, il nous semble étrange et difficile. C'est pourquoi il est très utile de comprendre les traits généraux de ce genre de littérature :

(1) Les livres apocalyptiques reflètent des temps de crise, des moments très difficiles dans l'histoire.

Un exemple important de ce genre est 1 Énoch. Sous le règne d'Antiochus Épiphane (175-165 av. J.-C.), le temple à Jérusalem fut pillé, et beaucoup de sacrilèges et de crimes atroces furent commis. Dans ces circonstances, le livre d'Énoch fut écrit pour offrir un espoir de jours meilleurs lors de la venue de celui qui est appelé « le Fils de l'homme ».

(2) Les livres apocalyptiques personnifient le bien et le mal dans une situation de conflit. Des hommes et des nations sont représentés par des animaux qui se battent entre eux.

(3) Ils font des prédictions sur la fin des luttes qui sont décrites et sur le sort des personnages méchants qui sont représentés.

(4) Ils font connaître leurs messages au moyen des visions décrites.

(5) Ils se servent d'images et de modes d'expression devenus traditionnels dans la Bible.

Jean se réfère à des objets de culte de l'Ancien Testament, à des jugements de Dieu contre des villes et des nations telles que Sodome et Gomorrhe, Babylone et l'Égypte, à la manne, à l'arbre de vie, et à d'autres choses bien connues des lecteurs de la Bible. Mais il leur donne souvent un autre sens

afin de les appliquer à son sujet. Il emploie aussi des expressions employées souvent dans les livres poétiques et prophétiques de la Bible.

(6) Les livres apocalyptiques emploient souvent les mêmes sortes de symboles :

Le peuple de Dieu est représenté par des animaux domestiques, et ses ennemis par des bêtes sauvages.

Les chiffres représentent des idées plutôt que des valeurs numériques :

- 3 = la divinité
- 4 = le monde habité par les hommes
- 6 = l'imperfection ou le mal
- 7 = la perfection
- 10 et ses multiples = la plénitude humaine, etc.

Les couleurs revêtent un sens aussi :

- Le blanc = la pureté
- Le rouge = le sang
- Le noir = la mort

Les symboles de l'Apocalypse, tels que l'agneau à sept yeux et sept cornes, le dragon rouge, les sauterelles à visage humain, n'auraient aucun sens pour qui les prendrait au pied de la lettre. Ici il faut renverser la première règle de l'interprétation biblique qui dit de prendre les mots, autant que possible, dans leur sens ordinaire et usuel. Dans la littérature apocalyptique, on suppose le contraire à moins que le sens littéral s'impose. On doit toujours se poser la question : « Qu'est-ce que cela représente ? »

Dans toutes ces images, il y a souvent des « tableaux » incohérents. L'auteur se soucie de communiquer un message et n'a pas peur de faire avec ses symboles des combinaisons qui seraient inconciliables dans la réalité.

Par exemple, Ésaïe décrit ainsi la destruction d'Édom :

> « *Les torrents d'Édom seront changés en poix* [goudron] *et sa poussière en soufre ; et la terre comme de la poix qui brûle. Elle ne s'éteindra ni jour ni nuit, la fumée s'en élèvera éternellement* [...] *Le pélican et le hérisson la posséderont, la chouette et le corbeau l'habiteront* [...] *Ce sera la demeure des chacals...* » (Ésaïe 34.9-13)

Édom est présenté en même temps comme un brasier éternel et un lieu envahi par les bêtes sauvages et les mauvaises herbes.

Un autre exemple se trouve en Apocalypse 7.14 : « *Ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'agneau.* » Comment peut-on blanchir quelque chose dans du sang ? Il ne faut pas chercher la cohérence au niveau des images, mais au niveau des idées qu'elles représentent.

(7) Les livres apocalyptiques donnent des descriptions qui dépassent de loin les événements historiques qu'elles annoncent.

On voit souvent dans ces écrits la chute des étoiles sur la terre, l'obscurcissement du soleil et de la lune, et la disparition de toute vie terrestre. Prenez, par exemple, la prise de Babylone par les Mèdes et les Perses (Ésaïe 13.9-19) ou l'invasion de Juda par Nebuchadnetsar (Jér. 4.23-26). L'ébranlement qui est décrit ne signifie pas forcément la fin du monde, mais c'est une façon de dire que c'est Dieu qui intervient dans l'histoire, qui agit pour produire tel ou tel événement. Comparez Ésaïe 13 à l'événement historique qu'il décrit : la somptueuse capitale babylonienne tomba par la ruse de l'ennemi et ne subit aucun des ravages d'un siège militaire. Au contraire, elle subsista encore pendant des générations. La prophétie est-elle restée inaccomplie pour autant ? Non, Dieu a mis fin à l'Empire babylonien et a puni sa tyrannie. Mais les images représentant le jugement de Dieu contre Babylone ne se sont pas réalisées. Elles n'avaient jamais été destinées à être réalisées littéralement.

. . . . . .

Deux autres traits de la littérature apocalyptique ne s'appliquent pas à l'Apocalypse :

(8) Ces œuvres sont généralement anonymes, tandis que Jean s'identifie plusieurs fois comme l'auteur de l'Apocalypse (1.1,4,9; 22.8).

(9) Elles se disent en général « scellées », leur sens étant caché, à découvrir par les générations futures. Mais Jean a reçu l'ordre de ne pas sceller son livre (Apoc. 22.10; cf. Dan. 8.26).

. . . . . .

Ce style de littérature était, bien sûr, mieux connu par les premiers lecteurs de l'Apocalypse que par les hommes d'aujourd'hui. La plupart des images auraient été aussi claires que les bandes dessinées politiques le sont pour nous, où la Russie est représentée par un ours, les É.-U. par le vieux « Uncle Sam » en habits rouge, blanc et bleu, les partis politiques par un éléphant ou un âne, etc.

CHAPITRE 11

Le langage figuré (1re partie)

Il n'y a pas besoin d'avoir peur du langage figuré, car nous employons tous les jours des paroles et des expressions que tout le monde sait qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre. Nous avons tous écouté des orateurs qui emploient souvent un style figuré, parce qu'il peut être plus frappant ou plus touchant, et plus tard les auditeurs se souviennent mieux de ce qu'ils ont dit.

Toutes les langues, y compris le français, ont une place pour le langage figuré – des mots, des expressions et même des histoires entières que l'on sait ne pas prendre au pied de la lettre. On emploie ce langage parfois sans même s'en rendre compte, surtout quand il s'agit d'expressions figées. On dit qu'un tel « n'arrive pas à joindre les deux bouts », au lieu de dire qu'il ne gagne pas assez d'argent pour assurer toutes ses dépenses. On cite le proverbe « L'habit ne fait pas le moine » pour rappeler à quelqu'un que les apparences peuvent être trompeuses. On appelle quelqu'un « un faux jeton » quand on veut faire entendre qu'il est hypocrite ou menteur. On dit que Georgette « a mis la main à la pâte », quand elle n'était même pas à la cuisine ; on veut dire simplement qu'elle a participé à un travail. On identifie telle personne comme « le garçon qui criait au loup » ou « celui qui a tué la poule aux œufs d'or », sachant que ses auditeurs connaissent bien ces contes et leurs leçons et qu'il suffit d'y faire allusion pour se faire comprendre.

Mais dans différentes cultures, ce genre de langage n'est pas toujours employé dans les mêmes contextes. Le langage figuré est monnaie courante dans les conversations informelles, les publicités et la politique, mais on l'évite soigneusement dans les contrats légaux. Comme nous l'avons vu

dans le chapitre précédent, presque tous les textes des livres de la loi de Moïse se comprennent littéralement, mais les auteurs des Psaumes et des livres prophétiques

> « … expriment des vérités profondes à l'aide de métaphores, paraboles et d'autres formes de langage hautes en couleur (et potentiellement ambiguës). […] À notre avis, une description philosophique de Dieu ("omniprésent") vaut mieux qu'une description anthropomorphique ("les yeux de l'Éternel parcourent toute la terre" – 2 Chroniques 16.9, Darby). Au moins, c'est ce que nous pensons […] Mais les métaphores et d'autres expressions artistiques peuvent dire beaucoup et de manière économique. » (Richards et O'Brien)

Mais puisque le style figuré peut être ambigu et plus facilement mal compris, il est rassurant de savoir que

> « … le vrai but du langage figuré n'est pas d'enseigner de nouvelles vérités, mais d'illustrer et de présenter de façon vivante des vérités enseignées ailleurs dans les Écritures. Il doit donc toujours être en harmonie avec les faits littéraux. » (W. Robert Palmer, *How to Understand the Bible*)

Le langage imagé a donc sa place, mais il est important de le reconnaître et ne pas chercher à l'interpréter littéralement (tout comme il ne faut pas « spiritualiser » des paroles qu'il faut comprendre littéralement). Pour ce faire, il est utile de connaître les techniques les plus communes, les procédés de style que l'on trouve le plus souvent dans la Bible.

Plusieurs de ces techniques ont ceci en commun : à la base elles consistent à comparer deux choses. C'est, d'ailleurs, le sens fondamental du mot « parabole ». « Parabole » vient de deux mots grecs qui signifient essentiellement « mettre une chose à côté d'une autre », d'où l'idée de faire une comparaison. Il peut parfois être remplacé par le mot « illustration ». Son sens en grec est plus large que ce que nous pensons d'habitude quand nous entendons le mot « parabole » en

français. En effet, nous connaissons mieux les paraboles-histoires, mais le mot renferme toutes sortes de formes littéraires où prédomine l'élément figuratif, telles que

- Les sentences figurées ou proverbes, comme en Luc 4.23 et Marc 7.15,17
- Les comparaisons ou similitudes, qui illustrent sans être développées en véritables histoires, comme en Matthieu 24.32,33
- Les histoires

En traitant un peu plus loin la nature des paraboles, nous emploierons le terme principalement dans ce troisième sens, qui est le mieux connu, c'est-à-dire la parabole-histoire.

Le premier procédé de style est la simple **comparaison**. Pour faire ressortir un aspect de la chose dont on veut parler (le comparé), on la compare à une deuxième chose (le comparant). Il y a aussi un outil grammatical de comparaison (*comme*, *tel que*, *semblable à*, *ainsi que*, *pareil à*, etc.) Généralement, l'aspect pertinent de la deuxième chose, le comparant, est déjà reconnu par les auditeurs ou lecteurs. Par exemple, en parlant de la brièveté de la vie d'un être humain, Job dit :

> « *L'homme né de la femme !*
> *Sa vie est courte, sans cesse agitée.*
> *Il naît, il est coupé comme une fleur ;*
> *Il fuit et disparaît comme une ombre.* » *(Job 14.1,2)*

Il devrait aller sans dire que Job ne dit pas que l'homme est littéralement une fleur ou une ombre. Il a bien employé le mot « comme ».

Mais, étant donné que les lecteurs de la Bible sont souvent pressés et ne prêtent pas attention aux détails, il est parfois nécessaire de signaler l'évident. Par exemple, certaines personnes, voulant justifier l'emploi de musique instrumentale dans le culte chrétien, font appel à Apocalypse 14.2, où

l'apôtre Jean décrit une vision de 144 000 saints qui chantent devant le trône de Dieu au ciel. Il écrit :

> « *Et j'entendis du ciel une voix, comme un bruit de grandes eaux, comme le bruit d'un grand tonnerre ; et la voix que j'entendis était comme celle de joueurs de harpes jouant de leurs harpes.* »

Pour des raisons que nous n'expliquerons pas ici, ce passage ne peut guère être pris comme un modèle pour l'adoration dans l'Église sur terre, mais ce n'est pas là le problème sur lequel nous voulons attirer l'attention. L'apôtre Jean n'a pas entendu la musique des harpes, ni dans l'Église ni au ciel. Il a entendu une voix qui ressemblait à une telle musique. La voix était comme celle de joueurs de harpes.

Le deuxième procédé de style est voisin de la comparaison – il s'agit de **la métaphore**. C'est une comparaison abrégée, sans outil grammatical, c'est-à-dire que le mot de liaison n'y est pas. Les métaphores dans la Bible sont abondantes. Voici quelques exemples :

> « *Israël était une vigne féconde,*
> *Qui rendait beaucoup de fruits.*
> *Plus ses fruits étaient abondants,*
> *Plus il a multiplié les autels ;*
> *Plus son pays était prospère,*
> *Plus il a embelli les statues.* » (Osée 10.1)

Le mot de liaison n'est pas nécessaire, car il est clair qu'Israël n'est pas une vigne de raisin ; le prophète ne fait qu'utiliser la comparaison pour évoquer la prospérité dont Israël a joui.

En voici un autre exemple :

> « *Je t'aime, ô Éternel, ma force !*
> *Éternel, mon rocher, ma forteresse, mon libérateur !*
> *Mon Dieu, mon rocher, où je trouve un abri !*
> *Mon bouclier, la force qui me sauve, ma haute retraite !* »
> (Ps. 18.2,3)

Dieu n'est pas littéralement un rocher, une forteresse ou un bouclier ; ces métaphores évoquent simplement le fait que le psalmiste trouve en Dieu la protection et la sécurité face à toute menace.

Il arrive que des lecteurs de la Bible tiennent à interpréter littéralement certaines métaphores, et cela mène parfois à de fausses doctrines. Il y a ceux qui affirment, par exemple, que lorsque Jésus dit, en parlant du pain du repas du Seigneur : « *Ceci est mon corps* » (Matt. 26.26), il faut le comprendre littéralement. Le pain deviendrait réellement, selon eux, le corps physique de Jésus. Puisqu'il est, selon eux, spirituellement transformé lorsqu'on le bénit, ils enseignent que les fidèles peuvent et doivent adorer le pain comme étant Jésus lui-même. (Oui, il a toujours l'apparence et le goût du pain, mais on est censé accepter « par la foi » que cette transformation ait eu lieu.) Mais rien ne suggère que la simplicité de la phrase, « Ceci est mon corps », exclut la possibilité que nous avons affaire au langage figuré. Le Seigneur, en expliquant une métaphore ou un symbole, employait habituellement le verbe *être* au lieu de *ressembler à*, *représenter* ou *faire penser à*. Quand Jésus expliquait la parabole du semeur, il dit : « *La semence, c'est la parole de Dieu* » (Luc 8.11). Évidemment, il faut comprendre que la semence dans la parabole représente ou symbolise la parole de Dieu. De la même manière qu'Osée comparait Israël à une vigne, sans employer le mot *comme*, Jésus compare la Parole à une semence. Jésus dit : « *Je suis la porte des brebis* » (Jean 10.7). Ce n'est pas que le Seigneur que nous servons n'est littéralement que l'ouverture d'un enclos servant à garder des moutons ; il est évident que nous avons affaire à une comparaison ou illustration. Jacques 4.14 dit : « *Vous êtes une vapeur qui paraît pour un peu de temps.* » Nous ne sommes pas pourtant une vapeur ; notre existence ressemble à de la vapeur parce qu'elle est très passagère. Jacques aurait pu dire : « Vous êtes comme une vapeur. » Pareillement, quand Jésus dit : « *Ceci est mon corps* », le sens est : « Ce pain représente mon corps ; il vous

fera penser à mon corps sacrifié pour vous. » Sinon, quand Jésus parlait avec ses apôtres, son corps physique était là et serait bientôt, non pas dans leur ventre, mais attaché à la croix pour nos péchés. Le pain est une métaphore pour le corps de Christ, et il n'y a pas lieu d'adorer le comparant, alors que c'est le comparé, Jésus lui-même, que l'on adore.

Une autre figure d'analogie, c'est **la personnification**. Il s'agit de prêter ce qui appartient à l'humain (gestes, paroles, sentiments, membres du corps, etc.) à des êtres inanimés, à des animaux ou à des objets. Quand Ésaïe prophétisait la chute du roi de Babylone et le soulagement que cette chute représenterait pour tous les pays qu'il avait opprimés, le prophète personnifie les arbres, qui ne seraient plus abattus pour servir aux projets des Babyloniens, comme si ces arbres éprouvaient les mêmes sentiments que les hommes et s'exprimaient en paroles :

« *Celui qui dans sa fureur frappait les peuples,*
Par des coups sans relâche,
Celui qui dans sa colère subjuguait les nations,
Est poursuivi sans ménagement.
Toute la terre jouit du repos et de la paix ;
On éclate en chants d'allégresse,
Les cyprès même, les cèdres du Liban, se réjouissent de ta chute :
Depuis que tu es tombé, personne ne monte pour nous abattre. » (Ésaïe 14.6-8)

Parfois un auteur pousse la personnification plus loin et emploie la figure de style appelée **l'apostrophe**, une figure par laquelle on adresse la parole à une chose personnifiée (ou à une personne qui n'est pas présente et ne peut pas entendre). En Ézéchiel 36, Dieu dit au prophète de parler aux montagnes :

« *Et toi, fils de l'homme, prophétise sur les montagnes d'Israël !*
Tu diras : Montagnes d'Israël, écoutez la parole de l'Éternel !

Ainsi parle le Seigneur, l'Éternel :
Parce que l'ennemi a dit sur vous : Ha ! Ha !
Ces hauteurs éternelles sont devenues notre propriété !
Prophétise et dis : Ainsi parle le Seigneur, l'Éternel :
Oui, parce qu'on a voulu de toutes parts vous dévaster et vous engloutir,
Pour que vous soyez la propriété des autres nations… »
(Éz. 36.1-3)

Évidemment, le message n'est pas destiné aux montagnes elles-mêmes, mais au peuple Israélite qui habitait à leur ombre et que Dieu avait puni à cause de son péché.

Dans un passage où Dieu vitupère contre l'Israël du Nord (appelé aussi Éphraïm), il se sert de l'apostrophe :

« *L'iniquité d'Éphraïm est gardée,*
Son péché est mis en réserve [...]
Je les délivrerais de la mort ?
Ô mort, où est ta peste ?
Séjour des morts, où est ta destruction ?
Mais le repentir se dérobe à mes regards ! » (Osée 13.12,14)

Au lieu de délivrer ce peuple rebelle de la mort, Dieu appelle la mort (dans ce parallélisme synonyme, la mort et le séjour des morts évoquent la même idée) à faire venir sa peste pour détruire les vies au lieu de les sauver. L'apôtre Paul se réfère à ce même passage en 1 Corinthiens 15.54-57 et encore il est question de s'adresser à la mort personnifiée :

« *Lorsque ce corps corruptible aura revêtu l'incorruptibilité et que ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole qui est écrite :*

La mort a été engloutie dans la victoire.
Ô mort, où est ta victoire ?
Ô mort, où est ton aiguillon ?

L'aiguillon de la mort, c'est le péché ; et la puissance du péché, c'est la loi. Mais grâces soient rendues à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ ! »

Ici, l'auteur n'invite pas la mort à venir et détruire ; au contraire, il se moque de la mort, qui a perdu tout son pouvoir effrayant, grâce au salut du péché rendu possible par la mort de Jésus ainsi qu'à sa résurrection et celle de tous les hommes qu'il effectuera à la fin des temps.

Une technique similaire à la personnification est **l'anthropomorphisme**. Tandis que la personnification attribue des traits humains à des animaux, des objets ou même des idées, l'anthropomorphisme parle de Dieu comme s'il avait des traits humains. Il est certainement impossible de comprendre certains aspects de la nature de Dieu, mais Jésus nous dit en Jean 4.24 que « *Dieu est Esprit* » et en Luc 24.39 qu'« *un esprit n'a ni chair ni os* ». Nous savons donc que des expressions comme les suivantes qui parlent des membres corporels de Dieu ne sont pas à comprendre littéralement.

« *Les yeux de l'Éternel sont sur les justes,*
Et ses oreilles sont attentives à leurs cris.
L'Éternel tourne sa face contre les méchants,
Pour retrancher de la terre leur souvenir. » (Ps. 34.16,17)

« *Tu te souviendras que tu as été esclave au pays d'Égypte, et que l'Éternel, ton Dieu, t'en a fait sortir à main forte et à bras étendu.* » (Deut. 5.15)

Parfois, l'anthropomorphisme n'est pas un simple mot ou une référence à un membre du « corps » de Dieu. Il y a des passages plus longs où l'auteur développe l'idée que Dieu serait semblable à un berger, ou un roi ou un époux. En Ésaïe 63 il est présenté comme un guerrier qui revient du pays d'Édom, ses habits tout souillés par le sang de ceux qu'il a massacrés pour venger son peuple des injustices qu'Israël avait subies aux mains des Édomites :

« *Qui est celui-ci qui vient d'Édom,*
De Botsra, en vêtements rouges,
En habits éclatants,
Et se redressant avec fierté dans la plénitude de sa force ?
– C'est moi qui ai promis le salut,

Qui ai le pouvoir de délivrer.
– Pourquoi tes habits sont-ils rouges,
Et tes vêtements comme les vêtements de celui qui foule dans la cuve ?
– J'ai été seul à fouler au pressoir,
Et nul homme d'entre les peuples n'était avec moi ;
Je les ai foulés dans ma colère,
Je les ai écrasés dans ma fureur ;
Leur sang a jailli sur mes vêtements,
Et j'ai souillé tous mes habits.
Car un jour de vengeance était dans mon cœur,
Et l'année de mes rachetés est venue. » (Ésaïe 63.1-4)

Dieu porte-t-il un habit qui pourrait être souillé par le sang humain ? Pas du tout. Nous avons simplement affaire à un exemple d'anthropomorphisme qui sert à faire comprendre que Dieu serait la cause du désastre qui allait tomber sur les Édomites, qui auraient aidé les Babyloniens à piller Jérusalem et qui auraient profité de la déportation de beaucoup de Juifs pour saisir leur territoire.

Passons maintenant à **la parabole**. Comme nous l'avons déjà dit, la Bible emploie ce mot pour désigner différentes sortes de figures de style, mais nous l'emploierons dans le sens moderne d'une comparaison développée dans un récit dont les éléments sont empruntés à la vie quotidienne.

Nous savons tous que Jésus était réputé pour son utilisation de ce genre. On pense, par exemple, aux paraboles du semeur, des talents, du bon Samaritain, du fils prodigue, et bien d'autres. Beaucoup de ses paraboles avaient pour but d'éclairer des aspects du royaume de Dieu qu'il annonçait. Max Dauner, dans son livre *À quoi comparerons-nous le royaume de Dieu ?*, a suggéré les raisons suivantes pour lesquelles Jésus employait cette méthode :

1. Pour enseigner. Par les paraboles, Jésus présente la nature du royaume, bien que ce soit d'une manière voilée ou indirecte. Tout comme il ne manifestait

qu'indirectement son identité comme Messie, il ne parle pas ouvertement ou directement du caractère de son royaume. Plus tard, cette méthode serait moins utilisée quand le secret de son identité serait dévoilé.

2. Pour priver de la lumière (Matt. 13.13). Ceux qui tenaient trop fort à leurs idées préconçues ne saisissaient pas le message d'une parabole. Pour ceux qui ne cherchaient pas plus loin, l'enseignement en paraboles les empêchait de comprendre.
3. Pour tendre des pièges. Une parabole pouvait engager l'intérêt des auditeurs et les amener à admettre une vérité avant de se rendre compte qu'elle s'appliquait à eux-mêmes personnellement. La parabole des vignerons est un exemple de ceci (Marc 12.1-12), ainsi que la parabole que le prophète Nathan raconta lorsqu'il devait confronter le roi David pour avoir commis un adultère avec Bath-Schéba, la femme d'un officier de son armée :

« *L'Éternel envoya Nathan vers David. Et Nathan vint à lui, et lui dit : Il y avait dans une ville deux hommes, l'un riche et l'autre pauvre. Le riche avait des brebis et des bœufs en très grand nombre. Le pauvre n'avait rien du tout qu'une petite brebis, qu'il avait achetée ; il la nourrissait, et elle grandissait chez lui avec ses enfants ; elle mangeait de son pain, buvait dans sa coupe, dormait sur son sein, et il la regardait comme sa fille. Un voyageur arriva chez l'homme riche. Et le riche n'a pas voulu toucher à ses brebis ou à ses bœufs, pour préparer un repas au voyageur qui était venu chez lui ; il a pris la brebis du pauvre et l'a apprêtée pour l'homme qui était venu chez lui.*

La colère de David s'enflamma violemment contre cet homme, et il dit à Nathan : L'Éternel est vivant ! L'homme qui a fait cela mérite la mort. Et il rendra quatre brebis, pour avoir commis cette action et pour avoir été sans pitié.

Et Nathan dit à David : Tu es cet homme-là ! » (2 Sam. 12.1-7)

Voici quatre principes à observer pour l'interprétation et l'application des paraboles (les deux premiers, comme nous l'avons vu, valent pour n'importe quel texte biblique) :

1. Il faut lire attentivement le texte pour y relever les détails qui ont besoin d'être expliqués.
2. Il faut replacer la parabole, si la Bible fournit les détails nécessaires, dans son contexte historique et textuel.
3. Il faut chercher d'abord la leçon principale et éviter de donner une signification allégorique (ou symbolique) aux détails qui à l'origine n'en avaient pas.
4. Enfin, on peut chercher des leçons secondaires qui ne sont pas en conflit avec l'intention originelle de la parabole ou avec d'autres enseignements bibliques.

Regardons de plus près le troisième principe. Certes, il peut y avoir certains éléments d'un récit qui correspondent à des réalités spirituelles, et il faut les identifier. C'est ce que Jésus a fait quand il expliquait certaines paraboles, comme celle du semeur (Matt. 13.18-23) ou celle de l'ivraie (Matt. 13.36-43). Mais tous les détails n'ont pas forcément un sens symbolique ; certains sont donnés plutôt pour fournir la structure ou le décor du récit. Certains interprètes se sont égarés très loin de l'idée centrale que la parabole devait enseigner.

Prenons comme exemple la parabole du bon Samaritain. Jésus raconta cette histoire en réponse à la question d'un docteur de la loi. Voici l'échange qui avait eu lieu avant que Jésus ne se lance dans la parabole :

« *Un docteur de la loi se leva et dit à Jésus, pour l'éprouver : Maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ? Jésus lui dit : Qu'est-il écrit dans la loi ? Qu'y lis-tu ? Il répondit : Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée ; et ton prochain comme toi-même. Tu as bien répondu, lui dit Jésus ;*

fais cela, et tu vivras. Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus : Et qui est mon prochain ? » (Luc 10.25-29)

Le sujet est donc l'amour du prochain qu'il faut pratiquer si l'on veut avoir la vie éternelle. La question du docteur de la loi faisait peut-être entendre que certaines personnes ne devaient pas être considérées comme ses prochains, et qu'il n'était pas tenu de les aimer. On peut penser aux Romains qui opprimaient son pays, aux collecteurs d'impôts qui étaient des traîtres et des hommes malhonnêtes, aux prostituées qui se souillaient par leur immoralité, aux non-juifs qui adoraient les faux dieux, aux Samaritains, qui étaient un peuple de race impure et d'une religion hérétique. On peut trouver beaucoup de raisons pour s'excuser du devoir d'aimer telle ou telle personne.

Jésus raconte donc une parabole qui présente un homme qui montre un vrai amour pour quelqu'un qu'il ne connaissait même pas, sans même chercher à savoir si l'homme était « digne » d'être considéré comme son prochain. C'était un être humain dans le besoin, et il s'est donné beaucoup de peine pour le secourir. :

« *Jésus reprit la parole, et dit : Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba au milieu des brigands, qui le dépouillèrent, le chargèrent de coups et s'en allèrent, le laissant à demi mort. Un sacrificateur qui, par hasard, descendait par le même chemin, ayant vu cet homme, passa outre. Un Lévite qui arriva aussi dans ce lieu, l'ayant vu, passa outre. Mais un Samaritain qui voyageait, étant venu là, fut ému de compassion lorsqu'il le vit. Il s'approcha et banda ses plaies, en y versant de l'huile et du vin ; puis il le mit sur sa propre monture, le conduisit à une hôtellerie et prit soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers, les donna à l'hôte et dit : Aie soin de lui, et ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour. Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé au milieu des brigands ? C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui, répondit le*

docteur de la loi. Et Jésus lui dit : Va, et toi, fais de même. » (Luc 10.30-37)

L'histoire est mémorable, et la leçon est claire : Va, et toi, fais de même.

Malheureusement, cette leçon simple et profonde se perd dans la complexité des interprétations de ceux qui pensent devoir attribuer un sens aux moindres détails, même ceux que Jésus n'a pas mentionnés. Un commentateur d'autrefois a proposé cette explication ingénieuse :

- L'homme blessé représente Adam et sa postérité.
- La route de Jérusalem à Jéricho, c'est la chute de l'homme.
- Jérusalem, c'est la ville céleste.
- Jéricho, c'est la ville sous une malédiction.
- Les brigands représentent le diable et ses serviteurs, qui enlèvent aux hommes l'habillement de la pureté et de la crainte de Dieu.
- Chaque blessure sur le corps de la victime représente un péché.
- L'homme laissé à demi mort, c'est l'homme déchu – son corps est sujet à la mort mais son âme est immortelle.
- Le prêtre représente la loi de Moïse.
- Le Lévite représente les sacrifices.
- Le bon Samaritain, c'est Jésus lui-même.
- Le vin versé dans les plaies de l'homme blessé, c'est le sang de Christ.
- L'huile appliquée pour adoucir les plaies, c'est l'onction du Saint-Esprit.
- Les quatre pieds de l'âne représentent les quatre Évangiles.
- L'auberge qui a reçu le voyageur, c'est l'Église.

- L'hôte représente les apôtres et leurs successeurs.
- Les deux deniers sont les deux sacrements, ou les deux testaments, ou les sacrements plus la Parole (selon l'interprète).
- Le manque d'aide de la part du prêtre et du Lévite, c'est l'impossibilité d'être sauvé par l'ancienne loi.
- La compassion du Samaritain, c'est la compassion du Christ.
- Le fait que toutes les dépenses ont été payées représente l'idée que Jésus a payé tout le prix de notre rédemption.

Comme je l'ai dit, tout cela est bien ingénieux, mais les premiers auditeurs n'auraient rien compris d'une telle explication. Ces choses n'ont rien à voir avec la question du docteur de la loi, qui concerne non pas le plan de rédemption, mais l'amour du prochain. Si l'on retient les deuxième et troisième règles qu'on a vues tout à l'heure, on ne tombera pas dans une telle erreur :

2. Il faut replacer la parabole dans son contexte historique et textuel.
3. Il faut chercher d'abord la leçon principale et éviter de donner une signification allégorique (ou symbolique) aux détails qui à l'origine n'en avaient pas.

Alors que dans la parabole on a une histoire plus ou moins vraisemblable ou une situation qui pourrait exister dans la réalité, dans une **fable** l'on trouve comme personnages des animaux, des créatures mythiques ou des objets de la nature. Il y a toujours une histoire simple avec une leçon morale ou spirituelle, mais la fable est plus imaginaire, ou « fabuleuse ». Ainsi, bien que l'histoire du garçon qui criait au loup figure parmi les fables d'Ésope, il s'agit, en fait, d'une parabole.

Les fables sont moins nombreuses dans la Bible que les paraboles, mais il y en a. Un exemple très net serait la fable

racontée par Jotham, le fils de Gédéon et demi-frère d'Abimélec, en Juges 9.7-21. Dès qu'il commence son histoire, on sait qu'il s'agit d'une fable : « *Les arbres partirent pour aller oindre un roi et le mettre à leur tête. Ils dirent à l'olivier : Règne sur nous* » (Juges 9.8). Un autre exemple, qu'on pourrait appeler la fable des deux aigles et la vigne, se trouve en Ézéchiel 17. Celle de Jotham et celle d'Ézéchiel parlent toutes les deux des conséquences de la déloyauté et du manque de gratitude, envers Gédéon et ses descendants dans le premier cas, et envers le roi de Babylone et Dieu lui-même dans le deuxième.

Avant de quitter les procédés de style dont l'élément principal est la comparaison, voyons brièvement **l'allégorie**. Ce mot est défini de diverses manières, mais nous nous servirons de celle-ci : une suite cohérente de métaphores qui, sous forme de description ou de récit, sert à communiquer une vérité abstraite. Pour être encore plus concis, c'est une métaphore ou comparaison très développée qui explique une idée.

Bien qu'il y ait de nombreux récits de l'Ancien Testament qui semblent faits pour illustrer des principes spirituels dans le Nouveau Testament, ils ne sont pas identifiés explicitement comme allégories. Les interprétations allégoriques (comme celle que nous avons citée pour la parabole du bon Samaritain) peuvent être utiles pour illustrer des vérités enseignées ailleurs dans la Bible, mais il faut reconnaître que ces interprétations ne sont pas inspirées de Dieu. Elles ne soulignent souvent pas les idées que Dieu voulait faire comprendre aux hommes en incorporant ces récits dans la Parole. En d'autres mots, les histoires bibliques que des interprètes appellent allégories ne sont pas toutes des allégories. Ce sont simplement des événements importants que Dieu a jugé bon de relater dans l'Écriture.

Une exception serait l'histoire d'Agar et Ismaël dans le livre de Genèse. L'apôtre Paul lui-même l'identifie en Ga-

lates 4 comme étant une allégorie. Malgré la promesse que Dieu avait faite de donner à Abraham une descendance, Abraham ne faisait pas d'enfant avec sa femme légitime, Sara. Celle-ci lui proposa donc de prendre comme concubine sa servante égyptienne, Agar. La servante fut bien enceinte d'Abraham et lui enfanta un fils, Ismaël. Mais ce n'était pas l'enfant que Dieu avait promis. Des années plus tard, Dieu accomplit sa promesse en donnant à Abraham un fils par Sara. Quand ce fils, nommé Isaac, fut sevré, Sara vit Ismaël en train de se moquer d'Isaac. Elle dit à son mari de chasser la concubine et son fils, Ismaël, car le fils d'une esclave n'était pas co-héritier du fils de la femme libre qui était l'épouse légitime. Sur l'ordre de Dieu, Abraham renvoya Agar et Ismaël ; il fit des dons au fils de sa concubine, mais le reste de ses biens furent laissés à Isaac lors du décès du patriarche (Gen. 25.5).

Ce récit est bien historique ; les événements n'ont pas été imaginés par quelqu'un pour communiquer un message. Mais Paul dit que l'histoire constituait quand même une allégorie qui correspondait à la situation de ses lecteurs chrétiens, dont certains voulaient retourner au judaïsme et se soumettre encore à la loi de Moïse. Selon Paul, Agar représente l'ancienne loi, transmise à Israël au mont Sinaï et suivie encore dans le temple de Jérusalem. Ismaël, le fils de l'esclave, représente ceux qui étaient encore dans la servitude à l'ancienne loi. Sara représente la nouvelle alliance en Christ, et son enfant, Isaac, représente les chrétiens, destinés à recevoir l'héritage céleste, malgré le mauvais traitement qu'ils subissaient de la part des Juifs persécuteurs. Voici l'explication de Paul :

> « *Dites-moi, vous qui voulez être sous la loi, n'entendez-vous point la loi ? Car il est écrit qu'Abraham eut deux fils, un de la femme esclave et un de la femme libre. Mais celui de l'esclave naquit selon la chair, et celui de la femme libre naquit en vertu de la promesse. Il y a là une allégorie ; car ces femmes*

sont deux alliances. L'une du mont Sinaï, enfantant pour la servitude, c'est Agar – car Agar, c'est le mont Sinaï en Arabie – et elle correspond à la Jérusalem actuelle, qui est dans la servitude avec ses enfants. Mais la Jérusalem d'en haut est libre, c'est notre mère ; car il est écrit :

Réjouis-toi, stérile, toi qui n'enfantes point !
Éclate et pousse des cris, toi qui n'as pas éprouvé les douleurs de l'enfantement !
Car les enfants de la délaissée seront plus nombreux
Que les enfants de celle qui était mariée.

Pour vous, frères, comme Isaac, vous êtes enfants de la promesse ; et de même qu'alors celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'Esprit, ainsi en est-il encore maintenant. Mais que dit l'Écriture ? Chasse l'esclave et son fils, car le fils de l'esclave n'héritera pas avec le fils de la femme libre. C'est pourquoi, frères, nous ne sommes pas enfants de l'esclave, mais de la femme libre. » (Gal. 4.21-31)

On voit donc qu'au lieu d'une seule leçon principale, nous avons avec l'allégorie plusieurs points de comparaison.

Dans le chapitre suivant, nous verrons d'autres figures de style qui ne sont pas fondées principalement sur l'idée d'une comparaison.

CHAPITRE 12

Le langage figuré (2e partie)

Le chapitre précédent a présenté un certain nombre de figures de style dans lesquelles la comparaison joue un rôle. Dans le chapitre présent, nous voulons terminer la discussion du langage imagé en parlant de plusieurs autres sortes de procédés linguistiques qui, comme ceux précédemment abordés, ne sont pas généralement à prendre au pied de la lettre ; par contre, ils ne sont pas fondés principalement sur l'idée d'une comparaison.

Que ce soit dans la littérature ou la vie courante, il n'est pas rare de rencontrer des exemples d'**ironie**, une raillerie qui consiste à dire le contraire de ce qu'on veut faire entendre. Si un enfant s'amuse en faisant la vaisselle et par inattention casse une assiette, son père ou sa mère dira peut-être : « Alors là, tu as bien fait, n'est-ce pas ? » En réalité, l'enfant n'a pas bien fait, et tout le monde sait que le parent emploie de l'ironie. Nous avons un exemple clair dans les propos exaspérés de Job, qui n'arrive plus à supporter les déclarations prétentieuses de ses amis qui allèguent qu'il souffre à cause de sa méchanceté : « *On dirait, en vérité, que le genre humain c'est vous, et qu'avec vous doit mourir la sagesse* » (Job 12.2). Il paraît que l'apôtre Paul écrivait avec ironie, quand il dit à l'Église de Corinthe : « *En quoi avez-vous été traités moins favorablement que les autres Églises, sinon en ce que je ne vous ai point été à charge ? Pardonnez-moi ce tort* » (2 Cor. 12.13). Il ne semble pas du tout probable que Paul ait pensé qu'il avait fait du mal à l'égard des Corinthiens quand il leur a prêché la Parole de Dieu sans accepter un soutien financier de leur part.

Tout comme il peut arriver que quelqu'un vous parle avec sarcasme sans que vous le reconnaissiez tout de suite, il est possible que l'on ne s'aperçoive pas de l'ironie d'un verset biblique. En 1 Corinthiens 6, l'apôtre Paul reproche aux chré-

tiens de ce qu'ils se convoquaient les uns les autres devant des tribunaux païens pour régler leurs différends :

> « *Quelqu'un de vous, lorsqu'il a un différend avec un autre, ose-t-il plaider devant les injustes, et non devant les saints ? Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ? Et si c'est par vous que le monde est jugé, êtes-vous indignes de rendre les moindres jugements ? Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? Et nous ne jugerions pas, à plus forte raison, les choses de cette vie ?* » (1 Cor. 6.1-3).

Il est vrai que certains croient que Paul veut dire que les chrétiens, dans leur association avec le Christ dans son règne (Apoc. 2.26,27) ou par leur exemple de justice (Héb. 11.7), jugeront réellement et les anges et le monde. Mais la sorte de jugement dont on avait besoin dans l'Église de Corinthe n'était pas un jugement figuré ou symbolique – ils avaient besoin de quelqu'un capable d'exercer du bon sens pour régler des disputes entre frères. Non, il semble plus probable que Paul parle ici avec ironie – il dit le contraire de ce qu'il veut faire entendre. Il se moque en quelque sorte de l'orgueil des Corinthiens. Peut-être que certains Corinthiens avaient avancé de telles idées. Sinon, la Bible ne parle pas ailleurs d'un jugement des anges exercé par les chrétiens. Au contraire, Paul a déjà dit en 1 Corinthiens 4 que c'est le Seigneur qui juge, celui « *qui mettra en lumière ce qui est caché dans les ténèbres et qui manifestera les desseins des cœurs* » (1 Cor. 4.4,5). En plus, la Bible dit que les anges sont des êtres plus grands que nous et suggère que nous ignorons la nature de leur existence. C'est à Dieu de les réprimer. Dieu a, d'ailleurs, déjà décidé du cas des anges qui ont péché (2 Pi. 2.4) ; il n'aura pas besoin de notre faible discernement au dernier jugement. Le sens des paroles de Paul dans ces versets serait donc : « Puisque vous prétendez que les chrétiens doivent juger le monde et les anges, pourquoi n'êtes-vous pas capables de juger entre vous-mêmes et faites-vous appel aux païens pour régler vos disputes ? »

Un procédé de style assez simple à reconnaître est **le mérisme**, une formule qui sert à indiquer une totalité, ou quelque chose de complet. On désigne la totalité par les deux extrêmes. Ainsi, nous avons les expressions françaises « de A à Z » ou « du Nord au Sud ». Dans la Bible, Jésus s'identifie de cette façon : « *Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin* » (Apoc. 22.13). L'alpha et l'oméga étaient la première et la dernière lettres de l'alphabet grec. Au lieu de dire « du Nord au Sud », l'Ancien Testament emploie souvent, pour désigner tout Israël, « depuis Dan jusqu'à Beer-Schéba », c'est-à-dire les noms des villes se trouvant aux deux extrémités du territoire d'Israël (Juges 20.1; 1 Sam. 3.20; 2 Sam 3.10; 1 Rois 4.25; etc.).

Quand on a affaire à un mérisme, on sait qu'il ne faut pas limiter la déclaration aux deux choses mentionnées explicitement, car l'expression est censée englober tout ce qui est entre les deux extrêmes. Ainsi donc, quand le prophète Amos proclame :

> « *Car voici, l'Éternel ordonne :*
> *Il fera tomber en ruines la grande maison,*
> *Et en débris la petite maison* » (Amos 6.11),

il ne veut pas dire que les maisons moyennes seront épargnées. C'est une manière de dire que toutes les maisons seront détruites.

Dans presque toutes les langues, on rencontre parfois des **jeux de mots**, des plaisanteries fondées sur la ressemblance entre des mots. Je pourrais dire qu'un cultivateur qui n'ensemence pas son champ pendant la période favorable se fait du mal, car il risque de ne pas avoir une bonne récolte. Mais je pourrais faire un jeu de mots en disant qu'un cultivateur qui ne sème pas quand il faut ne s'aime pas. Quand on traduit une telle phrase dans une autre langue, il est probable que le jeu de mots soit « perdu » parce qu'il est intraduisible. On comprend quand même le sens de la phrase. Un exemple biblique se trouve en Ésaïe 5.7 :

« *Il* [Dieu] *avait espéré de la droiture, et voici du sang versé !*
De la justice, et voici des cris de détresse ! »

Même le lecteur qui ne parle pas hébreu comprend bien, à travers cette traduction, ce que le prophète veut communiquer. Il est intéressant de savoir, pourtant, que les premiers auditeurs auraient trouvé la phrase encore plus frappante, car elle contient un jeu de mots :

« *Il avait espéré la droiture* [héb. *mishpat*] *et voici du sang versé* [héb. *mishpah*] *!*
De la justice [héb. *tsedaqah*]*, et voici des cris* [héb. *tseʿaqah*] *de détresse.* »

Certains orateurs ou écrivains incorporent dans leurs messages des **allusions historiques**. Sans fournir d'explications, ils font référence à des personnes, événements ou endroits d'une certaine importance dans l'histoire pour en tirer des leçons ou faire des comparaisons. Leurs auditeurs ou lecteurs savent certainement à quoi ils se réfèrent. Par exemple, bien qu'il s'adresse au peuple de Juda, Ésaïe dit : « *Écoutez la parole de l'Éternel, chefs de Sodome ! Prête l'oreille à la loi de notre Dieu, peuple de Gomorrhe !* » (Ésa. 1.10). Au temps du prophète Ésaïe, ces deux villes n'existaient pas depuis très longtemps, mais tout le monde se souvenait de l'histoire qui est racontée en Genèse 19. À cause de leur grosse immoralité (homosexualité et viol) et de leur méchanceté, Dieu fit pleuvoir sur elles le feu du ciel. Ésaïe fait ainsi savoir aux hommes de Juda que leurs actions sont aussi détestables aux yeux de Dieu que celles des habitants de Sodome et Gomorrhe, et que sans la miséricorde divine, ils auraient été détruits aussi complètement (voir Ésaïe 1.9).

L'Épître de Jude contient de nombreuses allusions historiques. En un seul verset on en trouve trois : « *Malheur à eux, car ils ont suivi la voie de Caïn, ils se sont jetés pour un salaire dans l'égarement de Balaam, ils se sont perdus par la révolte de Koré* » (Jude 11). Un coup d'œil sur les versets précédents nous fait

savoir que l'auteur parle de certains hommes immoraux qui s'étaient introduits dans l'Église et qui égaraient les chrétiens par leurs fausses doctrines, doctrines qui faisaient de la grâce de Dieu un prétexte pour vivre dans la débauche. En décrivant leur péché et leur état, Jude évoque trois personnes historiques que les étudiants de la Bible connaissent assez bien. Caïn était, bien sûr, le fils d'Adam et Ève qui, dans sa jalousie, tua son frère, Abel (Gen. 4.5-12 ; 1 Jean 3.12). Jude ne précise pas le trait de caractère ou le comportement de Caïn qu'il veut évoquer, mais on peut penser à l'envie, l'orgueil et le refus de se soumettre aux décisions de Dieu. Quant à Balaam, c'était un prophète qui connaissait la volonté de Dieu concernant Israël, car Dieu lui avait dit clairement : « *Tu ne maudiras pas ce peuple, car il est béni* » (Nomb. 22.12). Mais Balaam désirait les honneurs et les richesses que le roi moabite Balak lui promettait ; il les désirait plus qu'il ne voulait respecter ce que Dieu avait dit. Quand il n'arriva pas à maudire Israël, il conseilla à Balak d'envoyer des femmes dans le camp d'Israël pour séduire les hommes, les entraîner dans l'idolâtrie, et susciter contre eux la colère de Dieu (Nomb. 25.1-3; 31.15,16). Enfin, en Nombres 16 nous trouvons l'histoire de Koré et ses associés, qui se rebellèrent contre l'autorité divinement établie de Moïse et Aaron. De même, les faux docteurs dont Jude parle « méprisent l'autorité » (Jude 8). Caïn, Balaam et Koré subirent tous des jugements de la part de Dieu, et il en serait de même pour les faux docteurs.

Comme vous le voyez, pour comprendre la plupart des allusions historiques, il suffit de réfléchir sur les textes bibliques qui parlent des personnages ou des événements mentionnés et de chercher la relation entre ces informations et le sujet traité par celui qui se sert de l'allusion.

L'hyperbole est une autre forme de langage figuré. Il s'agit de l'exagération dans les termes utilisés dans le but de produire une forte impression. L'hyperbole est fréquente

non seulement dans la Bible ou la littérature en général, mais aussi dans la vie de tous les jours. Votre ami qui dit qu'il meurt de faim n'est pas réellement sur le point de mourir, mais il ne ment pas non plus. Il veut dire simplement qu'il a très faim, ou qu'il a un gros appétit. Si quelqu'un vous dit qu'il était l'homme le plus heureux du monde quand son enfant a réussi au bac, cela veut dire seulement qu'il était particulièrement heureux, mais non littéralement le plus heureux du monde. Si un élève dit que son sac à dos pèse deux tonnes, c'est une hyperbole. Les comédiens se servent régulièrement de cet outil. L'américain Dave Barry dit, par exemple : « La femme moyenne passe environ 5 000 heures par an à s'inquiéter de ses ongles ; en 40 ans je n'ai jamais entendu aucun homme s'extasier sur les ongles d'une femme. »

Comme dans la vie moderne, l'hyperbole était courante aux temps bibliques. Quand Pharaon élevait Joseph à une position de haute autorité, il lui dit : « *Sans toi personne ne lèvera ni la main ni le pied dans tout le pays d'Égypte* » (Gen. 41.44) ; il employait une hyperbole simplement pour souligner l'autorité presque absolue que Joseph aurait dans les affaires du royaume. Quand le peuple d'Israël promettait de servir Dieu fidèlement, Josué a répondu : « *Vous n'aurez pas la force de servir l'Éternel, car c'est un Dieu saint, c'est un Dieu jaloux ; il ne pardonnera point vos transgressions et vos péchés* » (Jos. 24.19). Josué emploie une hyperbole pour impressionner Israël par la gravité du péché de l'apostasie et le danger de compter avec légèreté sur la grâce de Dieu. Oui, Dieu pardonne son peuple qui se repent réellement (Lév. 26.14-46), mais on ne se moque pas de lui.

Dans certains cas, ne pas reconnaître qu'un passage emploie une hyperbole fait que l'on accepte des erreurs doctrinales très graves. Un tel passage, qui trouble pas mal d'étudiants de la Bible, est Psaume 51.7 :

« *Voici, je suis né dans l'iniquité,*
Et ma mère m'a conçu dans le péché. »

Ce verset appuie-t-il la conception du péché originel enseignée par beaucoup de théologiens ? Est-ce que David veut dire qu'il était souillé par le péché depuis le moment où il est sorti du sein maternel ? A-t-il hérité à travers sa mère la culpabilité de l'acte de désobéissance commis par Adam et Ève dans le jardin d'Éden ?

Une telle croyance serait surprenante à la lumière d'un certain nombre de principes enseignés un peu partout dans la Bible. Par exemple, de nombreux passages enseignent la responsabilité individuelle devant la loi de Dieu : chacun rendra compte à Dieu pour lui-même et non pour ses parents ou ses enfants (Éz. 18.2-4; Deut. 24.16; Rom. 14.12; 2 Cor. 5.10; etc.). D'ailleurs, la Bible dit catégoriquement que le sang de Jésus nous purifie de tout péché (1 Jean 1.7). Une femme qui est en Christ et qui « *marche dans la lumière* » est en communion avec Dieu et purifiée de tout péché. Même si l'on pouvait hériter du péché, comment une femme ainsi purifiée pourrait-elle transmettre une souillure quelconque à son enfant ?

Remarquons, en plus, qu'aucun passage de l'Ancien Testament ne semble indiquer que les anciens Israélites avaient l'idée d'une souillure de péché héritée de nos premiers parents, Adam et Ève. Certes, ils connaissaient l'histoire de la Genèse, mais il serait difficile de démontrer qu'ils voyaient la culpabilité de cet acte comme étant héréditaire. Alors, si David ne savait rien d'une doctrine de péché héréditaire, comment faut-il comprendre ces mots qu'il a utilisés lorsqu'il exprimait à Dieu son remords pour le péché qu'il avait commis avec Bath-Schéba, la femme de son serviteur, Urie ?

On les comprend en se souvenant qu'il existe une façon de parler qu'on appelle l'hyperbole. David ne veut-il pas dire que sa vie a toujours été tachée par le péché, qu'il ne pourrait pas se souvenir de son premier péché contre Dieu ? C'est comme la personne qui contemple un acte honteux qu'elle a commis et qui dit : « De toute ma vie je n'ai jamais rien fait de bon ! J'apporte le malheur partout – je ne suis bon à rien ! »

De telles déclarations ne seraient pas strictement vraies, mais elles expriment ce que la personne ressent, accablée comme elle l'est de sentiments de culpabilité et d'échec. David reconnaît ici que sa culpabilité devant Dieu ne se limite pas à l'affaire de Bath-Schéba qu'il avait séduite et Urie qu'il avait fait tuer : Dieu aurait raison de rejeter sa vie tout entière. Il ne se réfère pas au péché d'Adam. Des conséquences des péchés de ceux qui nous précèdent – oui, nous en supportons. Mais pour ce qui est d'une souillure, une culpabilité devant Dieu, non. David ne veut pas dire qu'il est littéralement né dans la souillure d'un péché qu'il n'a pas personnellement commis.

Voyons un autre texte avant de laisser le sujet de l'hyperbole. En Romains 3, après avoir affirmé que les Juifs, malgré certains avantages spirituels que Dieu leur avait accordés, étaient aussi coupables de péché que les païens, l'apôtre Paul cite une série de passages de l'Ancien Testament pour appuyer son accusation. Ils montrent d'abord l'état pécheur des hommes et puis leurs actions pécheresses. Les passages, cités l'un après l'autre sans commentaire (une méthode utilisée par les rabbins de l'époque de Paul) sont tirés de Psaume 14, 5, 10, Ésaïe 59 et Psaume 36.

« *Selon qu'il est écrit :*

Il n'y a point de juste,
Pas même un seul ;
Nul n'est intelligent,
Nul ne cherche Dieu ;
Tous sont égarés, tous sont pervertis ;
Il n'en est aucun qui fasse le bien,
Pas même un seul ;
Leur gosier est un tombeau ouvert ;
Ils se servent de leurs langues pour tromper ;
Ils ont sous leurs lèvres un venin d'aspic ;
Leur bouche est pleine de malédiction et d'amertume ;
Ils ont les pieds légers pour répandre le sang ;
La destruction et le malheur sont sur leur route ;

Ils ne connaissent pas le chemin de la paix ;
La crainte de Dieu n'est pas devant leurs yeux. »
(Rom. 3.10-18)

Dans leur contexte originel, ces phrases catégoriques – il n'y a pas de juste, pas même un seul ; nul n'est intelligent (nul ne comprend les choses spirituelles), etc. – sont des exemples d'hyperbole. Cela se voit par le fait que chacun des passages cités contient des références aussi aux justes, à ceux qui se confient en Dieu, à ceux qui aiment le nom de Dieu, à ceux qui sont persécutés par les malfaiteurs, etc. Il ne faut pas comprendre certaines de ces déclarations d'une manière absolue dans leur contexte originel – il y avait quelques hommes pieux aux jours de David ou des prophètes, mais les écrivains bibliques faisaient souvent, comme dans ces versets, des généralisations.

Mais Paul ne fait pas référence au contexte originel quand il cite ces phrases dans son épître aux Romains, et on a l'impression qu'il ne veut pas laisser de la place pour des exceptions. Il avait introduit cet ensemble de citations en disant : « *Tous sont sous l'empire du péché* », et il le conclut en disant que tout le monde doit être « *reconnu coupable devant Dieu* ». Absolument tous ceux qui sont responsables de leurs actions (au point de vue âge et capacité mentale) sont pécheurs. Dans un autre sens, Paul, aussi, fait usage d'hyperbole, ou d'exagération littéraire. Quand il dit que « *nul ne cherche Dieu* » ou qu'« *il n'y en a aucun qui fait le bien,* » ce n'est pas dans un sens littéral ou absolu. Paul ne soutient pas ici une doctrine calviniste de « dépravation totale », selon laquelle l'homme n'est capable d'aucune bonne action, d'aucune pensée pure, d'aucune confiance en Dieu, d'aucun désir même de s'approcher de Dieu, sans l'intervention directe de l'Esprit de Dieu. La Bible, y compris les écrits de Paul, fait trop de remarques ailleurs qui contredisent cette conception :

« *Du temps d'Hérode, roi de Judée, il y avait un sacrificateur, nommé Zacharie, de la classe d'Abia ; sa femme était d'entre*

les filles d'Aaron et s'appelait Élisabeth. Tous deux étaient justes devant Dieu, observant d'une manière irréprochable tous les commandements et toutes les ordonnances du Seigneur. » (Luc 1.5,6)

« *Il y avait à Césarée un homme nommé Corneille, centenier dans la cohorte dite italienne. Cet homme était pieux et craignait Dieu avec toute sa maison ; il faisait beaucoup d'aumônes au peuple et priait Dieu continuellement.* » (Actes 10.1,2)

« *Car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.* » (Rom. 10.13)

« *Or sans la foi il est impossible de lui être agréable ; car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie que Dieu existe, et qu'il récompense ceux qui le cherchent.* » (Héb. 11.6)

Si Paul dit que nul ne cherche Dieu ou qu'il n'y a aucun qui fasse le bien, c'est dans le sens où personne n'est juste au point de n'avoir aucun péché ou de faire toujours et uniquement le bien ; il n'y a personne qui cherche Dieu sans relâche, sans jamais faiblir dans ses bonnes intentions.

Parfois la Bible emploie des **figures numériques**, des nombres qui ne sont pas à prendre au pied de la lettre, mais qui sont donnés pour créer une impression, pour communiquer une idée plutôt qu'une quantité précise. En Amos 5, le prophète annonce la défaite d'Israël du Nord, qui ne voulait pas mettre sa confiance en Dieu. Il prédit : « *La ville qui mettait en campagne mille hommes n'en conservera que cent, et celle qui mettait en campagne cent hommes n'en conservera que dix pour la maison d'Israël* » (Amos 5.3). Si mille hommes de telle ville partaient en guerre et que 800 au lieu de 900 mouraient sur le champ de bataille, alors qu'une autre ville perdait 98 sur 100 de ses fils dans la guerre, la prophétie aurait quand même été considérée comme accomplie. La figure numérique était simplement censée évoquer des pertes écrasantes.

Un autre exemple se trouve en Matthieu 18.21,22 :

« *Alors Pierre s'approcha de lui et dit : Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il péchera contre moi ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? Jésus lui dit : Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à 70 fois sept fois.* »

Jésus ne veut pas dire qu'il faut compter soigneusement le nombre de fois que l'on pardonne à son frère, jusqu'à 490 fois, après quoi on peut lui refuser le pardon. Cette figure numérique si mémorable signifie simplement qu'il ne faut pas limiter le pardon. Jésus raconte ensuite la parabole du serviteur impitoyable pour souligner l'idée que nous devons être toujours prêts à pardonner aux autres, car nous avons nous-mêmes tellement besoin du pardon de Dieu.

Selon Psaume 50.10-12, Dieu dit :

« *Car tout animal de la forêt est à moi, les bêtes sur mille montagnes.*
Je connais tous les oiseaux des montagnes, et ce qui se meut par les champs est à moi.
Si j'avais faim, je ne te le dirais pas ; car le monde est à moi, et tout ce qu'il contient. » (Version Darby)

Si l'on prenait le verset 10 littéralement, on conclurait que les bêtes sur la mille et unième montagne étaient pour quelqu'un d'autre et non pour Dieu. Mais le nombre mille indique simplement l'idée de la plénitude, de la totalité. Le psalmiste emploie une figure numérique pour dire que toutes les bêtes appartiennent à Dieu.

Considérons une dernière forme de langage figuré que l'on fait bien de reconnaître en lisant la Bible : **la métonymie**. C'est une figure de style qui désigne l'effet par la cause, le contenu par le contenant, le tout par une partie (ou une partie par le tout), le genre par l'espèce, etc. En d'autres termes, on parle d'une chose en la désignant par le nom d'une autre chose qui lui est très associée. Des exemples rendront l'idée assez compréhensible.

On dit communément : « La Maison-Blanche a annoncé aujourd'hui… », ou : « Paris a décidé de ne pas participer à… » Il s'agit évidemment des gouvernements américain ou français et non pas d'un bâtiment ou d'une ville. On peut dire d'un homme : « Il vit de son travail. » En réalité, il vit du fruit de son travail, c'est-à-dire de son salaire ou de la récolte qui résulte de ses efforts. C'est d'ailleurs ce que signifie la phrase « Il vit de son travail ».

Nous voyons des exemples de métonymie tout au long de la Bible. Matthieu 21.10 dit : « *Lorsqu'il entra dans Jérusalem, toute la ville fut émue.* » Pour parler littéralement, c'étaient les habitants qui furent émus. Une ville, qui peut être abandonnée ou inondée ou rebâtie, est composée de bâtiments ; elle est habitée d'hommes. Romains 13.4, en parlant des autorités de l'État, ou du « magistrat », dit : « *Ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée.* » Si l'on parlait d'une manière plus littérale, on dirait : « Ce n'est pas en vain qu'il détient le pouvoir de faire mourir. » Ce n'est pas toujours, en effet, par une épée que l'État met à mort les criminels. Ce texte n'exclut pas d'autres méthodes d'exécution – la lapidation, la crucifixion, la guillotine, la chaise électrique, les injections létales, etc. – il affirme simplement l'autorité de l'État d'appliquer la peine de mort. Le mot « épée » prend donc la place d'une idée qui lui est souvent associée. En Luc 1.32 l'ange Gabriel dit à Marie au sujet de Jésus : « *Dieu lui donnera le trône de son père David.* » Dans ce contexte, le mot « trône » ne se réfère nullement au meuble sur lequel le roi David s'était assis. Le mot désigne son autorité royale, sa position de roi, son droit de régner.

De très nombreux passages de l'Ancien Testament emploient le mot Éphraïm pour parler d'Israël, car Éphraïm était la tribu la plus influente parmi les dix tribus qui composaient le royaume d'Israël du Nord. Voyez cet usage dans le verset suivant, qui est un exemple de parallélisme synonyme, où la deuxième ligne répète l'idée de la première (voyez le chapitre 10, sous la rubrique de la poésie) :

« *Je connais Éphraïm,*
Et Israël ne m'est point caché ;
Car maintenant, Éphraïm, tu t'es prostitué,
Et Israël s'est souillé. » (Osée 5.3)

C'est donc un exemple de métonymie, parce qu'on prend la partie (Éphraïm) pour le tout (Israël).

En Luc 22.17 nous lisons : « *Et, ayant pris une coupe et rendu grâces, il dit : Prenez cette coupe et distribuez-la entre vous.* » Si l'on prenait cette phrase au pied de la lettre, on dirait que Jésus voulait que ses disciples brisent la coupe et que chacun en prenne un morceau. Évidemment ce n'est pas la coupe elle-même, mais ce qui était dans la coupe que les disciples devaient partager ou distribuer. De même en 1 Corinthiens 11.26 Paul dit : « *Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne.* » On ne peut pas littéralement boire une coupe ; on boit son contenu. Comme Jésus, Paul emploie de la métonymie.

Quand nous lisons donc en Matthieu 26.27,28 que Jésus « *prit ensuite une coupe ; et, après avoir rendu grâces, il la leur donna, en disant : Buvez-en tous, car ceci est mon sang* », nous reconnaissons que ce n'était pas la coupe, mais le vin, ce liquide de couleur rouge, qui représentait le sang du Seigneur. En 1 Corinthiens 10.16 Paul parle de la coupe de bénédiction que nous bénissons, mais nous savons que lorsqu'on « bénit » ou rend grâces pour un repas, on remercie Dieu, non pour les assiettes, les casseroles et les coupes, mais pour la nourriture et la boisson contenues dans ces objets. D'ailleurs, en 1 Corinthiens 10.16, le mot « coupe » est employé pour désigner, non seulement le vin du repas du Seigneur, mais aussi l'action de partager ensemble ce vin. Paul dit : « *La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion au sang de Christ ?* » L'objet physique qu'est la coupe n'est pas la communion ; c'est le fait de boire ensemble ce qui est dans la coupe et de réfléchir ensemble à ce que

Jésus a fait pour nous ; par cet acte nous sommes en communion avec le Seigneur, tout comme les idolâtres sont en communion avec les démons quand ils participent aux festins païens (vs. 20,21).

Dans tous ces passages, « la coupe » ne parle pas de la forme, la taille ou le nombre de récipients utilisés pour servir le repas du Seigneur, mais tout simplement du fruit de la vigne que les chrétiens boivent à cette occasion. C'est le contenu et non le contenant qui importe. Si nous n'avons pas vu cela, nous n'avons pas encore bien compris le sens de ces textes.

On pourrait continuer à citer différents procédés de style que l'on rencontre de temps en temps dans la Bible. Les exemples que nous avons déjà vus ont pourtant déjà montré qu'il n'est généralement pas trop difficile de reconnaître quand nous avons affaire à du langage figuré. Le même bon sens qui nous fait savoir qu'un verset n'est pas à prendre au pied de la lettre nous aide dans la plupart des cas à déterminer le vrai sens, et une petite connaissance de ces outils linguistiques facilite la tâche.

CHAPITRE 13

Les livres prophétiques

Les livres prophétiques sont probablement les plus difficiles de tous les genres de livres bibliques. Nous avons déjà vu plusieurs principes qui sont particulièrement importants pour la bonne interprétation de ces livres.

- Il est important de déterminer, dans la mesure du possible, le contexte historique d'un passage : À qui s'adresse-t-on et dans quelles circonstances ? Les messages des prophètes s'appliquent, bien sûr, à tous les hommes, mais on ne peut pas appliquer correctement un message qu'on ne comprend pas, et on ne peut pas comprendre correctement le message d'un prophète si l'on ne prête pas du tout attention à la situation dans laquelle ce message fut prêché en son temps.
- Il est utile de reconnaître le caractère poétique de beaucoup de textes dans les livres prophétiques, ce qui veut dire qu'on s'attendra à trouver, par exemple, de nombreux exemples de parallélisme synonyme, synthétique, antithétique, climacique, etc.
- Il faut reconnaître la présence du langage figuré, car les prophètes employaient beaucoup de termes que l'on ne doit pas prendre au pied de la lettre. Ce n'était pas pour cacher le sens de ce qu'ils disaient, mais pour rendre leurs messages plus frappants et plus mémorables. Plus on s'habitue aux procédés de style utilisés par les prophètes, plus on comprend facilement le sens de leurs paroles.

Beaucoup de gens ont la fausse idée qu'un prophète était principalement quelqu'un qui prédisait l'avenir, et qu'une prophétie est la même chose qu'une prédiction. En réalité, le rôle fondamental d'un prophète n'était pas de prédire l'ave-

nir, mais de dire un message de la part de Dieu. De tels messages contenaient parfois des prédictions de l'avenir, des promesses que Dieu agirait de certaines manières pour punir le mal, récompenser le bien ou faire aboutir ses projets divins, et ces prédictions pouvaient servir à motiver les auditeurs à changer de comportement ou, lorsqu'ils voyaient s'accomplir ces prédictions, à faire complètement confiance au prophète et à son message. Mais les messages que Dieu donnait aux prophètes ne contenaient pas toujours de prédictions. Un prophète était un porte-parole inspiré de Dieu, qu'il annonce des événements futurs ou non. L'oracle, c'est-à-dire le message de Dieu, était parfois une condamnation du péché ou bien une proclamation de la puissance, la gloire et la fidélité de Dieu.

Quand l'écrit d'un prophète contient une prédiction, il est important de garder à l'esprit deux principes : beaucoup de prophéties étaient conditionnelles, et de nombreuses prophéties avaient un double accomplissement.

LES PROPHÉTIES CONDITIONNELLES ET INCONDITIONNELLES

Il y avait quelques promesses, ou prédictions, dont l'accomplissement ne dépendait en rien des actions des hommes. Considérez, par exemple, les rêves que Pharaon a faits des sept vaches grasses et les sept vaches maigres, et des sept épis pleins et les sept épis vides. Quand Joseph lui expliquait que ces rêves signifiaient qu'il y aurait sept années d'abondance suivies de sept années de famine, il dit au roi : « *Si Pharaon a vu le songe se répéter une seconde fois, c'est que la chose est arrêtée de la part de Dieu et que Dieu se hâtera de l'exécuter* » (Gen. 41.32). Que les Égyptiens prêtent attention à l'avertissement ou pas, les conditions annoncées se produiraient.

Il y avait aussi des prophéties inconditionnelles ayant trait au plan de Dieu de faire venir dans le monde le Sauveur et de l'offrir comme sacrifice pour le péché.

Quant aux promesses conditionnelles, Dieu a révélé le principe suivant :

« *Soudain je parle, sur une nation, sur un royaume,*
D'arracher, d'abattre et de détruire ;
Mais si cette nation, sur laquelle j'ai parlé, revient de sa méchanceté,
Je me repens du mal que j'avais pensé lui faire.
Et soudain je parle, sur une nation, sur un royaume,
De bâtir et de planter ;
Mais si cette nation fait ce qui est mal à mes yeux,
Et n'écoute pas ma voix,
Je me repens du bien que j'avais eu l'intention de lui faire. » (Jérémie 18.7-10)

C'est exactement ce que nous voyons dans le cas de la ville de Ninive. Dieu envoya le prophète Jonas pour annoncer son jugement sur la ville à cause de sa méchanceté, mais le peuple se repentit. Jonas proclama :

« *Encore 40 jours, et Ninive est détruite !*

Les gens de Ninive crurent à Dieu, ils publièrent un jeûne et se revêtirent de sacs, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits. La chose parvint au roi de Ninive ; il se leva de son trône, ôta son manteau, se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre.

Et il fit faire dans Ninive cette publication, par ordre du roi et de ses grands : Que les hommes et les bêtes, les bœufs et les brebis, ne goûtent de rien, ne paissent point, et ne boivent point d'eau ! Que les hommes et les bêtes soient couverts de sacs, qu'ils crient à Dieu avec force, et qu'ils reviennent tous de leur mauvaise voie et des actes de violence dont leurs mains sont coupables ! Qui sait si Dieu ne reviendra pas et ne se repentira pas, et s'il ne renoncera pas à son ardente colère, en sorte que nous ne périssions point ?

Dieu vit qu'ils agissaient ainsi et qu'ils revenaient de leur mauvaise voie. Alors Dieu se repentit du mal qu'il avait résolu de leur faire, et il ne le fit pas. » (Jonas 3.4-10)

Si vous vous rappelez cette histoire, vous savez que Jonas lui-même comprenait que la prédiction qu'il avait faite sur l'ordre de Dieu était conditionnelle. Voilà pourquoi il avait essayé de fuir au lieu d'accomplir sa mission. Ce n'est pas qu'il avait peur de ce que les païens cruels de Ninive lui feraient ; il craignait plutôt qu'ils ne se repentent et que Dieu ne les détruise pas. Or, détruire Ninive, c'est justement ce qu'il voulait que Dieu fasse :

> « *Cela déplut fort à Jonas, et il fut irrité. Il implora l'Éternel, et il dit : Ah ! Éternel, n'est-ce pas ce que je disais quand j'étais encore dans mon pays ? C'est ce que je voulais prévenir en fuyant à Tarsis. Car je savais que tu es un Dieu compatissant et miséricordieux, lent à la colère et riche en bonté, et qui te repens du mal.* » (Jonas 4.1,2)

Comme Dieu dit à Jérémie, le principe marche dans l'autre sens également. Quand Dieu promet une bénédiction, il peut ne pas l'accorder ou il peut l'enlever si le peuple en question lui est infidèle. Beaucoup de croyants interprètent mal les actions de Dieu à l'égard de la nation d'Israël, parce qu'ils ne tiennent pas compte de ce principe. Nous savons tous que dans le livre de Genèse Dieu promit de donner le pays de Canaan aux descendants d'Abraham, Isaac et Jacob. Et bien sûr, nous voyons dans le livre de Josué la conquête du pays et l'accomplissement de la promesse de Dieu. Mais beaucoup de gens pensent que les Juifs ont jusqu'à ce jour le droit, décrété par Dieu lui-même, de posséder la Palestine, et que l'État moderne d'Israël représente l'accomplissement actuel de la promesse de Dieu aux patriarches. Ils ne remarquent pas que même avant que la conquête du pays ne commence au temps de Josué, Dieu avait dit par l'intermédiaire de Moïse qu'Israël ne conserverait ce territoire que s'il restait fidèle à Dieu.

> « *Lorsque tu auras des enfants, et des enfants de tes enfants, et que vous serez depuis longtemps dans le pays, si vous vous corrompez, si vous faites des images taillées, des représen-*

tations de quoi que ce soit, si vous faites ce qui est mal aux yeux de l'Éternel, votre Dieu, pour l'irriter – j'en prends aujourd'hui à témoin contre vous le ciel et la terre – vous disparaîtrez par une mort rapide du pays dont vous allez prendre possession au-delà du Jourdain, vous n'y prolongerez pas vos jours, car vous serez entièrement détruits. L'Éternel vous dispersera parmi les peuples, et vous ne resterez qu'un petit nombre au milieu des nations où l'Éternel vous emmènera. » (Deut. 4.25-27)

Et c'est exactement ce qui s'est passé. Les prophètes répétaient continuellement le même avertissement et le rendaient encore plus précis et plus terrible, mais le peuple continua de se rebeller. Finalement, les Assyriens emportèrent en captivité les dix tribus du Nord, et quelques générations plus tard les Babyloniens emportèrent les deux tribus du Sud. Les descendants de Jacob furent ainsi dispersés parmi les nations.

Il est vrai que plusieurs prophéties promettaient que Dieu restaurerait un jour son peuple et le ferait revenir de son exil. Jérémie 29.10,13,14, par exemple, dit ceci :

« *Mais voici ce que dit l'Éternel : Dès que 70 ans seront écoulés pour Babylone, je me souviendrai de vous, et j'accomplirai à votre égard ma bonne parole, en vous ramenant dans ce lieu* [...] *Vous me chercherez, et vous me trouverez, si vous me cherchez de tout votre cœur. Je me laisserai trouver par vous, dit l'Éternel, et je ramènerai vos captifs ; je vous rassemblerai de toutes les nations et de tous les lieux où je vous ai chassés, dit l'Éternel, et je vous ramènerai dans le lieu d'où je vous ai fait aller en captivité.* »

En fait, au moment même où les Babyloniens assiégeaient Jérusalem et s'apprêtaient à la détruire, quand tout serait bientôt perdu, Dieu dit à Jérémie d'acheter le champ d'un proche parent dans sa ville natale d'Anathoth et de mettre le contrat d'acquisition dans un vase de terre pour qu'il se conserve pour longtemps. C'était un signe que Dieu ferait

réellement revenir dans le pays les descendants des exilés et qu'ils y achèteraient et vendraient de nouveau des terrains et des maisons (Jér. 32.6-15).

Et c'est effectivement ce qui arriva. Dieu accomplit plusieurs prophéties détaillées comme celle-ci quand il fit tomber les Babyloniens aux mains des Mèdes et des Perses. Il éleva au pouvoir le roi Cyrus, qui donna l'ordre autorisant les Juifs à regagner leur patrie sous la conduite de Zorobabel et reconstruire la ville de Jérusalem avec son temple. Ils sont bien retournés et se sont établis de nouveau dans le pays. (En lisant les prophéties dans l'Ancien Testament concernant le retour des Juifs dans leur pays ancestral, il est important de ne pas perdre de vue le cadre historique. Ces passages datent toujours d'un temps AVANT le retour de l'exil qui eut lieu au temps de Zorobabel, d'Esdras et de Néhémie. Ces prophéties ont déjà eu leur accomplissement.)

Malheureusement, une fois de retour au pays de Palestine, les Juifs se rebellèrent encore contre Dieu et le provoquèrent à la colère. Finalement, la vaste majorité des Juifs rejetèrent le Messie, le Fils unique de Dieu, et ce rejet eut des conséquences énormes. C'est à ces conséquences que Jésus pensait quand il entra dans Jérusalem le dimanche avant sa crucifixion :

> « *Comme il approchait de la ville, Jésus, en la voyant, pleura sur elle et dit : Si toi aussi, au moins en ce jour qui t'est donné, tu connaissais les choses qui appartiennent à ta paix ! Mais maintenant elles sont cachées à tes yeux. Il viendra sur toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te serreront de toutes parts ; ils te détruiront, toi et tes enfants au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée.* » (Luc 19.41-44)

Un peu plus tard Jésus raconta la parabole des vignerons qui refusèrent de donner au propriétaire (Dieu) le fruit de sa propre vigne (Matt. 21.33-46). Le maître envoyait ses servi-

teurs (les prophètes), mais les vignerons, « *s'étant saisis de ses serviteurs, battirent l'un, tuèrent l'autre et lapidèrent le troisième. Il envoya encore d'autres serviteurs, en plus grand nombre que les premiers ; et les vignerons les traitèrent de la même manière* ». Quand il envoya son propre fils (Jésus), les vignerons se saisirent de lui, le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. Alors le maître de la vigne est venu, il a fait périr ces misérables, et il a loué la vigne à d'autres vignerons qui lui en donneraient le produit au temps de la récolte. Jésus a déclaré la morale de l'histoire en Matthieu 21.43 : « *C'est pourquoi, je vous le dis, le royaume de Dieu vous sera enlevé et sera donné à une nation qui en rendra les fruits.* » Non seulement le pays promis et la ville de Jérusalem seraient enlevés aux Juifs, mais ils perdraient même leur rang privilégié comme peuple de Dieu. Mais cette fois-ci, les Romains ayant détruit la ville, massacré la population et banni les survivants, Dieu n'a pas donné de promesses d'un retour éventuel des Juifs dans leur patrie.

Beaucoup d'évangéliques affichent une loyauté sans faille envers l'État moderne d'Israël, considérant que les Juifs sont toujours le peuple choisi de Dieu et qu'ils auront éternellement droit au pays de la Palestine et à la protection et la faveur de Dieu. Mais Jésus a enseigné que ce statut spécial leur serait enlevé. Toute promesse des bénédictions de Dieu dépend maintenant de la relation de la personne avec Jésus-Christ, et cette règle s'applique aux Juifs aussi bien qu'aux non-juifs.

> « *Car vous êtes tous fils de Dieu par la foi en Jésus-Christ ; vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme ; car tous vous êtes un en Jésus-Christ. Et si vous êtes à Christ, vous êtes donc la postérité d'Abraham, héritiers selon la promesse.* » (Gal. 3.26-29)

Dans Romains 11, l'apôtre Paul emploie l'illustration de l'olivier pour expliquer le statut actuel du peuple d'Israël.

L'olivier cultivé, un arbre de grande valeur, représentait le saint peuple de Dieu, la racine de l'arbre était Abraham, et les branches de l'arbre étaient les individus qui composaient le peuple de Dieu. Quelques branches, qui représentaient donc des Juifs, avaient été retranchées de l'arbre à cause de leur incrédulité. On pourrait dire qu'elles ne portaient pas de fruit. Elles étaient enlevées et ne faisaient plus partie de l'arbre, du peuple de Dieu. Elles avaient été rejetées. Des branches d'un olivier sauvage, à cause de leur foi, avaient été greffées à la place des branches retranchées. Ces branches greffées représentaient des Gentils qui avaient accepté l'Évangile et qui faisaient maintenant partie du peuple de Dieu. Paul dit que ces croyants d'origine païenne ne devaient pas être orgueilleux, pourtant, mais plutôt humbles et reconnaissants. Ils devaient se rappeler que Dieu avait employé le peuple juif pour mettre le salut à la disposition de tous. Et ils devaient comprendre qu'ils avaient été acceptés par Dieu de manière conditionnelle, tout comme le rejet de la plupart des Juifs était conditionnel :

> « *Tu diras donc : Les branches ont été retranchées, afin que moi je sois greffé. Cela est vrai ; elles ont été retranchées pour cause d'incrédulité, et toi, tu subsistes par la foi. Ne t'abandonne pas à l'orgueil, mais crains ; car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, il ne t'épargnera pas non plus. Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu : sévérité envers ceux qui sont tombés, et bonté de Dieu envers toi, si tu demeures ferme dans cette bonté ; autrement, tu seras aussi retranché. Eux de même, s'ils ne persistent pas dans l'incrédulité, ils seront greffés ; car Dieu est puissant pour les greffer de nouveau. Si toi, tu as été coupé de l'olivier naturellement sauvage et greffé contrairement à ta nature sur l'olivier cultivé, à plus forte raison eux seront-ils greffés selon leur nature sur leur propre olivier.* » (Rom. 11.19-24)

Il devrait donc être clair que des Juifs peuvent être sauvés aujourd'hui. Dieu les aime toujours, il se souvient toujours

de leurs ancêtres, et il veut toujours qu'ils soient sauvés. Mais leur salut dépend de leur foi et leur obéissance à Christ, tout comme c'est le cas de chaque personne au monde. La promesse de bénir toutes les nations à travers la descendance d'Abraham en faisant venir Jésus dans le monde était inconditionnelle, mais la promesse du salut de chaque individu est conditionnelle. La promesse de donner le pays de Canaan aux descendants d'Abraham était inconditionnelle, mais la promesse qu'ils pourraient garder ce territoire était conditionnelle.

LES PROPHÉTIES À DOUBLE ACCOMPLISSEMENT

Voyons un autre principe concernant les prophéties : certaines prophéties devaient être accomplies deux fois, de deux manières différentes. Certaines prédictions dans la Bible se sont accomplies dans un sens, le plus souvent pendant la vie du prophète ou de ses premiers auditeurs, et dans un autre sens, beaucoup plus tard. Ceci est vrai surtout pour les prophéties que nous appelons « messianiques », c'est-à-dire celles qui se rapportent à la venue du Messie, ou Christ.

[Certains interprètes trouvent un problème avec l'idée qu'une prédiction puisse être « accomplie » deux fois et préfèrent parler d'une deuxième « application » d'un même passage à deux événements différents. Je ne considère pas que la distinction soit très importante, du moment que l'on reconnaît que Dieu avait parfois à l'esprit deux événements distincts quand il donnait un message à son prophète, même si le prophète lui-même ne reconnaissait pas tout le sens de ses paroles. L'apôtre Pierre indique, en effet, que c'était parfois le cas (1 Pi. 1.10-12).]

2 Samuel 7

Il y a de nombreux exemples de prophéties à double accomplissement, mais commençons par un cas particulièrement important. En 2 Samuel 7 nous lisons ceci au sujet du roi David :

« *Lorsque le roi habita dans sa maison, et que l'Éternel lui eut donné du repos, après l'avoir délivré de tous les ennemis qui l'entouraient, il dit à Nathan le prophète : Vois donc ! J'habite dans une maison de cèdre, et l'arche de Dieu habite au milieu d'une tente. Nathan répondit au roi : Va, fais tout ce que tu as dans le cœur, car l'Éternel est avec toi.*

La nuit suivante, la parole de l'Éternel fut adressée à Nathan : Va dire à mon serviteur David : Ainsi parle l'Éternel : Est-ce toi qui me bâtirais une maison pour que j'en fasse ma demeure ? [...] *L'Éternel t'annonce qu'il te créera une maison. Quand tes jours seront accomplis et que tu seras couché avec tes pères, j'élèverai ta postérité après toi, celui qui sera sorti de tes entrailles, et j'affermirai son règne. Ce sera lui qui bâtira une maison à mon nom, et j'affermirai pour toujours le trône de son royaume. Je serai pour lui un père, et il sera pour moi un fils. S'il fait le mal, je le châtierai avec la verge des hommes et avec les coups des enfants des hommes ; mais ma grâce ne se retirera point de lui, comme je l'ai retirée de Saül, que j'ai rejeté devant toi. Ta maison et ton règne seront pour toujours assurés, ton trône sera pour toujours affermi.* »
(2 Sam. 7.1-5,11b-16)

Dans son amour pour Dieu, David eut l'intention de faire quelque chose de grand pour lui, mais Dieu n'autorisa pas David à construire un temple à son honneur. Selon 1 Chroniques 28.3,6, Dieu dit à David : « *Tu ne bâtiras pas une maison à mon nom, car tu es un homme de guerre et tu as versé du sang* [...] *Salomon, ton fils, bâtira ma maison et mes parvis.* » Mais cette décision de Dieu n'avait pas pour objet de punir David. Non, car tout en disant que David ne bâtirait pas une maison pour Dieu, Dieu promit de bâtir une maison pour David – non pas une maison dans le sens d'un bâtiment, mais dans le sens d'une dynastie, un pouvoir royal qui passerait de génération en génération dans la famille de David.

Cette prophétie figure parmi celles qui auraient un double accomplissement : le premier accomplissement aurait lieu

dans un avenir relativement proche du point de vue du prophète, alors que le second accomplissement aurait lieu dans la vie de Jésus-Christ. La promesse de Dieu concernait bien Salomon, le fils de David qui le suivrait sur le trône d'Israël et qui construirait le premier temple à Jérusalem. Mais certains aspects de la promesse s'appliquent plutôt à un descendant de David qui viendrait mille ans plus tard : Jésus, né à Bethléhem, la ville natale de David. Au fait, Dieu promit affermir pour toujours le trône du fils de David. Il dit : « *Ta maison et ton règne seront pour toujours assurés, ton trône sera pour toujours affermi* » (2 Samuel 7.16).

Et pourtant, après 400 ans, la dynastie de David semble avoir pris fin lorsque les Babyloniens détruisirent la ville de Jérusalem et emportèrent en captivité Sédécias, le dernier descendant de David à s'asseoir sur un trône terrestre. Les Juifs purent retourner au pays de Canaan après 70 ans de captivité à Babylone, mais les descendants de David ne reprirent pas leur règne en tant que rois. Les Juifs espéraient qu'un jour « le fils de David » viendrait pour restaurer le royaume. Certains Juifs attendent toujours ce fils de David, le Messie, qui sera, selon eux, oint par Dieu comme roi de son peuple.

Selon l'Évangile, c'est en Jésus que Dieu accomplit la promesse faite à David. Remarquez les premiers mots de l'ange Gabriel quand il annonça à la vierge Marie qu'elle serait la mère du Christ :

> « *Et voici, tu deviendras enceinte, et tu enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père. Il régnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin.* » (Luc 1.31-33)

Le trône de David dont parla l'ange, le symbole de l'autorité royale sur le peuple de Dieu, ne se trouve pas sur la terre, comme ce fut le cas au temps de David lui-même. Jésus

règne, mais il règne depuis le ciel. C'est ce que l'apôtre Pierre expliqua à la foule le jour de la Pentecôte en Actes 2 :

> « *C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité ; nous en sommes tous témoins. Élevé par la droite de Dieu, il a reçu du Père le Saint-Esprit qui avait été promis, et il l'a répandu, comme vous le voyez et l'entendez. Car David n'est point monté au ciel, mais il dit lui-même :*
>
> *Le Seigneur a dit à mon Seigneur :*
> *Assieds-toi à ma droite,*
> *Jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis ton marchepied.*
>
> *Que toute la maison d'Israël sache donc avec certitude que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié.* »
> (Actes 2.32-36)

Nous voyons donc que Dieu promit à David que son descendant s'assoirait sur son trône après lui et que son royaume serait établi pour tout jamais. Le premier accomplissement fut dans la personne de Salomon, mais l'accomplissement plus grand, la partie qui fait du royaume un règne éternel, se voit à partir de la résurrection et l'ascension du Christ.

Osée 1

Dans le livre d'Osée, nous voyons que Dieu dit au prophète d'épouser une femme d'un milieu immoral (« une femme de prostitution »). Il s'est marié avec cette femme, qui s'appelait Gomer, et ils ont fait trois enfants ensemble. Après cela, elle devint infidèle envers Osée et finit par mener une vie de prostituée. Plus tard, Dieu dit à Osée de racheter Gomer, de la pardonner et de la faire revenir à la maison. Dans les messages que Dieu donnait à Osée pour qu'il les rapporte au peuple, cette femme adultère représentait la nation d'Israël, qui avait été infidèle envers Dieu en adorant des idoles. Les enfants que Gomer avait mis au monde représentaient les Israélites individuels. Au fur et à mesure que chaque enfant naissait, Dieu lui donnait un nom inhabituel et symbolique, pour ne pas dire bizarre. Un fils s'appelait Jizreel, qui

veut dire « Dieu sème », mais que l'on pourrait comprendre comme « Dieu disperse ». Le nom de l'enfant veut dire que Dieu allait envoyer les Israélites en exil. L'enfant suivant, une fille, s'appelait Lo-Ruchama, qui signifie « pas de pitié », parce que Dieu n'aurait plus de miséricorde pour le peuple d'Israël. Le troisième enfant portait le nom de Lo-Ammi, « pas mon peuple », parce que Dieu rejetait Israël comme son peuple spécial (Osée 1.2-9).

Mais après ces messages de condamnation, Osée reçut une série de messages promettant que Dieu, après avoir puni Israël, le ferait revenir de la captivité et le « planterait » encore dans son pays (une autre traduction possible de Jizreel). Dieu multiplierait les Israélites et leur donnerait un seul chef à la place des deux rois qu'ils avaient sous le royaume divisé.

> « *Cependant le nombre des enfants d'Israël sera comme le sable de la mer, qui ne peut ni se mesurer ni se compter ; et au lieu qu'on leur disait : Vous n'êtes pas mon peuple ! on leur dira : Fils du Dieu vivant ! Les enfants de Juda et les enfants d'Israël se rassembleront, se donneront un chef, et sortiront du pays ; car grande sera la journée de Jizreel.* » (Osée 2.1,2)

Le premier accomplissement de ces prophéties eut lieu après les 70 années de captivité babylonienne, lorsque Dieu eut pitié des Juifs et leur permit de retourner en Palestine sous la conduite de Zorobabel, qui était un descendant de David, bien qu'il n'ait jamais porté le titre de roi. Ainsi donc, bien qu'ils aient été rejetés et que Dieu ne les appelle plus son peuple, les Juifs devinrent de nouveau son peuple.

Mais il s'agit d'un autre exemple de prophéties à double accomplissement, car Paul cite ce passage d'Osée en Romains 9.24-26 et l'applique aux Gentils qui n'avaient pas fait partie du peuple de Dieu avant d'obéir à l'Évangile.

> « *Ainsi nous a-t-il appelés non seulement d'entre les Juifs, mais encore d'entre les païens, selon qu'il le dit dans Osée :*
>
> *J'appellerai mon peuple celui qui n'était pas mon peuple,*
> *Et bien-aimée celle qui n'était pas la bien-aimée ;*

Et là où on leur disait :
Vous n'êtes pas mon peuple !
Ils seront appelés fils du Dieu vivant. » (Rom. 9.24-26)

Ésaïe 7.14

Un autre exemple, très bien connu d'ailleurs, se rapporte à Ésaïe 7.14, qui dit : « *C'est pourquoi le Seigneur lui-même vous donnera un signe, voici, la jeune fille deviendra enceinte, elle enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d'Emmanuel.* » Nous reconnaissons ce verset, bien sûr, comme la prophétie de la conception virginale du Christ, selon le premier chapitre du Nouveau Testament. Après avoir décrit la visite de l'ange Gabriel pour dire à Joseph que la grossesse de Marie n'était pas le produit d'un acte de fornication, mais un miracle divin, et que l'enfant serait le Sauveur de son peuple, Matthieu ajoute ceci :

> « *Tout cela arriva afin que s'accomplisse ce que le Seigneur avait annoncé par le prophète : Voici, la vierge sera enceinte, elle enfantera un fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel, ce qui signifie Dieu avec nous.* » (Matt. 1.22,23)

Cet enfant serait Emmanuel, ou Dieu parmi les hommes dans un sens personnel et physique.

Mais il y avait déjà eu un accomplissement de cette prophétie. Le contexte de ces chapitres en Ésaïe est un événement appelé la Guerre syro-éphraïmite, qui eut lieu en 734-732 av. J.-C. Afin de faire face à la menace militaire de l'Empire assyrien, le roi de Syrie, dont la capitale était Damas, et le roi d'Israël du Nord, dont la capitale était Samarie, voulaient que le roi Achaz de Juda se joigne à leur alliance contre l'Assyrie. Quand il refusa, ils attaquèrent Jérusalem afin de le déposer et forcer Juda à participer à leur alliance. Dieu envoya Ésaïe pour parler au roi Achaz et lui dire de ne pas craindre le roi de Syrie et le roi d'Israël, car dans un délai relativement bref leurs royaumes n'existeraient même plus. Ils tomberaient devant les Assyriens. Ésaïe dit à Achaz de demander à Dieu de lui donner un signe comme preuve de ce

qu'il venait de promettre, mais Achaz ne voulut pas demander. Ésaïe dit alors :

« *C'est pourquoi le Seigneur lui-même vous donnera un signe,*
Voici, la jeune fille deviendra enceinte, elle enfantera un fils,
Et elle lui donnera le nom d'Emmanuel.
Il mangera de la crème et du miel,
Jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien.
Mais avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien,
Le pays dont tu crains les deux rois sera abandonné. »
(Ésaïe 7.14-16)

Dans ce contexte, l'idée n'est pas que la jeune femme serait encore vierge lorsqu'elle mettrait au monde son enfant, mais plutôt que dans le temps nécessaire pour qu'une jeune femme encore vierge au moment où le prophète parlait démarre une grossesse et accouche, et que son enfant grandisse assez pour être capable de choisir ce qu'il voulait manger, le territoire des deux rois dont Achaz avait peur serait dévasté par les Assyriens et leurs sujets emportés en captivité. Cet enfant, nommé Emmanuel, servirait de rappel que Dieu était encore avec son peuple dans le royaume de Juda et qu'il le préserverait. Encore, l'idée n'est pas que la mère de l'enfant serait vierge au moment de sa naissance, mais simplement que cet enfant, qui n'était pas encore né, n'aurait que 3 ou 4 ans quand Dieu détruirait les ennemis de Juda.

Vous avez donc un premier accomplissement, et puis un accomplissement encore plus impressionnant qui aurait lieu lors de la venue du Messie.

Matthieu 24, Marc 13, Luc 21

Il y a beaucoup de confusion concernant certaines des prédictions que Jésus a faites en Matthieu 24, Marc 13 et Luc 21. Quelques-uns des problèmes d'interprétation de ces prophéties seraient peut-être résolus si l'on reconnaissait la

possibilité de double accomplissement. En effet, le premier accomplissement serait clairement la destruction de Jérusalem qui eut lieu en 70 apr. J.-C. L'armée romaine assiégea la ville, et au bout de presque cinq mois, elle tomba. Environ un million de Juifs sont morts, alors que le temple et la ville furent complètement détruits. Mais les chrétiens, étant avertis par la prophétie de Jésus, avaient fui vers les montagnes de l'autre côté du Jourdain, au lieu de chercher un refuge, comme leurs compatriotes non chrétiens, derrière les murs de la ville. Ils avaient clairement compris que les paroles du Seigneur s'accomplissaient de leur vivant.

En même temps, certains éléments de ces chapitres s'appliquent beaucoup mieux au retour du Christ à la fin du monde. Les deux événements s'associent pour deux raisons : **(1)** Les apôtres, probablement sans savoir que la destruction du temple et la fin du monde n'auraient pas lieu en même temps, s'étaient référés à toutes les deux dans la question qu'ils avaient posée à Jésus :

> « *Comme Jésus s'en allait, au sortir du temple, ses disciples s'approchèrent pour lui en faire remarquer les constructions. Mais il leur dit : Voyez-vous tout cela ? Je vous le dis en vérité, il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit renversée.*
>
> *Il s'assit sur la montagne des Oliviers. Et les disciples vinrent en particulier lui faire cette question : Dis-nous, quand cela arrivera-t-il, et quel sera le signe de ton avènement et de la fin du monde ?* » (Matt. 24.1-3)

(2) Le jugement divin qui tomba sur la nation juive préfigurait de certaines manières le jugement du monde entier qui aura lieu au retour du Christ. La Bible emploie souvent le mot « venir » pour parler de l'action de Dieu quand il agit dans l'histoire pour punir les méchants et sauver les justes. Dans une prophétie de réconfort aux captifs juifs en Babylonie que Dieu allait délivrer de la servitude, Ésaïe dit :

> « *Voici, le Seigneur, l'Éternel vient avec puissance,*
> *Et de son bras il commande ;*

Voici, le salaire est avec lui,
Et les rétributions le précèdent. » (Ésa. 40.10)

Dans une prophétie concernant des malheurs que Dieu allait faire venir sur l'Égypte, le prophète le décrit comme venant sur une nuée :

« *Oracle sur l'Égypte.*

Voici, l'Éternel est monté sur une nuée rapide, il vient en Égypte ;
Et les idoles de l'Égypte tremblent devant lui,
Et le cœur des Égyptiens tombe en défaillance. » (Ésa. 19.1)

Bien que le livre de l'Apocalypse contienne des aperçus de la fin du monde, du jugement dernier et du sort éternel des sauvés et des perdus, la plupart du texte se rapporte à une situation historique que l'Église a vécue dans les premiers siècles du christianisme : la persécution des chrétiens par l'Empire romain. L'Apocalypse promet la victoire finale du peuple de Dieu et le châtiment des persécuteurs romains. Quand le Seigneur serait intervenu pour venger son peuple par la chute de l'empire, ce serait une « venue » du Seigneur. Cette venue n'était pas dans un avenir lointain pour les premiers lecteurs du livre (Apoc. 22.10). Jésus « venait » pour punir Rome : *Voici, je viens bientôt, et ma rétribution est avec moi* » (Apoc. 22.12). Mais cette « venue » dans l'histoire ne signifie pas que Jésus ne vient plus à la fin de l'histoire pour ressusciter tous les morts et juger chaque personne. Ses venues dans l'histoire représentent la venue littérale du Seigneur pour un jugement plus complet.

Jésus parle en Luc 19 du jugement contre les Juifs incrédules et la ville de Jérusalem :

« *Comme il approchait de la ville, Jésus, en la voyant, pleura sur elle et dit : Si toi aussi, au moins en ce jour qui t'est donné, tu connaissais les choses qui appartiennent à ta paix ! Mais maintenant elles sont cachées à tes yeux. Il viendra sur toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées,*

t'enfermeront et te serreront de toutes parts ; ils te détruiront, toi et tes enfants au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. » (Luc 19.41-44)

Dans les prophéties plus détaillées que Jésus prononce en Matthieu 24, Marc 13 et Luc 21, il donne à ses disciples des signes par lesquels ils pourraient savoir que le moment était là pour la destruction de Jérusalem, mais il poursuit en leur parlant d'une autre venue. Pour les hommes perdus, ce sera une catastrophe encore plus grande que celle qui eut lieu en 70 apr. J.-C., mais pour cette venue finale, il n'y aurait pas de signes avant-coureurs (et il n'y aurait pas de possibilité de s'enfuir quelque part) :

« *Pour ce qui est du jour et de l'heure, personne ne le sait, ni les anges des cieux, ni le Fils, mais le Père seul* [...] *Veillez donc, puisque vous ne savez pas quel jour votre Seigneur viendra. Sachez-le bien, si le maître de la maison savait à quelle veille de la nuit le voleur doit venir, il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison. C'est pourquoi, vous aussi, tenez-vous prêts, car le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous n'y penserez pas.* » (Matt. 24.36,42-44)

Il y a dans ces chapitres des points difficiles, car il n'est pas toujours facile de déterminer si une phrase s'applique à la destruction de Jérusalem, à la fin du monde, ou à toutes les deux, mais une certaine mesure de confusion est enlevée simplement par le fait de reconnaître qu'une seule prophétie peut avoir un double accomplissement.

LES PROPHÉTIES MESSIANIQUES

Nous avons déjà parlé de prophéties dans l'Ancien Testament qui prédisent des détails concernant la vie et l'œuvre de Jésus, le Messie. Nous appelons ces passages « messianiques ». Selon Wayne Jackson (christiancourier.com), parmi les plus de 800 prophéties contenues dans l'Ancien Testament, au moins 300 concernent la venue du Christ. L'Évangile

de Matthieu contient 68 références à l'Ancien Testament, et 12 fois il est dit que telle chose arriva afin que tel passage de l'Ancien Testament s'accomplisse. Le Seigneur lui-même dit après sa résurrection que les prophéties le concernant étaient dans toutes les parties de l'Ancien Testament :

> « *Puis il leur dit : C'est là ce que je vous disais lorsque j'étais encore avec vous, qu'il fallait que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes, et dans les psaumes.* » (Luc 24.44)

[Les Juifs avaient l'habitude de classer les différents livres de l'Ancien Testament en trois catégories :

- La loi : les cinq premiers livres
- Les prophètes : Josué, Juges, Samuel, Rois, Ésaïe, Jérémie, Ézéchiel, et les 12 « petits prophètes » d'Osée à Malachie
- Les psaumes (appelés également les écrits sacrés) : ce groupe englobait toute la littérature poétique, plus Ruth, Esther, Chroniques, Esdras, Néhémie et Daniel]

Certaines prophéties étaient, bien sûr, des **prédictions directes**, qui sont exprimées par des phrases déclaratives au temps futur.

Dieu dit, par exemple, à Abraham : « *Toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité, parce que tu as obéi à ma voix* » (Gen. 22.18). Il parlait de la bénédiction du salut par la foi en Jésus (Actes 3.25; Gal. 3.8).

Un autre exemple : Dieu dit au peuple d'Israël par Moïse : « *L'Éternel, ton Dieu, te suscitera du milieu de toi, d'entre tes frères, un prophète comme moi : vous l'écouterez !* » (Deut. 18.15). Il parlait de Jésus, à qui toute autorité a été donnée (Actes 3.19-22; Matt. 17.1-5; 28.18).

D'autres prophéties étaient ce qu'on appelle des **types**. Un type préfigure ou représente d'avance quelque chose qui vient plus tard, même si l'on ne reconnaît pas l'image dans la première chose avant que la deuxième chose ne vienne.

L'image était là depuis le départ, parce que Dieu, qui connaît le futur mieux que nous ne connaissons le passé, a fait exprès que ces correspondances se trouvent dans sa Parole. Prenons quelques exemples :

Quand Dieu envoya des « serpents brûlants » parmi le peuple d'Israël pour avoir parlé contre lui et contre Moïse, beaucoup recevaient des morsures et en mouraient. Quand ils se repentirent et demandèrent à Moïse de prier pour eux, Dieu lui dit de façonner l'image d'un serpent brûlant. « *Moïse fit un serpent d'airain, et le plaça sur une perche ; et quiconque avait été mordu par un serpent, et regardait le serpent d'airain, conservait la vie* » (Nomb. 21.9). Ce serpent d'airain était un type, et selon Jean 3.14,15, Jésus était « l'antitype » à qui le serpent correspondait : « *Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle.* »

Un autre exemple se trouve en Osée 11. Quand Dieu envoya Moïse auprès de Pharaon pour demander la libération d'Israël, il lui dit :

> « *Tu diras à Pharaon : Ainsi parle l'Éternel : Israël est mon fils, mon premier-né. Je te dis : Laisse aller mon fils, pour qu'il me serve ; si tu refuses de le laisser aller, voici, je ferai périr ton fils, ton premier-né.* » (Exode 4.22,23)

Plus tard, Dieu dit par son prophète : « *Quand Israël était jeune, je l'aimais, et j'appelai mon fils hors d'Égypte* » (Osée 11.1). Ce passage d'Osée s'appliquait non seulement à un événement dans l'histoire d'Israël, un événement dans le passé. Il trouvait un accomplissement plus littéral des siècles plus tard dans la personne de Jésus, le véritable Fils premier-né de Dieu. En parlant de la fuite de Joseph et Marie avec leur enfant pour échapper aux desseins meurtriers du roi Hérode, Matthieu dit que cela se passa afin que s'accomplisse ce que le Seigneur avait annoncé par le prophète Osée (voir Matthieu 2.13-15,19-21). Ce verset d'Osée ne prédit pas clairement ce que Dieu allait faire en ce qui concerne le séjour de

Jésus en Égypte. Mais la sortie d'Égypte du fils de Dieu qu'était Israël était un type qui préfigurait la sortie d'Égypte du véritable Fils de Dieu qu'était Jésus. La première sortie représentait d'avance la deuxième. De la même manière, l'eau du déluge est devenue une figure du baptême (1 Pi. 3.21) ; les deux femmes, Agar et Sara, préfiguraient deux alliances que Dieu a traitées (Gal. 4.22-26), et l'agneau de la Pâque représentait d'avance le Christ (1 Cor. 5.7).

Ce n'était pas forcément le texte entier d'un passage de l'Ancien Testament qui constituait la prophétie messianique. David déclara : « *Celui-là même avec qui j'étais en paix, qui avait ma confiance et qui mangeait mon pain, lève le talon contre moi* » (Ps. 41.10). Au cours du dernier souper que Christ partagea avec ses disciples avant son arrestation, il a cité ce passage de cette façon : « *Ce n'est pas de vous tous que je parle ; je connais ceux que j'ai choisis. Mais il faut que l'Écriture s'accomplisse : Celui qui mange avec moi le pain a levé son talon contre moi* » (Jean 13.18). Jésus se référait à la traîtrise de Judas, et il déclara que cette traîtrise accomplissait les paroles de David dans l'Écriture. Mais le Seigneur a omis les mots « *qui avait ma confiance* », parce qu'il n'avait jamais fait confiance à Judas. Jésus savait dès le départ qui allait le trahir (Jean 6.64).

Dans le Psaume 69, il est évident que David parle de ses propres épreuves. Au verset 6 il se réfère explicitement à sa folie et ses fautes que Dieu connaissait. Il n'y a pas de raison pour croire qu'il était conscient du fait que certains détails dans ce psaume se réfèrent au Messie. (Voir, par exemple, les versets 10 et 22.) Mais selon l'apôtre Pierre, quand David écrit au verset 26 : « *Que leur demeure soit dévastée, qu'il n'y ait plus d'habitants dans leurs tentes !* », c'était une parole inspirée qui prédisait ce qui arriverait à celui qui aurait trahi le Messie. Pierre dit : « *Il fallait que s'accomplisse ce que le Saint-Esprit, dans l'Écriture, a annoncé d'avance, par la bouche de David, au sujet de Judas* » (Actes 1.16).

Il est utile de souligner qu'il vaut mieux permettre à la Bible elle-même de nous signaler quand un texte de l'Ancien Testament est une prophétie messianique. En d'autres mots, si un auteur inspiré cite dans le Nouveau Testament tel ou tel passage et l'applique au Christ, ou à sa mort et sa résurrection ou à son Église, nous pouvons en être absolument certains. Il y a, par contre, des passages qui, nous semble-t-il, se réfèrent au Christ, mais nulle part dans le Nouveau Testament on n'applique ces textes au Christ. Dans de tels cas, nous devrions être prudents et ne pas déclarer comme un fait établi ce que nous ne pouvons considérer que comme une possibilité.

CHAPITRE 14

Tenir compte de TOUT ce que la Bible enseigne sur un sujet

Beaucoup de principes que nous avons recommandés pour la bonne compréhension de la Bible se rapportent aux passages individuellement et au besoin de les regarder de près : il faut prendre le temps de déterminer la signification des mots employés, d'analyser la grammaire des phrases, de considérer le contexte dans lequel le passage se place et de reconnaître le style littéraire du passage. Notre dernier principe demande que l'on prenne du recul par rapport au passage spécifique et de tenir compte de tout ce que la Bible dit sur un sujet avant de tirer des conclusions fermes.

D'ailleurs, c'est du simple bon sens, et nous suivons ce principe depuis notre enfance. Par exemple, si un enfant a toujours vu des vaches de couleur marron, il peut avoir l'idée que toutes les vaches sont de cette couleur. Cela fait partie de la définition de vache qu'il a dans la tête. Mais un jour il tombe sur une vache blanche ou noire. Quand on lui dit que c'est aussi une vache, il peut douter, mais il finit par ajuster sa définition de vache. Il accepte maintenant que les vaches ne sont pas toutes de la même couleur. Et bien sûr, nous faisons la même chose pour toutes sortes de sujets. Au fur et à mesure que l'on découvre des faits que l'on ignorait auparavant, on doit modifier ses conclusions pour tenir compte de ce qu'on avait déjà appris et de ce qu'on vient d'apprendre.

Mais parfois on ne respecte pas ce principe à l'égard de certaines questions très importantes, surtout quand on lit la Bible. Tenir compte de tous les textes pertinents à un sujet implique au moins trois règles :

› Nous ne devons pas exclure certains textes simplement parce qu'ils ne semblent pas s'accorder avec la

conclusion que nous avons déjà tirée ou celle que nous préférons.

› Nous ne devons pas interpréter un passage quelconque de manière à contredire un autre passage.

› Nous devons permettre à des passages dont le sens est évident de clarifier les passages qui présentent des difficultés.

NE PAS IGNORER LES TEXTES « GÊNANTS »

Voyons donc le premier principe, qui est l'importance de ne pas ignorer (volontairement) des passages qui ne s'accordent pas avec nos idées préconçues. Un exemple très clair de ce problème se rapporte au sujet fondamental du salut.

Plusieurs passages bibliques enseignent que le salut est par la foi :

« *Mais ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom.* » (Jean 20.31)

« *Paul et Silas répondirent : Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta famille.* » (Actes 16.31)

« *Étant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ.* » (Rom. 5.1)

Évidemment, aucun de ces passages ne mentionne autre condition en plus de la foi. Si l'on ne cherchait pas plus loin, on pourrait très bien accepter l'idée que la foi en Christ est la seule condition du salut. Mais en fait, toute la vérité concernant ce qu'il faut faire pour être sauvé ne se trouve pas dans un seul verset (ni dans les trois versets que nous venons de lire). La Bible relie plusieurs autres choses directement à notre salut :

› L'Évangile, ou la Parole de Dieu. « *C'est pourquoi, rejetant toute souillure et tout reste de malice, recevez avec douceur la parole qui a été plantée en vous et qui peut sauver vos âmes* » (Jac. 1.21).

- La repentance. « *Après avoir entendu cela, ils se calmèrent, et ils glorifièrent Dieu en disant : Dieu a donc accordé la repentance aussi aux païens, afin qu'ils aient la vie* » (Actes 11.18).
- La confession de foi. « *C'est pourquoi, quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon Père qui est dans les cieux* » (Matt. 10.32).
- Le baptême. « *Cette eau était une figure du baptême, qui vous sauve, à présent, et par lequel on ne se débarrasse pas de la souillure du corps, mais qui est l'engagement d'une bonne conscience envers Dieu. Il vous sauve par la résurrection de Jésus-Christ* » (1 Pi. 3.21).
- L'amour de la vérité. « *Ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés* » (2 Th. 2.10).
- La persévérance. « *Car vous avez besoin de persévérance, afin qu'après avoir accompli la volonté de Dieu, vous obteniez ce qui vous est promis* » (Héb. 10.36).

Or, aucun de ces passages qui parlent bien du salut ne dit qu'il faut avoir la foi pour être sauvé. Pourtant, je ne connais personne qui pense que si vous arrêtez de voler, mais que vous refusez de croire en Jésus, vous serez quand même sauvé puisque vous vous êtes repenti. Je ne connais personne qui pense que, si vous dites les mots « Jésus est Seigneur », alors que dans votre cœur vous ne croyez pas du tout en lui, vous serez quand même sauvé. Ils ne diraient jamais qu'on est sauvé par la repentance seule ou la confession seule, mais ils défendent avec zèle la doctrine du salut par la foi seule. La foi est bien nécessaire – elle est, d'ailleurs, la base de la relation que nous voulons avec Dieu ; mais compte tenu de tout ce que la Bible dit sur le sujet, force est de constater qu'il y a d'autres conditions à remplir en plus de la foi. La foi doit être accompagnée de repentance, de confession de foi, de baptême et de persévérance après la conversion.

Voici un autre exemple facile à saisir. La Bible dit en 2 Corinthiens 9.7 : « *Que chacun donne comme il l'a résolu en son cœur, sans tristesse ni contrainte ; car Dieu aime celui qui donne avec joie.* » Pour qu'une offrande à Dieu lui soit acceptable, il faut la donner librement, sans être forcé. Nous devons donner joyeusement ce que nous avons décidé en nous-mêmes de donner plutôt que ce que nos chefs nous obligent à offrir.

Mais ce n'est pas le seul principe que la Parole de Dieu fournit pour nous guider en matière de dons financiers ou matériels pour que ces dons plaisent à Dieu. Romains 12.8 dit : « *Que celui qui donne le fasse avec libéralité.* » Non seulement je dois donner volontairement, mais je dois aussi donner avec générosité. Je ne peux me contenter de donner un petit jeton (alors que j'ai les moyens de donner beaucoup plus), en me disant que j'ai donné le jeton sans contrainte et que Dieu en sera donc satisfait. Dieu, qui connaît parfaitement ma situation, qui sait combien il m'a béni et comment j'ai utilisé ces bénédictions, est bien placé pour évaluer ma générosité. Il veut que je donne en fonction de ce qu'il m'a confié. En parlant de la collecte faite chaque dimanche dans les Églises, l'apôtre Paul dit ceci :

> « *Pour ce qui concerne la collecte en faveur des saints, agissez, vous aussi, comme je l'ai ordonné aux Églises de la Galatie. Que chacun de vous, le premier jour de la semaine, mette à part chez lui ce qu'il pourra, selon sa prospérité, afin qu'on n'attende pas mon arrivée pour recueillir les dons.* » (1 Cor. 16.1,2)

Dieu veut que mes offrandes reflètent la prospérité qu'il m'a donnée. S'il m'a béni plus abondamment cette année que l'année passée, mais que ma participation à la collecte n'augmente pas, c'est un problème. S'il a béni ma famille et moi beaucoup plus qu'un autre frère, mais que je choisis de dépenser la plupart de ce que je reçois pour les plaisirs mondains et que je finis par rendre au Seigneur une fraction de ce que mon frère plus pauvre lui donne, c'est un pro-

blème. Je dois donner avec joie, mais je dois donner généreusement aussi, et ce que Dieu qualifie de généreux dépend des moyens qu'il me donne.

Nous ne pouvons pas choisir les vérités que nous voulons mettre en pratique et ignorer les autres.

NE PAS INTERPRÉTER UN PASSAGE DE MANIÈRE À CONTREDIRE UN AUTRE PASSAGE

Il faut bien prendre en compte tous les passages bibliques qui traitent d'un sujet, mais il faut aussi prendre bien le temps d'analyser correctement ces passages pour ne pas tirer la conclusion, à tort, bien sûr, que les textes se contredisent. Par exemple, nous avons déjà parlé (au chapitre 9, sous la rubrique de la chronologie) du fait que l'Ancien Testament n'est plus en vigueur depuis la mort de Jésus sur la croix. L'alliance faite avec Israël au temps de Moïse a été remplacée par la nouvelle alliance inaugurée par le sang de Christ (Héb. 8.13; 9.15-17). Si vous trouvez dans un passage qu'il ne faut pas manger de porc, alors que vous trouvez dans un autre passage que tous les aliments sont purs, ou si vous lisez dans un passage que violer la loi du sabbat mérite la mort, alors que vous voyez dans un autre passage que personne ne doit vous juger au sujet des sabbats, ou si vous reconnaissez dans certains passages que les Juifs sont le peuple de Dieu et que les Gentils sont des exclus, alors que vous comprenez ailleurs qu'« *il n'y a plus ni Juif ni Grec* [...] *car tous vous êtes un en Jésus-Christ* » (Gal. 3.28), vous devez savoir que ce ne sont pas des contradictions. Certains passages se rapportent à une loi qui n'est plus en vigueur, et d'autres passages à une loi qui fut donnée plus tard et qui remplace la première. Les obligations ne sont pas identiques sous les deux lois ou alliances.

Mais que faut-il penser quand on a affaire à deux passages qui semblent se contredire, mais qui se rapportent à la même personne ou à des personnes qui vivaient sous la même alliance ? Dans ces cas il est particulièrement impor-

tant de considérer le contexte, comme nous l'avons déjà souligné. Le contexte révèle souvent l'intention de l'auteur. Par exemple, en Galates 5.2 l'apôtre Paul dit aux chrétiens de la province de la Galatie : « *Voici, moi Paul, je vous dis que, si vous vous faites circoncire, Christ ne vous servira de rien.* » Par contre, en Actes 16.3, nous lisons au sujet d'un jeune homme du nom de Timothée que « *Paul voulut l'emmener avec lui ; et, l'ayant pris, il le circoncit* ». Pourquoi Paul interdirait-il formellement aux uns de recevoir la circoncision, alors qu'il a lui-même fait circoncire Timothée ?

Pour mieux comprendre, cherchons à savoir, si possible, pourquoi Paul déconseillait la circoncision aux uns et le recommandait aux autres. Pour le cas des Galates, nous voyons que, dans le contexte, Paul parle du salut et s'oppose aux conditions du salut que certains voulaient imposer en plus de la foi et l'obéissance à l'Évangile. En effet, toute l'Épître aux Galates concerne le problème de faux docteurs judaïsants qui prétendaient qu'il fallait, pour être justifié, observer certains éléments de la loi de Moïse (y compris, et peut-être surtout, la circoncision) ; certains chrétiens en Galatie se laissaient persuader :

> « *Comment retournez-vous à ces faibles et pauvres rudiments, auxquels de nouveau vous voulez vous asservir encore ? Vous observez les jours, les mois, les temps et les années ! Je crains d'avoir inutilement travaillé pour vous* [...] *Dites-moi, vous qui voulez être sous la loi, n'entendez-vous point la loi ?* [...] *C'est pour la liberté que Christ nous a affranchis. Demeurez donc fermes, et ne vous laissez pas mettre de nouveau sous le joug de la servitude.* » (Gal. 4.9-11,21; 5.1)

C'est dans ce contexte que Paul dit aux Galates qu'il faut choisir entre la justification par la loi de Moïse et la justification par la foi en Christ – si l'on continue de chercher à être juste devant Dieu par ses propres efforts de se conformer à la loi de Moïse, c'est que l'on ne fait pas confiance à Jésus pour son salut. Se faire circoncire parce que l'on croit

être toujours sous l'obligation de suivre l'ancienne loi serait un rejet de l'Évangile de la grâce.

> « *Voici, moi Paul, je vous dis que, si vous vous faites circoncire, Christ ne vous servira de rien. Et je proteste encore une fois à tout homme qui se fait circoncire, qu'il est tenu de pratiquer la loi tout entière. Vous êtes séparés de Christ, vous tous qui cherchez la justification dans la loi ; vous êtes déchus de la grâce. Pour nous, c'est de la foi que nous attendons, par l'Esprit, l'espérance de la justice. Car, en Jésus-Christ, ni la circoncision ni l'incirconcision n'a de valeur, mais la foi qui est agissante par l'amour.* » (Gal. 5.2-6)

Alors que dire du cas de Timothée ? Pourquoi Paul l'aurait-il fait circoncire ? On peut compliquer davantage les choses en ajoutant que Paul dit en Galates 2.3, en parlant d'une visite à Jérusalem : « *Tite, qui était avec moi, et qui était grec, ne fut pas même contraint de se faire circoncire.* » Comme c'était le cas en Galates 5, le contexte du passage concernant Timothée nous donnera des indices pour répondre à notre question.

> « *Il se rendit ensuite à Derbe et à Lystre. Et voici, il y avait là un disciple nommé Timothée, fils d'une femme juive fidèle et d'un père grec. Les frères de Lystre et d'Icone rendaient de lui un bon témoignage. Paul voulut l'emmener avec lui ; et, l'ayant pris, il le circoncit à cause des Juifs qui étaient dans ces lieux-là, car tous savaient que son père était grec.* » (Actes 16.1-3)

Dans le cas de Timothée, rien du tout ne suggère qu'il fut encouragé à recevoir la circoncision pour son salut, comme on le recommandait aux Galates. Paul voulait plutôt faciliter la prédication de l'Évangile aux Juifs. Dans son état incirconcis, Timothée, ayant une mère juive, aurait été considéré comme un Juif apostat, exclu d'office des synagogues. Un païen incirconcis pouvait assister aux réunions dans les synagogues (c'était le cas, d'ailleurs, de ceux que le Nouveau Testament appelle des « hommes craignant Dieu »), bien qu'ils n'aient pas le droit d'aller au-delà de la cour des Gentils

dans le temple de Jérusalem. Mais un homme juif qui n'était pas circoncis ne pouvait même pas assister aux services dans les synagogues.

Il paraît donc que le problème de la circoncision soit lié de manière intrinsèque à la raison pour laquelle on se ferait circoncire. Un Juif qui circoncit son fils par tradition ou pour reconnaître son lien familial avec Abraham, Isaac et Jacob ou pour pouvoir conserver la possibilité d'évangéliser dans la communauté juive ne serait pas en faute. De même, un parent non juif qui circoncit son fils parce qu'il reconnaît les avantages pour l'hygiène et la santé ne fait rien de mal. (En effet, il a été déterminé que la circoncision peu après la naissance est pratiquement une garantie qu'un homme n'aura jamais de cancer du pénis. Bien que le cancer du pénis soit relativement rare, il existe et il est bien capable de tuer. On peut y ajouter que la circoncision réduit le nombre et la sévérité des cas de « balanite », une inflammation du pénis, et permet de limiter le risque de cancer utérin chez les femmes des hommes circoncis.) Mais on aurait tort de se faire circoncire parce qu'on croit que Dieu l'exige encore de nos jours, que l'on est toujours sous la loi de Moïse, ou que la circoncision est nécessaire pour la justification. Quand on prend le temps de mieux comprendre les textes en question, il est clair qu'ils ne se contredisent pas vraiment.

PERMETTRE À DES PASSAGES DONT LE SENS EST ÉVIDENT DE CLARIFIER LES PASSAGES PLUS DIFFICILES

Nous avons déjà cité au chapitre 2 de cette étude les paroles de 2 Pierre 3.16, où l'apôtre reconnaît qu'il y a dans certains textes de la Bible des « *points difficiles à comprendre* ». Pierre parlait apparemment de points qui étaient difficiles parce qu'ils étaient particulièrement profonds, mais pour nous, certains points sont difficiles parce que nous ne connaissons pas certaines choses que les premiers lecteurs connaissaient. Par exemple, en 1 Corinthiens 11, Paul parle

de la pratique des femmes de se couvrir la tête quand elles priaient. Les termes employés en grec pourraient s'appliquer à de longs cheveux ou à une sorte de voile. Les femmes dans l'Église de Corinthe savaient sans aucun doute à quoi Paul se référait, mais malheureusement pour nous, il n'y a pas d'autres passages bibliques qui parlent de ce sujet.

Mais assez souvent, quand nous tombons sur un texte biblique qui nous paraît obscur, nous pouvons trouver des détails dans d'autres versets qui nous éclairent.

Tite 2.3-5 éclaire 1 Corinthiens 14.33,34/Actes 21.8,9

Certaines personnes sont perplexes devant ce qu'ils perçoivent comme un conflit entre 1 Corinthiens 14.33,34 et Actes 21.8,9. En 1 Corinthiens l'apôtre Paul dit clairement que lorsque l'Église est réunie pour l'adoration, les femmes n'ont pas droit de prendre la parole pour s'adresser à l'assemblée :

> « *Comme dans toutes les Églises des saints, que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis d'y parler ; mais qu'elles soient soumises, selon que le dit aussi la loi.* »

Mais quand on lit Actes 21.8,9, on trouve que « *Philippe l'évangéliste, qui était l'un des sept,* [...] *avait quatre filles vierges qui prophétisaient* ». On peut se demander alors comment il était possible à ces quatre femmes d'exercer leur don de prophétie si elles ne pouvaient pas parler dans l'Église. N'est-ce pas une contradiction ?

Soulignons encore que le contexte de 1 Corinthiens 14 montre clairement qu'il s'agit bien d'une réunion pour l'adoration de Dieu et l'édification de toute l'assemblée. « *Dans l'Église j'aime mieux dire cinq mots avec mon intelligence…* » (v. 19). « *Si donc, dans une assemblée de l'Église entière, tous parlent en langues…* » (v. 23). « *Lorsque vous vous assemblez, les uns ou les autres parmi vous ont-ils un cantique…* » (v. 26).

La règle concernant le silence de la femme ne s'applique pas à tout entretien religieux. Si les filles de Philippe

n'avaient pas le droit d'enseigner les hommes, évidemment leurs messages s'adresseraient à d'autres femmes et ne seraient pas livrés dans la grande assemblée en présence des hommes. En lisant Tite 2.3-5, on tire la conclusion logique qu'il y avait des situations où de l'enseignement se passait entre femmes :

> « *Dis que les femmes âgées* [...] *doivent donner de bonnes instructions, dans le but d'apprendre aux jeunes femmes à aimer leurs maris et leurs enfants, à être retenues, chastes, occupées aux soins domestiques, bonnes, soumises à leurs maris, afin que la parole de Dieu ne soit pas blasphémée.* »

Tout comme un chrétien, homme ou femme, peut évangéliser en dehors des réunions de l'Église, une prophétesse au premier siècle pouvait exercer son don en dehors de l'Église, pour ne violer ni la défense de prendre la parole pendant le culte ni la défense de prendre de l'autorité sur l'homme (1 Tim. 2.12).

1 Pierre 1.10,11 éclaire 1 Pierre 3.18-20

En 1 Pierre 3.18-20, nous avons un texte qui semble dire que Jésus a prêché à des morts dans le séjour des morts :

> « *Christ aussi a souffert une fois pour les péchés, lui juste pour des injustes, afin de nous amener à Dieu, ayant été mis à mort quant à la chair, mais ayant été rendu vivant quant à l'Esprit, dans lequel aussi il est allé prêcher aux esprits en prison, qui autrefois avaient été incrédules, lorsque la patience de Dieu se prolongeait aux jours de Noé.* »

Jésus est bien allé, entre sa mort et sa résurrection, au séjour des morts (voir Actes 2.31; Rom. 10.7). Mais aurait-il prêché aux esprits qui s'y trouvaient ? On ne peut s'empêcher de poser la question : Dans quel but aurait-il prêché ? Pour évangéliser ? Ce serait contraire à d'autres passages qui enseignent que nous serons jugés selon le bien ou le mal que nous aurons fait étant dans nos corps (2 Cor. 5.10; Héb. 9.27). Même si ces esprits acceptaient son message, qu'est-ce que cela

aurait changé lors du jugement dernier, puisqu'ils n'étaient plus dans leurs corps ? Jésus aurait-il prêché pour proclamer la condamnation de ces esprits-là ? Cela ne semblerait guère nécessaire. Luc 16.19-31 présente les méchants qui sont morts comme subissant déjà un châtiment terrible. Ils savent qu'ils sont sous la condamnation.

Mais un autre verset dans cette même épître de Pierre fournit un détail qui peut expliquer dans quel sens Jésus a prêché à ces gens :

> « *Les prophètes, qui ont prophétisé touchant la grâce qui vous était réservée, ont fait de ce salut l'objet de leurs recherches et de leurs investigations, voulant sonder l'époque et les circonstances marquées par l'Esprit de Christ qui était en eux et qui attestait d'avance les souffrances de Christ et la gloire dont elles seraient suivies.* » (1 Pierre 1.10,11)

Selon ce passage, les prophètes de l'Ancien Testament étaient guidés par « *l'Esprit de Christ qui était en eux* ». Les « *esprits en prison* » du chapitre 3 de 1 Pierre seraient les esprits de ceux qui étaient désobéissants à Dieu au temps de Noé. Les esprits de ces personnes sont maintenant au séjour des morts, mais elles étaient en vie sur terre lorsqu'elles entendirent la prédication dont le verset parle. Est-ce que Noé figurait parmi les prophètes en qui l'Esprit de Christ était présent ? Selon 2 Pierre 2.5 Noé était bien un « *prédicateur de la justice* ». Ces autres versets semblent donc nous indiquer que Jésus n'est pas allé prêcher à des esprits dans le séjour des morts, ce qui serait problématique, mais que Jésus a prêché à ces personnes de leur vivant à travers Noé, qui était animé de l'Esprit de Christ.

Pour conclure ce chapitre, disons encore que toute la vérité sur un sujet se trouve rarement dans un seul passage – il faut donc considérer TOUT ce que la Bible dit sur un sujet. Nous n'avons pas le droit d'ignorer des passages qui contredisent les idées que nous préférons, et nous ne devons pas interpréter un passage biblique de manière à le

mettre en conflit avec un autre passage. Au contraire, nous devons permettre aux différents passages bibliques de se compléter ou de s'interpréter les uns les autres. La Bible ne se contredit pas, mais les interprétations se contredisent très souvent, et quand elles le font, c'est un signe sûr qu'au moins l'une des interprétations devant nous est dans l'erreur (et peut-être toutes les deux).

DEUXIÈME PARTIE

Principes pour appliquer correctement la Bible à notre temps

CHAPITRE 15

Application – Quelques principes préliminaires

Si nous avons consacré tant de chapitres aux règles de la bonne interprétation de la Bible avant de parler de la mise en pratique de l'enseignement biblique, c'est parce que l'interprétation correcte doit précéder l'application correcte des Écritures. Si nous ne comprenons pas correctement ce que la Bible enseigne sur un sujet, nous ne pouvons pas mettre en pratique ce qu'elle enseigne. Ayant maintenant vu un nombre suffisant de principes d'interprétation, nous voulons entamer le côté application.

RECONNAÎTRE QUE NOUS VIVONS SOUS LA NOUVELLE ALLIANCE

Un principe très important avant de chercher à appliquer un texte biblique à une situation actuelle est de déterminer si le commandement ou l'exemple que nous considérons se rapporte à l'alliance sous laquelle nous vivons. En effet, Jésus-Christ étant venu, le monde entier est maintenant sous l'autorité, non pas de la loi mosaïque, mais de la loi du Christ.

« *Jésus, s'étant approché, leur parla ainsi : Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre.* » (Matthieu 28.18)

Paul dit : « *Je ne* [suis] *point sans la loi de Dieu, étant sous la loi de Christ.* » (1 Cor. 9.21)

« *Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Christ.* » (Gal. 6.2)

« *Car, le sacerdoce étant changé, nécessairement aussi il y a un changement de loi.* » (Héb. 7.12)

Dieu a déployé sa puissance en Christ, « *en le ressuscitant des morts et en le faisant asseoir à sa droite dans les lieux*

célestes, au-dessus de toute domination, de toute autorité, de toute puissance, de toute dignité et de tout nom qui se peut nommer, non seulement dans le siècle présent, mais encore dans le siècle à venir. Il a tout mis sous ses pieds, et il l'a donné pour chef suprême à l'Église. » (Éph. 1.20-22)

[Nous avons parlé en détail de la relation entre l'Ancien Testament et le Nouveau Testament au chapitre 9 sous la rubrique « Une loi qui n'est plus en vigueur », et il serait utile de réviser cette discussion et les passages qui y sont cités.]

Certes, dire que l'Ancien Testament n'est plus en vigueur n'est pas dire qu'il n'a plus de valeur. Quand l'apôtre Paul dit : « *Toute Écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre* » (2 Tim. 3.16,17), il se référait aux Écritures juives aussi bien qu'aux Écritures chrétiennes, c'est-à-dire l'Ancien Testament aussi bien que le Nouveau. L'Ancien Testament est donc utile, mais Paul dit également : « *Nous n'ignorons pas que la loi est bonne, pourvu qu'on en fasse un usage légitime* » (1 Tim. 1.8). Imposer aux hommes aujourd'hui des commandements qui ne sont plus en vigueur n'est pas légitime, mais quel serait un usage légitime de cette partie de la Bible ? Qu'est-ce qu'elle peut nous apporter de valeur ? On peut citer au moins quatre bienfaits importants que nous continuons de puiser dans l'Ancien Testament :

La connaissance du péché

Avant que Jésus ne vienne, la loi montrait aux hommes qu'ils étaient pécheurs. Il est vrai que le Nouveau Testament, comme l'Ancien Testament, identifie et condamne le péché, mais l'étude de l'Ancien Testament peut quand même aider les chrétiens à clarifier la nature de certains péchés. En plus, tout le système mosaïque soulignait la gravité du péché en faisant ressentir la séparation de l'homme pécheur d'avec Dieu. L'accès auprès de Dieu était strictement limité (Héb. 9.8). L'Ancien Testament rend donc plus claires nos idées du

péché, nous décrit bien notre état perdu sans Christ et augmente notre appréciation du salut en Christ.

Son témoignage sur Jésus

Le Nouveau Testament affirme à plusieurs reprises que l'Ancien Testament parle de Jésus (Jean 1.45; 5.39; Luc 24.27; Actes 10.43). Cela augmente notre foi en Jésus que de voir que tout ce qu'il a fait était en conformité avec les révélations données auparavant par Dieu (2 Pierre 1.18-21). L'Ancien Testament en parle de plusieurs manières :

1. Par des prophéties (Actes 26.22,23)
2. Par le fait de démontrer le besoin d'un sauveur (Gal. 3.22-24)
3. Par les symboles qui préfiguraient l'œuvre du Christ (Jean 1.29; 1 Cor. 5.7; Héb. 9.11,12; etc.)

Un livre inspiré qui nous parle tant de Jésus-Christ mérite forcément qu'on l'étudie.

Les leçons de l'histoire

Des récits contenus dans l'Ancien Testament nous enseignent beaucoup sur les relations de Dieu avec les hommes et sur la manière dont les hommes agissent entre eux. Voici plusieurs sortes de leçons :

- La patience de Dieu
- Le rôle actif qu'il joue dans les affaires des nations
- Sa justice et son châtiment du mal
- Les conséquences du péché dans la vie du pécheur et des autres
- Les exemples de foi, de piété et de soumission à Dieu
- La supériorité de Dieu par rapport aux idoles
- La nécessité de servir Dieu avec le cœur et non seulement dans les actes extérieurs
- L'importance de respecter les choix de Dieu
- La bienveillance de Dieu envers son peuple

› Le danger de l'orgueil

› Etc.

Le Nouveau Testament nous recommande la lecture de l'Ancien pour renforcer de telles leçons (1 Cor. 10.1-12 – surtout verset 11; Romains 15.4; Héb. 11).

Son enseignement sur Dieu

Le Nouveau Testament suppose que les lecteurs connaissent déjà qui est Dieu et ce qu'il a fait. C'est l'Ancien Testament qui nous parle en détail de sa création du monde, de sa sainteté, de sa puissance, de sa fidélité, de sa haine pour le péché, etc. Par contre, les connaissances révélées dans l'Ancien Testament sont approfondies par la révélation faite dans la personne de Jésus-Christ (Héb. 1.1-3).

RECONNAÎTRE QUE LES DONS MIRACULEUX ÉTAIENT TEMPORAIRES

Une situation similaire se présente quand nous avons affaire à des textes dans le Nouveau Testament qui parlent de dons miraculeux du Saint-Esprit. Quand nous réfléchissons à l'application correcte de ces passages à la vie de l'Église aujourd'hui, nous devons tenir compte du fait que ces dons étaient censés disparaître et qu'ils ont, en fait, cessé. Un passage qui traite de l'emploi du don de parler en langue ou du don de prophétie (1 Cor. 14) peut toujours enseigner des principes importants que nous devons respecter dans nos assemblées (par exemple, que l'on parle «*chacun à son tour* [...] *car Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix*» – vs. 27,33), mais cela ne veut pas dire qu'il faut s'attendre à voir dans nos Églises aujourd'hui des membres qui parlent en langues ou prophétisent.

Cette pensée pourra certainement déranger certains de nos lecteurs, car ils sont habitués à l'idée que toutes les manifestations du Saint-Esprit qu'ils peuvent lire dans le Nouveau Testament seront présentes parmi nous, si nous avons suffisamment de foi. Regardons donc d'un peu plus près ce

que la Bible elle-même nous annonce concernant la fin de ces dons.

« Les prophéties prendront fin… »

Nous avons déjà vu au chapitre 6 un passage clé à ce sujet, 1 Corinthiens 13.8-13.

> « *L'amour ne périt jamais. Les prophéties prendront fin, les langues cesseront, la connaissance disparaîtra. Car nous connaissons en partie, et nous prophétisons en partie, mais quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est partiel disparaîtra. Lorsque j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant ; lorsque je suis devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant. Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face ; aujourd'hui je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme j'ai été connu.*
>
> *Maintenant donc ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance, l'amour ; mais la plus grande de ces choses, c'est l'amour.* »

Ce texte dit clairement que les dons miraculeux, notamment dans ce passage le parler en langue et la prophétie, étaient destinés à prendre fin. Le passage précise en plus que ces choses devaient disparaître quand ce qui est parfait ou complet serait venu. En tenant compte de tout ce qui est dit dans le passage, il paraît bien que « ce qui est parfait » doit être la révélation complète de la volonté de Dieu, ce que nous avons, depuis la fin du premier siècle, dans la Bible.

Quand Paul parle des choses de l'enfance, il les compare aux dons miraculeux. Comme les jouets sont normaux, propres à l'enfant, mais non pas à l'adulte, les dons miraculeux appartenaient au début de l'Église, à une période de son développement. Après, l'Église n'en aurait plus besoin. Ensuite, Paul affirme que l'on verrait plus clairement quand la révélation parfaite serait en place. Et encore il se sert d'une

comparaison. Il dit que tant que la révélation était partielle, on voyait de manière obscure comme dans un miroir. Dans nos miroirs modernes, on voit une image très nette et exacte de nous-mêmes, comme si nous regardions quelqu'un en face. Mais à l'époque de Paul, les miroirs n'étaient que du métal poli – comme si l'on regardait son image sur la portière d'une voiture neuve. On se reconnaît, mais l'image n'est pas tout à fait nette. Quand Paul écrivait aux Corinthiens, les frères n'avaient pas encore le Nouveau Testament complet comme nous l'avons aujourd'hui. À ce moment-là, très peu des 27 livres du Nouveau Testament avaient été écrits. Il y avait donc des points qui restaient nécessairement obscurs, mais qui pour nous ont été rendus clairs par les écrits que les apôtres ont produits par la suite.

Finalement, Paul met en contraste avec ces dons temporaires trois qualités que les chrétiens devront toujours rechercher : la foi, l'espérance et l'amour. Tandis qu'il dit que les langues et les prophéties passeraient, il dit que ces trois qualités demeurent. Elles devaient continuer d'avoir toute leur importance même quand les dons miraculeux auraient cessé. Mais cela pose un problème pour ceux qui disent que les dons devaient survivre jusqu'au retour de Jésus à la fin du monde. L'espérance ne continuera pas d'être une qualité chrétienne après le retour de Jésus. Paul dit en Romains 8.24 : « *Car c'est en espérance que nous sommes sauvés. Or, l'espérance qu'on voit n'est plus espérance : ce qu'on voit, peut-on l'espérer encore ?* » Actuellement nous espérons – nous attendons avec confiance – le retour de Jésus et la récompense céleste qu'il va nous donner. Quand il viendra, on n'aura plus besoin d'espérer. On sera en possession de ce que nous voulons. Pareillement, une fois que Jésus sera revenu, la foi aura servi son but. Nous lisons en 2 Corinthiens 5.7 : « *Nous marchons par la foi et non par la vue.* » Nous ne voyons pas Jésus maintenant. Par la foi nous savons qu'il vit et qu'il règne. Quand il reviendra, ce ne sera plus par le témoignage des autres que nous connaîtrons la gloire de Jésus. Nous

le verrons directement. Après avoir dit que les langues et les prophéties étaient destinées à disparaître, Paul dit que la foi, l'espérance et l'amour devaient demeurer. Il est clair qu'il devait y avoir un temps entre la disparition des dons miraculeux et le retour de Jésus qui fera que l'espérance et la foi ne seront plus nécessaires. Nous vivons actuellement dans ce temps-là, après la disparition des dons miraculeux, mais avant le retour de Jésus.

Le moyen de recevoir ces dons était l'imposition des mains des apôtres

Considérons le moyen par lequel des croyants au premier siècle recevaient les dons miraculeux de l'Esprit, tels que le don de guérison, le don de parler en langue, le don d'interpréter, le don de prophétiser et tous les autres. En Actes chapitre 2, nous voyons que les apôtres eux-mêmes reçurent ces dons directement du Seigneur le jour de la Pentecôte. Actes 2.4 dit : « *Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer.* » Le jour de la Pentecôte et par la suite, les miracles étaient attribués aux apôtres seuls. Après la mort de Judas, qui avait trahi Jésus et qui s'est suicidé par la suite, tous les apôtres étaient des Galiléens. D'autres disciples de Jésus, tels que Lazare, Marthe, Marie, Bartimée, et d'autres, étaient de la Judée. Mais selon Actes 2.7, ceux qui parlaient en langues le jour de la Pentecôte étaient tous des Galiléens. C'était, en effet, les apôtres seuls qui exerçaient le don ce jour-là. En parlant des jours qui ont suivi, Actes 2.43 dit : « *La crainte s'emparait de chacun, et il se faisait beaucoup de prodiges et de miracles par les apôtres*. » Au chapitre 3, nous avons la guérison d'un boiteux qui mendiait devant la porte du temple ; cette guérison fut opérée par Pierre et Jean, des apôtres. En Actes 5.12 nous lisons : « *Beaucoup de miracles et de prodiges se faisaient au milieu du peuple par les mains des apôtres*. » Bien que le Saint-Esprit ait été promis et donné à tous ceux qui avaient obéi à l'Évangile, la Bible ne men-

tionne aucun autre chrétien dans les cinq premiers chapitres des Actes qui avaient reçu un pouvoir miraculeux, si ce n'est les apôtres seuls.

Ce n'est qu'à partir du chapitre 6 des Actes que nous voyons Étienne, au verset 8, faire des miracles. Or, Étienne n'était pas apôtre. Encore, au chapitre 8, versets 6 et 7, nous voyons Philippe l'évangéliste (non pas Philippe l'apôtre) qui, lui aussi, faisait des miracles. Qu'est-ce qui mettait à part Étienne et Philippe par rapport aux autres convertis, pour qu'ils soient capables de faire des miracles ? Nous le voyons en Actes 6.5,6 : ces deux hommes faisaient partie d'un groupe de sept frères à qui les apôtres avaient imposé les mains. Ceci est très important. Si nous revenons à l'histoire de Philippe en Actes 8, nous voyons que beaucoup de gens dans la ville de Samarie furent convertis par la prédication de Philippe. Le verset 14 dit : « *Les apôtres, qui étaient à Jérusalem, ayant appris que la Samarie avait reçu la parole de Dieu, y envoyèrent Pierre et Jean.* » L'apôtre Pierre et l'apôtre Jean imposèrent les mains aux chrétiens samaritains. L'un d'eux, un ex-magicien, s'appelait Simon. Selon les versets 18,19 :

> « *Lorsque Simon vit que le Saint-Esprit était donné par l'imposition des mains des apôtres, il leur offrit de l'argent, en disant : Accordez-moi aussi ce pouvoir, afin que celui à qui j'imposerai les mains reçoive le Saint-Esprit.* »

Quand les apôtres imposaient les mains aux Samaritains, ces derniers recevaient, non pas la présence invisible du Saint-Esprit dans leurs cœurs (ce don était promis à tous ceux qui se faisaient baptiser, selon Actes 2.38), mais plutôt des manifestations visibles, miraculeuses, du Saint-Esprit. Quelque chose s'était produit que Simon avait pu voir, et il voulait pouvoir communiquer aux autres la même chose. Évidemment, ceux qui recevaient le pouvoir de faire des miracles ne recevaient pas le pouvoir de transmettre ces pouvoirs aux autres. Sinon, Philippe, qui faisait lui-même de grands miracles, aurait pu communiquer ce pouvoir aux

autres sans que les apôtres ne viennent de Jérusalem. Autrement, Simon n'aurait pas compris que c'était uniquement «*par l'imposition des mains des apôtres*» que les dons de l'Esprit étaient donnés, et il ne leur aurait pas offert de l'argent, non pas pour qu'on lui accorde le pouvoir de faire des miracles, mais pour qu'on lui accorde la possibilité de transmettre ces pouvoirs aux autres.

Ce principe est confirmé dans le reste du Nouveau Testament : ceux qui exerçaient les dons miraculeux de l'Esprit avaient toujours reçu l'imposition des mains des apôtres. En Actes 19.6 nous lisons au sujet de certains hommes à Éphèse : «*Lorsque Paul leur eut imposé les mains, le Saint-Esprit vint sur eux, et ils parlaient en langues et prophétisaient*.» En 2 Timothée 1.6, Paul écrit au jeune évangéliste : «*C'est pourquoi je t'exhorte à ranimer le don de Dieu, que tu as reçu par l'imposition de mes mains.*»

L'exception : la conversion de Corneille

Nous voyons une seule exception à cette règle : c'est le cas de Corneille en Actes 10. Corneille fut le premier non-juif à se convertir au christianisme. Avant sa conversion, on n'avait même pas prêché l'Évangile aux païens. Les chrétiens juifs ne comprenaient pas encore que le salut en Christ était réellement destiné aux hommes de toutes les nations, qu'ils soient circoncis ou pas, et donc ils n'évangélisaient que leurs frères juifs. Mais Dieu a fait comprendre à Pierre qu'il devait se rendre chez Corneille. Pendant que l'apôtre prêchait à Corneille, à ses parents et à ses amis, le Saint-Esprit descendit sur ceux qui écoutaient. Actes 10.45,46 dit :

> «*Tous les fidèles circoncis qui étaient venus avec Pierre furent étonnés de ce que le don du Saint-Esprit était aussi répandu sur les païens. Car ils les entendaient parler en langues et glorifier Dieu*.»

Au chapitre 11 nous voyons que ce qui s'était passé chez Corneille était exceptionnel, et nous voyons aussi la raison

pour laquelle Dieu a fait une exception dans ce cas. Aux versets 2 et 3, il est dit que lorsque Pierre se rendit à Jérusalem, les chrétiens juifs lui adressèrent des reproches, en disant : « *Tu es entré chez des incirconcis, et tu as mangé avec eux.* » Pierre leur expliqua donc tout ce qui s'était passé pour l'amener à se rendre chez Corneille. Au verset 15 Pierre dit : « *Lorsque je me fus mis à parler, le Saint-Esprit descendit sur eux, comme sur nous au commencement.* » Dans les années qui suivirent le jour où l'Église fut établie, plusieurs personnes reçurent des dons miraculeux de l'Esprit, comme nous l'avons vu, mais cela avait toujours été au moyen de l'imposition des mains des apôtres. Quand Pierre décrit ce qui s'est passé chez Corneille, il se réfère à ce qui s'était passé « au commencement » de l'Église, quand les apôtres ont reçu leurs pouvoirs directement du Seigneur, sans l'intermédiaire d'un homme quelconque. Pierre reconnaît que ce qui s'est passé chez Corneille ne s'était pas produit depuis le jour de la Pentecôte. Aux versets 17 et 18, nous voyons la raison pour laquelle Dieu a agi de cette manière. Pierre continua :

> « *Or, puisque Dieu leur a accordé le même don qu'à nous qui avons cru au Seigneur Jésus-Christ, pouvais-je, moi, m'opposer à Dieu ? Après avoir entendu cela, ils se calmèrent, et ils glorifièrent Dieu, en disant : Dieu a donc accordé la repentance aussi aux païens, afin qu'ils aient la vie.* » (Actes 11.17,18)

Dans ce cas Dieu a accordé des dons visibles et miraculeux du Saint-Esprit sans l'imposition des mains d'un apôtre, parce qu'il voulait faire comprendre à l'Église qu'elle devait accepter la conversion des païens. Dieu a donné des dons de l'Esprit directement à deux occasions seulement : une fois à des Juifs, le jour de la Pentecôte, et une fois à des non-juifs, chez Corneille. Toutes les autres fois, ce fut par l'intermédiaire des apôtres que les dons de l'Esprit furent accordés. Or, les apôtres ne sont plus parmi nous pour communiquer ces dons aujourd'hui.

Les apôtres ne sont plus parmi nous

Mais ne peut-on pas avoir d'autres apôtres de nos jours ? Il y a certainement des hommes qui se font appeler apôtres, qui prétendent être apôtres. La Bible dit que nous ne devons pas accepter aveuglément de telles prétentions. En Apocalypse 2.2, Jésus félicite l'Église d'Éphèse de n'avoir pas été séduite :

> « *Je connais tes œuvres, ton travail, et ta persévérance. Je sais que tu ne peux supporter les méchants ; que tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et qui ne le sont pas, et que tu les as trouvés menteurs.* »

Paul aussi a parlé de ceux qui étaient « *de faux apôtres, des ouvriers trompeurs, déguisés en apôtres de Christ* » (2 Corinthiens 11.13). Comment peut-on éprouver ceux qui se disent apôtres aujourd'hui ? Sachons d'abord que le rôle primordial d'un apôtre était d'être témoin oculaire de la résurrection de Christ. Quand il était question de remplacer Judas pour que le nombre des apôtres soit au complet, c'est-à-dire douze, des critères étaient reconnus. En Actes 1.21,22, les disciples ont dit :

> « *Il faut donc que, parmi ceux qui nous ont accompagnés tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu avec nous, depuis le baptême de Jean, jusqu'au jour où il a été enlevé du milieu de nous, il y en ait un qui nous soit associé comme <u>témoin de sa résurrection</u>.* »

Plus tard, quand Paul défendait son apostolat, il dit qu'il était qualifié comme témoin : « *Ne suis-je pas apôtre ? N'ai-je pas vu Jésus notre Seigneur ?* » (1 Cor. 9.1). Dans la même épître, en 1 Corinthiens 15.7,8, il affirma : « *Il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. Après eux tous, il m'est aussi apparu à moi, comme à l'avorton.* » Paul aussi a vu le Seigneur ressuscité afin d'être témoin comme les autres ; mais comme il le dit, il a été le dernier. Pour confirmer qu'il était témoin et apôtre choisi du Seigneur, Paul a fourni « *les preuves* » de son apostolat « *par des signes, des prodiges et des miracles* » (2 Cor. 12.12).

Le but des dons miraculeux a déjà été atteint

Les miracles que nous lisons dans le Nouveau Testament avaient un but précis, celui de révéler et de confirmer le message de Jésus et de ses apôtres, celui de prouver que ces hommes parlaient réellement pour Dieu. Marc 16.20 dit au sujet des apôtres : « *Ils s'en allèrent prêcher partout. Le Seigneur travaillait avec eux, et confirmait la parole par les miracles qui l'accompagnaient.* » Actes 14.3 répète la même idée :

> « [Paul et Barnabas] *restèrent cependant assez longtemps à Icone, parlant avec assurance, appuyés par le Seigneur, qui rendait témoignage à la parole de sa grâce et permettait qu'il se fasse par leurs mains des prodiges et des miracles.* »

Hébreux 2.3,4 enseigne la même chose :

> « *Comment échapperons-nous en négligeant un si grand salut, qui, annoncé d'abord par le Seigneur, nous a été confirmé par ceux qui l'ont entendu* [les apôtres]*, Dieu appuyant leur témoignage par des signes, des prodiges, et divers miracles, et par les dons du Saint-Esprit distribués selon sa volonté.* »

Remarquez que dans ce dernier passage, écrit plus tard que le livre des Actes, le travail de confirmation du message du salut est présenté comme étant déjà achevé, le temps du verbe étant le passé.

Puisque des miracles divins ont été opérés pour confirmer le message que Dieu révélait, un récit fidèle de ces miracles suffit pour attester que le message est vrai. Dieu a fait beaucoup de miracles au temps de Moïse pour confirmer que Moïse était son porte-parole et pour attester que les commandements que Moïse promulguait venaient de Dieu lui-même. Les générations de Juifs qui venaient plus tard n'avaient pas besoin de voir les eaux du Nil changées en sang, ou la mer Rouge partagée en deux, ou la manne tomber du ciel pour savoir que les cinq livres de Moïse étaient inspirés de Dieu. Une parole confirmée comme étant de Dieu demeure confirmée pour toujours.

Voilà une raison pour laquelle la Parole de Dieu, écrite ou prêchée, est capable de produire la foi. Jean 20.31 dit : « *Ces choses ont été écrites afin que vous croyiez…* » Romains 10.17 dit : « *Ainsi la foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la parole de Christ.* » Abraham dit à l'homme riche au sujet des frères de ce dernier : « *S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes* [c'est-à-dire les Écritures]*, ils ne se laisseront pas persuader quand même quelqu'un des morts ressusciterait* » (Luc 16.31).

Le message de la Bible est complet. Jésus a promis que le Saint-Esprit conduirait les apôtres dans « *toute la vérité* » (Jean 16.13). L'apôtre Paul a dit avoir « *déclaré tout le conseil de Dieu* » (Actes 20.27). L'apôtre Pierre dit que Dieu nous a donné, au moyen de la connaissance qui a été révélée, « *tout ce qui contribue à la vie et à la piété* » (2 Pi. 1.3). Pierre dit aussi qu'il écrivait ce qu'il avait enseigné pour qu'après sa mort les hommes puissent s'en souvenir (2 Pi. 1.12-15). Jude nous dit que la foi chrétienne a été transmise aux saints « *une fois pour toutes* » (Jude 3), de telle sorte que Dieu n'aurait pas besoin de la révéler de nouveau aux générations futures. Sa Parole ne passera pas, mais demeure éternellement (Matt. 24.35; 1 Pi. 1.25). Il n'y a donc pas lieu de modifier le message par de nouvelles révélations de nos jours (1 Cor. 15.1,2 ; Gal. 1.8,9; Apoc. 22.18,19). Comme on n'a pas besoin de nouvelles révélations qui ne sont pas contenues dans la Bible, on n'aura pas besoin de confirmation miraculeuse de ces révélations.

Notre explication de 1 Corinthiens 13.8-13 est donc en harmonie avec les autres passages bibliques à ce sujet : les dons miraculeux du Saint-Esprit décrits dans le Nouveau Testament ne sont plus ni nécessaires ni même disponibles. Tout en reconnaissant que Dieu demeure tout-puissant et qu'il écoute et exauce toujours les prières de ses enfants, nous reconnaissons que les dons miraculeux dont parlent certains versets ne sont pas pour nous. Pour illustrer l'effet que cette vérité peut avoir sur l'application que nous cher-

cherons à faire d'un texte, regardons encore un passage que nous avons vu au chapitre 1 de ce livre :

> « *Quelque nombreuses que puissent être dans le monde les diverses langues, il n'en est aucune qui ne soit une langue intelligible ; si donc je ne connais pas le sens de la langue, je serai un barbare pour celui qui parle, et celui qui parle sera un barbare pour moi. De même vous, puisque vous aspirez aux dons spirituels, que ce soit pour l'édification de l'Église que vous cherchiez à en posséder abondamment.*
>
> *C'est pourquoi, que celui qui parle en langue prie pour avoir le don d'interpréter. Car si je prie en langue, mon esprit est en prière, mais mon intelligence demeure stérile. Que faire donc ? Je prierai par l'esprit, mais je prierai aussi avec l'intelligence ; je chanterai par l'esprit, mais je chanterai aussi avec l'intelligence. Autrement, si tu rends grâces par l'esprit, comment celui qui est dans les rangs de l'homme du peuple répondra-t-il Amen ! à ton action de grâces, puisqu'il ne sait pas ce que tu dis ? Tu rends, il est vrai, d'excellentes actions de grâces, mais l'autre n'est pas édifié.* » (1 Cor. 14.10-17)

Il est vrai que ce que nous avons vu précédemment signifie que je n'ai pas besoin de « prier pour avoir le don d'interpréter », car ce don, comme les autres, n'est plus disponible, mais il y a des leçons dans ce passage qui sont toujours valables pour nous. Par exemple, nous ne devons jamais perdre de vue l'importance de l'édification les uns des autres quand l'Église se réunit. Parler d'une manière que les autres ne comprennent pas peut impressionner quelques-uns ou donner à celui qui parle le sentiment de faire quelque chose de spécial, mais ce n'est pas ce que Dieu veut qu'on fasse dans son Église. Je devrais donc soit me faire interpréter si les autres ne comprennent pas la langue que je parle, soit simplifier mon langage si le problème est que mes paroles passent au-dessus de la tête de mes auditeurs.

On voit également dans ce passage la façon de faire la prière dans les assemblées du premier siècle : un homme

priait à haute voix, et les autres exprimaient leur consentement à sa prière en disant « Amen » (ainsi soit-il). Cela n'était pas possible quand on priait en langues, car les autres écoutaient sans comprendre, et donc sans pouvoir donner leur consentement. Mais ce n'est pas possible non plus quand tous prient en même temps à haute voix, comme cela est devenu la pratique dans certaines communautés aujourd'hui. On voit donc que le texte s'applique bien de nos jours, même si l'on reconnaît que les dons miraculeux étaient temporaires et n'existent plus dans l'Église.

RECONNAÎTRE QUE LA BIBLE FOURNIT AUX CHRÉTIENS UN MODÈLE À SUIVRE

Il y a des croyants qui décrivent la Bible comme « une lettre d'amour » de la part de Dieu. D'autres disent que la Bible n'est que l'histoire des relations entre Dieu et les hommes. Bien que la Bible nous montre incontestablement l'amour de Dieu pour les hommes, bien qu'elle contienne l'histoire de leurs relations, la Bible contient bien des commandements auxquels nous devons obligatoirement obéir (ce qui n'est pas le cas d'une lettre d'amour), et elle nous décrit des actions que nous devons imiter (ce qui n'est pas le cas d'une simple narration). Elle contient, en fait, un modèle auquel nous devons nous conformer.

L'importance des modèles

Un modèle, nous le savons tous, c'est ce qui est donné pour servir de référence, pour être reproduit. C'est un original à imiter. Celui qui a conçu un modèle peut montrer à celui qui doit le reproduire un échantillon ou prototype. Il peut aussi lui donner une liste de critères à respecter, des instructions orales ou écrites.

L'emploi de modèles est courant dans presque tous les domaines de la vie. Une cliente apporte à son couturier une robe et un tissu. La robe doit lui servir de modèle pour qu'il en fasse une autre du même style et de la même taille. Un

client montre à son menuisier la photo d'un meuble qu'il veut faire confectionner, ajoutant oralement des détails sur les dimensions. Un maître d'école affiche des exemplaires de toutes les lettres de l'alphabet pour que les écoliers apprennent à les reproduire dans leurs cahiers. Un entrepreneur fournit à des constructeurs des plans préparés par un architecte pour que l'édifice soit à la fois solide, fonctionnel et conforme au goût de celui pour qui on le construit.

Dans tous ces domaines et bien d'autres, dévier du modèle a des conséquences parfois désastreuses. Dans l'industrie, les pièces de rechange sont inutiles s'ils ne sont pas conformes aux modèles dans les moindres détails. Dans l'éducation, l'élève ne réussit pas s'il n'apprend pas à faire ce que le maître lui montre. Dans l'artisanat, le tailleur, le menuisier ou le sculpteur qui n'arrive pas à bien copier le modèle qui lui est donné perdra tous ses clients. Le bâtiment qui n'est pas construit selon des plans professionnels peut s'écrouler et occasionner la mort de tous ceux qui se trouvent à l'intérieur.

Il faut se référer constamment au modèle pour ne pas introduire des éléments qui n'y sont pas conformes, qui faussent le résultat final, qui affaiblissent ce qu'on veut bâtir ou qui déplaisent au client ou patron. Ne pas respecter le modèle empêche l'uniformité. C'est le désordre, la confusion et l'échec qui en résultent.

L'existence d'un modèle dans le christianisme

Le principe de suivre un modèle est important dans le domaine de la religion aussi. Dans l'Ancien Testament, Dieu a ordonné à Moïse de faire construire un lieu d'adoration, une tente sacrée appelée « le tabernacle ». Dieu a précisé dans les moindres détails de quelle manière il serait construit, les meubles qui s'y trouveraient, l'habillement des sacrificateurs qui y célébreraient un culte, et les cérémonies que ces sacrificateurs devaient accomplir. Et il tenait absolument à ce que sa volonté soit respectée en ces choses. Hébreux 8.5

nous dit que Moïse fut « divinement averti » : « *Aie soin, lui fut-il dit, de faire tout d'après le modèle qui t'a été montré sur la montagne.* » Dieu ne laissa pas aux Israélites la liberté de décider de quelle manière ils serviraient l'Éternel. Dans le Nouveau Testament pareillement, il est clair que le Seigneur lui-même a décidé ce que son Église doit faire et enseigner, ce à quoi elle doit ressembler, et de quelle manière ses membres doivent se conduire et travailler. Jésus parlait sévèrement de ceux qui délaissaient les choses que Dieu avait ordonnées et qui instituaient des pratiques d'origine humaine :

> « *C'est en vain qu'ils m'honorent, en donnant des préceptes qui sont des commandements d'hommes. Vous abandonnez le commandement de Dieu, et vous observez la tradition des hommes. Il leur dit encore : Vous anéantissez fort bien le commandement de Dieu, pour garder votre tradition.* » (Marc 7.7-9)

Il ressort clairement des épîtres de Paul qu'il enseignait la même chose partout où il allait. Ce n'est pas qu'il manquait d'originalité pour trouver de nouvelles idées. Ce n'est pas non plus que la culture était identique dans tous les pays où il travaillait. Les gens de Lystre et de Derbe étaient considérés par les autres comme ignorants, superstitieux et presque « sauvages » ; les Corinthiens étaient des gens mondains qui poursuivaient avant tout le luxe et le plaisir sexuel ; ceux de Philippes étaient fiers de leur citoyenneté et culture romaines, qui les distinguaient des villes grecques aux alentours ; la force des Éphésiens, c'était la magie ; la gloire des Athéniens, c'était la philosophie. Chaque pays et même chaque ville avait ses propres culture et mentalité, mais l'apôtre était convaincu que tous avaient besoin du même enseignement. Il recommandait les mêmes pratiques partout. Et pourquoi ? Parce qu'il était très conscient du fait qu'il y avait un modèle à suivre, un modèle qu'il n'avait pas inventé, mais qui lui avait été montré par le Seigneur et auquel il devait être fidèle. Le Créateur de tous les hommes

était, aux yeux de Paul, parfaitement capable de concevoir un plan et faire publier un message appropriés à tous les hommes de tous les pays. Quand on considère l'interdiction de changer les institutions divines (Jean 8.31; 2 Jean 9; Jude 3; Apoc. 22.18,19; etc.), il est évident que le plan et le message donnés par Dieu seraient appropriés, non seulement dans tous les pays, mais également aux hommes de toute génération. Le christianisme n'aurait donc pas besoin d'être adapté ou modifié pour satisfaire aux besoins de l'homme « moderne ».

Le modèle s'applique à tous les aspects de la foi chrétienne

Le modèle dont nous parlons concerne tout ce que nous croyons et pratiquons en tant que chrétiens individuels et en tant qu'Églises.

Le message

C'est Dieu lui-même qui a déterminé ce que son Église doit prêcher aux hommes perdus. Nous n'avons aucun droit de dévier de l'Évangile tel qu'il fut révélé aux apôtres. Paul dit aux Corinthiens :

> « *Je vous rappelle, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé, que vous avez reçu, dans lequel vous avez persévéré, et par lequel vous êtes sauvés, si vous le retenez tel que je vous l'ai annoncé ; autrement, vous auriez cru en vain.* » (1 Cor. 15.1,2)

Certains dans les Églises de la Galatie avaient déjà commencé à changer le message qu'ils avaient reçu. Paul leur adresse un avertissement très fort :

> « *Mais, quand nous-mêmes, quand un ange du ciel annoncerait un Évangile s'écartant de celui que nous vous avons prêché, qu'il soit anathème* [maudit] *!* » (Gal. 1.8)

En 1 Corinthiens 7.17-24, Paul explique qu'il ne faut pas enseigner des conditions de salut que Dieu n'a pas imposées. Le célibataire qui se garde pur n'a pas besoin de se marier

pour être chrétien ; le marié qui avait, selon la Parole de Dieu, le droit de se marier n'a pas besoin de redevenir célibataire pour servir Dieu. L'incirconcis n'a pas besoin d'être circoncis pour être sauvé, et l'esclave n'est pas obligé de devenir un homme libre pour plaire à Dieu. Ces conditions ne sont pas des états de péché, et Paul dit :

> « *Que chacun marche selon la part que le Seigneur lui a faite, selon l'appel qu'il a reçu de Dieu* [...] *Que chacun, frères, demeure devant Dieu dans l'état où il était lorsqu'il a été appelé.* » (1 Cor. 7.17,24)

Mais ce que nous voulons souligner dans ce passage, c'est la fin du verset 17 : « *C'est ainsi que je l'ordonne dans toutes les Églises.* » Paul annonçait le même Évangile et les mêmes conditions du salut partout où il allait, parce qu'il se conformait au modèle révélé par Dieu.

L'organisation de l'Église

En Actes 14.23, nous voyons que Paul et Barnabas ont conduit les Églises de la Galatie (Antioche, Icone, Lystre et Derbe) à mettre en place une même forme d'organisation : « *Ils firent nommer des anciens dans chaque Église.* » Ils n'ont pas enseigné à chaque assemblée de s'organiser selon son propre goût, soit avec un chef d'Église, un pasteur unique, un archevêque ou un président. Ils ont amené chaque assemblée à nommer un groupe d'hommes pour la diriger, des anciens. Chaque Église était autonome et avait ses propres anciens au lieu d'être soumise à un conseil ou dirigeant national ou régional. La Bible ne parle ni de paroisse ni de diocèse. Environ 20 ans plus tard, Paul donna des instructions pour les Églises dans un autre pays, mais ce fut le même plan d'organisation qu'il recommanda. Il dit à Tite : « *Je t'ai laissé en Crète, afin que tu mettes en ordre ce qui reste à régler, et que, selon mes instructions, tu établisses des anciens dans chaque ville* » (Tite 1.5).

Dans les versets suivants, en Tite 1.6-9, Paul énumère les critères à remplir par ceux qu'on choisirait comme anciens

ou évêques (deux noms pour la même fonction). Puisque cet enseignement fait partie du modèle inspiré de Dieu, nous ne devons pas être surpris de découvrir que ces qualifications correspondent à celles qui devaient être enseignées par Timothée dans la ville d'Éphèse (1 Tim. 3.3-7). L'organisation désirée ne variait pas selon l'endroit ou l'année. Elle constituait une partie du modèle.

Le financement du travail de l'Église

En Actes 11.29, nous voyons l'assemblée d'Antioche en Syrie qui envoie de l'aide aux frères pauvres en Judée. Elle n'a pas imposé une cotisation ou un montant fixe que chaque membre de l'Église devait apporter. Au contraire, « *les disciples résolurent d'envoyer, chacun selon ses moyens, un secours aux frères qui habitaient la Judée* ». L'apôtre Paul enseignait à l'Église de Corinthe de suivre le même principe. « *Que chacun donne comme il l'a résolu en son cœur* » (2 Cor. 9.7), et que chacun donne « *selon sa prospérité* » (1 Cor. 16.2).

Un autre principe concernant le financement des œuvres de l'Église, c'est que l'on faisait la collecte « *le premier jour de la semaine* » (1 Cor. 16.2), c'est-à-dire le dimanche. Là encore, il est important de souligner que cette recommandation ne se limitait pas à l'Église de Corinthe, à elle seule. Paul introduit cet enseignement en disant : « *Pour ce qui concerne la collecte en faveur des saints, agissez, vous aussi, comme je l'ai ordonné aux Églises de Galatie* » (1 Cor. 16.1). Ce modèle s'appliquait partout.

L'adoration

Quand Paul envoyait à l'Église de Corinthe des instructions concernant le culte, il était très clair que ces règles s'appliquaient dans toutes les autres assemblées aussi. Prenez, par exemple, le bon ordre et le silence des femmes :

> « *Car Dieu n'est pas un Dieu de désordre mais de paix. Comme dans toutes les Églises des saints, que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis d'y parler ;*

> *mais qu'elles soient soumises, selon que le dit aussi la loi* [...] *Est-ce de chez vous que la parole de Dieu est sortie ? Ou est-ce à vous seuls qu'elle est parvenue ? Si quelqu'un croit être prophète ou inspiré, qu'il reconnaisse que ce que je vous écris est un commandement du Seigneur.* » (1 Cor. 14.33,34,36,37)

L'Église de Corinthe n'avait pas la liberté de donner la parole aux femmes pour prêcher ou conduire des prières ou cantiques lors du culte. Elle n'avait pas le droit d'innover de cette façon. Le modèle biblique exige que ce soit des hommes et non des femmes qui prennent la direction de l'adoration en public.

Un autre exemple est l'enseignement sur le repas du Seigneur en 1 Corinthiens 11.17-34. Paul précise au verset 23 : « *Car j'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai enseigné.* » Le modèle n'est venu ni de Paul ni d'un homme quelconque. C'est le Seigneur qui a confié aux apôtres ce qu'ils devaient enseigner au sujet de la communion.

L'enseignement

Ce n'est pas seulement l'enseignement sur le culte, mais toute doctrine, qui doit être conforme au modèle. Paul dit à Timothée : « *Retiens dans la foi et dans la charité qui est en Jésus-Christ le modèle de saines paroles que tu as reçues de moi. Garde le bon dépôt...* » (2 Tim. 1.13,14). Ces saines paroles devaient être transmises fidèlement d'une génération d'enseignants à une autre : « *Ce que tu as entendu de moi, en présence de beaucoup de témoins, confie-le à des hommes fidèles qui soient capables de l'enseigner aussi à d'autres* » (2 Tim. 2.2).

La vie et le ministère

Enfin, la Bible parle d'un modèle, non seulement pour l'organisation, le financement, l'adoration et l'enseignement de l'Église, mais aussi pour la manière de vivre et de servir. Paul était conscient du fait qu'il laissait un exemple à suivre en ce qu'il disait, mais aussi en ce qu'il faisait : « *Ce que vous avez appris, reçu et entendu de moi, et ce que vous avez vu en moi,*

pratiquez-le. Et le Dieu de paix sera avec vous» (Phil. 4.9). Si nous suivons l'exemple que Paul et les autres apôtres nous ont laissé, Dieu sera avec nous. Si nous nous éloignons du modèle divin, nous serons, au contraire, sous la condamnation.

CONCLUSION

L'étude de la Bible est bien passionnante. Plus on apprend les bons principes d'interprétation, ces règles de bon sens que nous avons considérées dans la première partie de ce livre, plus la signification de chaque passage s'éclaircit ; plus les choses que nous lisons nous paraissent intelligibles, plus nous avons du plaisir à les sonder davantage. Mais la Parole de Dieu nous avertit qu'il ne suffit pas d'écouter la Parole, même avec la bonne compréhension. Il faut la mettre en pratique.

> «*Mettez en pratique la parole et ne vous bornez pas à l'écouter en vous trompant vous-mêmes par de faux raisonnements. Car, si quelqu'un écoute la parole et ne la met pas en pratique, il est semblable à un homme qui regarde dans un miroir son visage naturel et qui, après s'être regardé, s'en va et oublie aussitôt comment il est. Mais celui qui aura plongé les regards dans la loi parfaite, la loi de la liberté, et qui aura persévéré, n'étant pas un auditeur oublieux, mais se mettant à l'œuvre, celui-là sera heureux dans son activité.*» (Jac. 1.22-25)

Pour savoir la mettre correctement en pratique, il faut d'abord distinguer entre deux alliances bien distinctes et comprendre que l'ancienne n'est plus en vigueur et que c'est selon la nouvelle que nous sommes appelés à servir Dieu aujourd'hui. Ensuite, il faut reconnaître que même dans la nouvelle alliance, il y a un aspect qui était temporaire et qui ne nous concerne qu'indirectement maintenant, à savoir les dons miraculeux du Saint-Esprit. Enfin, il faut garder à l'esprit le fait que le Seigneur nous donne un modèle à suivre. Dans le chapitre suivant, nous verrons les moyens de l'identifier, afin que nous puissions «*faire tout d'après le modèle*» qui nous est montré dans la Parole (Héb. 8.5).

CHAPITRE 16

Comment identifier le modèle biblique

(Commandements, exemples et inférences)

Voyons à présent comment identifier, en lisant la Bible, le modèle qui représente la volonté de Dieu pour son peuple aujourd'hui. Il y a, en gros, trois moyens par lesquels on reconnaît le modèle de l'Église apostolique : les commandements, les exemples et les déductions logiques.

LES COMMANDEMENTS

Dieu a souvent fait connaître sa volonté par des commandements directs, par des instructions, par des paroles qui expriment l'idée d'une obligation. Comme nous l'avons vu, Jésus a toute autorité sur le monde entier. Tout être humain a le devoir d'obéir à sa volonté. Il n'est pas surprenant que nous trouvions des ordres de sa part à l'intention de l'Église dont il est le chef (Éph. 1.22) ou des hommes qui seront jugés un jour par sa Parole (Jean 12.48).

Jésus a, par exemple, donné les ordres suivants :

> « *Mais vous, ne vous faites pas appeler Rabbi ; car un seul est votre Maître, et vous êtes tous frères. Et n'appelez personne sur la terre votre père ; car un seul est votre Père, celui qui est dans les cieux. Ne vous faites pas appeler directeurs ; car un seul est votre Directeur, le Christ. Le plus grand parmi vous sera votre serviteur. Quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé.* » (Matt. 23.8-12)

Rappelons-nous aussi que Jésus a délégué de son autorité aux apôtres qu'il a choisis et auxquels il a promis l'inspiration de l'Esprit Saint. « *Quand le consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité* » (Jean 16.13). Il dit donc à ses envoyés : « *Celui qui vous écoute m'écoute* » (Luc 10.16).

Un exemple d'un commandement direct donné par l'un des apôtres de Jésus se trouve en Actes 2.38, où l'apôtre Pierre donna cet ordre à ceux qui, le jour de la Pentecôte, avaient cru au message prêché concernant Jésus-Christ : « *Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour le pardon de vos péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit* » (Actes 2.38).

En parlant aux chrétiens de Thessalonique concernant la nécessité d'exercer la discipline à l'égard des membres de l'Église qui n'obéissaient pas à l'Écriture, l'apôtre Paul donna cette instruction :

> « *Et si quelqu'un n'obéit pas à ce que nous disons par cette lettre, notez-le et n'ayez point de communication avec lui, afin qu'il éprouve de la honte. Ne le regardez pas comme un ennemi, mais avertissez-le comme un frère.* » (2 Th. 3.14,15)

Parmi les instructions qu'il donnait aux chrétiens concernant leurs relations au sein de la famille, l'apôtre écrivit :

> « *Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il convient dans le Seigneur. Maris, aimez vos femmes et ne vous aigrissez pas contre elles. Enfants, obéissez en toutes choses à vos parents, car cela est agréable dans le Seigneur.* » (Col. 3.18-20)

Là encore, il s'agit de simples phrases impératives.

Différentes formes de communication impérative

Mais il faut reconnaître qu'une phrase qui n'est pas faite en forme impérative peut aussi exprimer une obligation, tout comme l'ordre direct le fait. Parfois, il s'agit d'une question, mais une question rhétorique, c'est-à-dire une interrogation qui ne requiert pas obligatoirement de réponse, car elle est à l'avance connue par la personne qui la pose et la personne qui écoute. Une telle question peut avoir valeur d'impérative en dépit de sa tournure.

Voyons-en quelques exemples :

En Actes 22.16, Ananias dit à Saul de Tarse : « *Et maintenant, que tardes-tu ? Lève-toi, sois baptisé, et lavé de tes péchés,*

en invoquant le nom du Seigneur. » Ananias ne s'attend pas à ce que Saul de Tarse lui donne une bonne raison pour retarder son baptême. C'est une manière de dire : N'attends plus !

En 1 Corinthiens 6.4-7 l'apôtre Paul écrit :

> « *Quand donc vous avez des différends pour les choses de cette vie, ce sont des gens dont l'Église ne fait aucun cas que vous prenez pour juges ! Je le dis à votre honte. Ainsi il n'y a parmi vous pas un seul homme sage qui puisse prononcer entre ses frères. Mais un frère plaide contre un frère, et cela devant des infidèles ! C'est déjà certes un défaut chez vous que d'avoir des procès les uns avec les autres. Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt quelque injustice ? Pourquoi ne vous laissez-vous pas plutôt dépouiller ?* »

La question ici ne cherche pas une explication de la part des lecteurs ; elle constitue plutôt une manière d'exprimer une obligation : le chrétien devrait accepter d'être victime d'une injustice au lieu de faire honte à l'Église en portant plainte contre un frère devant les autorités civiles.

En Romains 10.14,15 Paul pose encore une série de questions, non pour obtenir un renseignement, mais pour souligner une obligation morale :

> « *Comment donc invoqueront-ils celui en qui ils n'ont pas cru ? Et comment croiront-ils en celui dont ils n'ont pas entendu parler ? Et comment en entendront-ils parler, s'il n'y a personne qui prêche ? Et comment y aura-t-il des prédicateurs, s'ils ne sont pas envoyés ?* »

Il va sans dire que les gens perdus ne pourront pas croire pour être sauvés si les chrétiens ne prennent pas l'initiative de leur annoncer la Bonne Nouvelle ou d'envoyer des gens pour leur prêcher ce message.

Parfois, au lieu d'exprimer une obligation par un commandement ou une question rhétorique, celui qui parle le fait au moyen d'une déclaration. Par exemple, Jésus exprime ainsi l'obligation de pardonner aux autres :

« *Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi ; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses.* » (Matt. 6.14,15)

Quand Jésus envoya ses disciples pour prêcher la Bonne Nouvelle au monde entier, il dit : « *Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné* » (Marc 16.16). Ces paroles ont la même valeur que l'ordre : Croyez et soyez baptisés pour être sauvés.

L'Épître aux Hébreux déclare : « *Or sans la foi il est impossible de lui être agréable ; car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie que Dieu existe, et qu'il récompense ceux qui le cherchent* » (Héb. 11.6) Elle aurait pu dire : Ayez la foi ; croyez que Dieu existe et qu'il récompense ceux qui le cherchent.

L'apôtre Paul déclara dans la ville d'Athènes : « *Dieu, sans tenir compte des temps d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils aient à se repentir* » (Actes 17.30).

Jésus dit en Matthieu 15.19,20 :

« *Car c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les impudicités, les vols, les faux témoignages, les calomnies. Voilà les choses qui souillent l'homme.* »

Ce n'est pas dit en forme de commandement, mais l'idée est claire : Évitez ces choses, sinon vous en serez souillés.

Un ordre peut s'exprimer avec beaucoup de délicatesse ou de politesse, mais cela ne change pas le caractère impératif de l'instruction donnée. Si vous lisez : « Pour tous renseignements, ayez l'amabilité de bien vouloir remplir la fiche », vous reconnaissez que la fiche n'est pas facultative. Ainsi, quand un auteur biblique nous exhorte à faire quelque chose ou exprime un souhait ou un désir, cela ne veut pas dire que c'est facultatif. En voici plusieurs exemples :

« *Je vous exhorte, frères, par le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, à tenir tous un même langage, et à ne point avoir de*

divisions parmi vous, mais à être parfaitement unis dans un même esprit et dans un même sentiment. » (1 Cor. 1.10)

« *Veillons les uns sur les autres pour nous exciter à l'amour et aux bonnes œuvres.* » (Héb. 10.24)

« *Je veux donc que les hommes prient en tout lieu, en élevant des mains pures, sans colère ni mauvaises pensées. Je veux aussi que les femmes, vêtues d'une manière décente, avec pudeur et modestie, ne se parent ni de tresses, ni d'or, ni de perles, ni d'habits somptueux, mais qu'elles se parent de bonnes œuvres, comme il convient à des femmes qui font profession de servir Dieu.* » (1 Tim. 2.8-10)

À qui le commandement s'adressait-il ?

Comme nous avons déjà insisté sur la nécessité de tenir compte du contexte quand nous étudions la Bible, nous devons, bien sûr, considérer la situation en vue quand nous tombons sur un commandement. Nous devons, par exemple, déterminer si l'on s'adresse à des personnes qui sont déjà chrétiennes ou à des personnes qui ne sont pas encore sauvées.

Cette question est importante lorsque nous examinons un texte comme Apocalypse 3.20. Ce verset est souvent cité par des gens qui enseignent que, pour être sauvé, il suffit d'inviter Jésus dans son cœur en récitant ce qu'ils appellent « la prière du pécheur ». Dans ce passage, Jésus dit :

« *Voici, je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et lui avec moi.* »

On prend ce verset pour appuyer l'idée que, pour être en communion avec Dieu, il faut simplement lui ouvrir la porte ; on prétend qu'il n'est donc pas question d'avoir à être baptisé pour le pardon des péchés. Mais si l'on remonte au verset 14, on voit clairement que Jésus parle ici, non pas à des non-chrétiens, mais à l'Église de Laodicée, à des personnes qui avaient déjà été baptisées, mais qui pensaient

se suffire en elles-mêmes, qui comptaient sur leur propre richesse (matérielle ou spirituelle) et avaient, d'une certaine manière, exclu de leur vie le Seigneur. Le contexte n'a rien à voir avec une évangélisation ; il s'agit plutôt d'un appel à des chrétiens à se repentir de l'orgueil et de la tiédeur spirituelle.

Avant de passer des commandements aux exemples, signalons qu'il y a des impératifs dans le Nouveau Testament qui, manifestement, ne concernent pas tous les chrétiens de toutes les ères. Par exemple, Paul écrit à Timothée : « *Quand tu viendras, apporte le manteau que j'ai laissé à Troas chez Carpus et les livres, surtout les parchemins* » (2 Tim. 4.13). C'est bien un commandement, mais un minimum de bon sens nous fait savoir qu'il ne s'agit pas d'une obligation pour tout chrétien. C'est une demande qui a été adressée à un individu et qui ne représente pas un principe éternel pour l'Église. C'est pour cela que certains aiment mieux se référer à des principes plutôt que des commandements ou des ordres. En effet, ce ne sont pas tous les commandements (ou phrases impératives) qui contiennent des principes éternels pour l'Église, et toutes les obligations pour les chrétiens de tous les temps ne sont pas exprimées en forme de commandements.

EXEMPLES APPROUVÉS

Pour identifier un modèle, il est souvent utile, voire essentiel, de considérer non seulement des instructions, mais des exemples aussi. Nous avons déjà cité les cas du client qui montre à son menuisier la photo d'un meuble qu'il veut faire confectionner, ajoutant oralement des détails sur les dimensions, et de la femme qui, non seulement explique à son couturier la sorte de robe qu'elle veut, mais lui apporte aussi une vieille robe du style désiré et qui lui va bien. L'artisan considère donc l'échantillon aussi bien que les instructions. Si nous voulons mieux connaître la nature du christianisme que la Parole de Dieu nous appelle à pratiquer, nous avons besoin d'examiner les descriptions bibliques de ce que les

chrétiens et les Églises faisaient, tout en prêtant attention aux instructions du Nouveau Testament.

Le jour du culte

Prenons la question du jour de la semaine où nos assemblées devraient se réunir pour adorer Dieu. Il n'y a pas de commandement explicite qui spécifie un jour, mais il est clair que le dimanche, le premier jour de la semaine, avait une importance particulière à cet égard. En Actes 20 l'apôtre Paul se trouve en Macédoine et se dirige vers l'Asie Mineure, plus précisément vers la ville de Troas. Il se presse dans son voyage, parce qu'il veut être à Jérusalem le jour de la Pentecôte (v. 16). Plusieurs de ses compagnons qui ont pris les devants se trouvent déjà à Troas. Luc, l'évangéliste, qui accompagne l'apôtre, écrit ceci :

> « *Nous nous embarquâmes à Philippes, et dans cinq jours nous les joignîmes à Troas, où nous demeurâmes sept jours. Et le premier jour de la semaine, les disciples étant assemblés pour rompre le pain, Paul, devant partir le lendemain, leur fit un discours qu'il étendit jusqu'à minuit.* » (Actes 20.6,7, Ostervald)

Malgré leur hâte, Paul et ses compagnons restent sept jours à Troas. Pourquoi « perdre » ainsi le temps ? Ils sont arrivés un lundi, et, voulant forcément adorer avec l'Église dans cette ville, ils sont obligés d'attendre jusqu'au dimanche, le seul jour de la semaine où tous les chrétiens viennent ensemble, le jour où ils prennent le repas du Seigneur. (On sait que l'expression « rompre le pain » désignait dans les milieux chrétiens le repas du Seigneur, la Sainte Cène – 1 Cor. 10.16; Actes 2.42). Cela pourrait aussi expliquer le délai de sept jours à Tyr en Actes 21.3-5 et à Pouzzoles en Actes 28.13, 14. Là aussi ils attendaient probablement la réunion du dimanche.

C'est encore le premier jour de la semaine que l'apôtre Paul recommande aux Églises de la Galatie, ainsi qu'à celle

de Corinthe, de faire une collecte en faveur de l'Église de Jérusalem.

> « *Pour ce qui concerne la collecte en faveur des saints, agissez, vous aussi, comme je l'ai ordonné aux Églises de la Galatie. Que chacun de vous, le premier jour de la semaine, mette à part chez lui ce qu'il pourra, selon sa prospérité, afin qu'on n'attende pas mon arrivée pour recueillir les dons.* » (1 Cor. 16.1,2).

C'était très pratique de réunir les dons quand les chrétiens venaient ensemble déjà pour manger le repas du Seigneur. (Voir aussi 1 Cor. 11.20-22 : il est vrai que les chrétiens à Corinthe avaient déformé ce repas mémorial, mais le but de leur réunion devait être de l'observer.) L'expression « *le premier jour de la semaine* » en 1 Corinthiens 16.2 sous-entend, bien sûr, chaque premier jour de chaque semaine. Il est clair que la collecte (la mise en commun des offrandes pour l'œuvre de Dieu), ainsi que la prise du repas du Seigneur, avaient lieu toutes les deux chaque dimanche, et non pas une fois par mois, par trimestre ou par an.

Les chrétiens peuvent, bien sûr, se réunir à chaque fois qu'ils en ont l'occasion afin de prier ou chanter ensemble, étudier la Parole de Dieu, s'encourager ou jouir de la communion fraternelle (Actes 2.46,47; 12.12; 19.9; Héb. 3.13; 10.24, 25; etc.), mais pour ce qui est du repas du Seigneur et de la collecte, les exemples bibliques précisent un jour particulier. C'est le dimanche qui est clairement autorisé pour ces deux actes. Ni commandement ni exemple apostolique ne fournit de soutien pour la pratique d'observer la Sainte Cène chaque matin ou le samedi soir. Et aucun passage ne soutient la pratique dans certaines communautés de faire une collecte chaque fois que les membres se réunissent au cours de la semaine.

L'organisation de l'Église

Prenons aussi la question de l'organisation de l'Église. Au premier siècle l'assemblée locale était dirigée par un groupe

d'hommes, remplissant certains critères (1 Tim. 3.1-7 ; Tite 1.5-9) et appelés indifféremment anciens, évêques ou pasteurs (Actes 20.17,28; Tite 1.5,7; 1 Pi. 5.1-4). Nous avons des instructions dans le Nouveau Testament pour ce rôle dans l'Église, mais ce sont les exemples qui nous montrent ce que Dieu a voulu pour ce qui est du nombre d'anciens dans une assemblée.

Dans la plupart des Églises protestantes, on désigne un homme comme étant « le pasteur ». Il y en a un seul dans une Église. Il est le dirigeant, le responsable, celui qui est à la tête de l'assemblée locale, et parfois de plusieurs assemblées locales. Mais ce n'est pas ce que nous recommande le modèle de l'Église dans le Nouveau Testament. On ne trouve aucun exemple où une assemblée avait pour la conduire un seul pasteur ou évêque. Au contraire, quand les auteurs inspirés parlaient de cette fonction dans l'Église, il était toujours question d'un groupe d'hommes qui servaient ensemble au sein d'une assemblée :

> « *Ils firent nommer des anciens dans chaque Église.* » (Actes 14.23)
>
> « *De Milet Paul envoya chercher à Éphèse les anciens de l'Église.* » (Actes 20.17)
>
> « *Paul et Timothée, serviteurs de Jésus-Christ, à tous les saints en Jésus-Christ qui sont à Philippes, aux évêques et aux diacres.* » (Philippiens 1.1)
>
> « *… afin que, selon mes instructions, tu établisses des anciens dans chaque ville.* » (Tite 1.5)
>
> « *Quelqu'un est-il malade ? Qu'il appelle les anciens de l'Église, et que les anciens prient pour lui.* » (Jacques 5.14)

Jamais dans la Bible un homme n'a été désigné comme l'évêque, l'ancien ou le pasteur de telle ou telle Église, de manière à faire croire qu'il en était le seul. Quelle qu'en soit la raison, les exemples suffisent pour nous faire comprendre

que, dans le plan de Dieu, une assemblée est conduite non par un seul individu, mais par un groupe d'hommes.

Précédents ou situations personnelles ?

Comme nous l'avons vu, quand on considère l'importance du contexte et qu'on se souvient du fait qu'une obligation n'est pas toujours exprimée en forme de commandement, on peut parler de « principes » qu'il faut respecter et qui nous aident à identifier le modèle. Pareillement, certains proposent le terme « précédent » à la place d'« exemple ». Un précédent, en effet, n'est pas simplement quelque chose qui a une fois eu lieu, mais un « fait, acte antérieur invoqué comme référence, comme modèle ou comme justification pour quelque chose d'identique ou d'analogue » (www.larousse.fr). Or, en examinant les exemples apostoliques, on prend soin de distinguer entre ce que les premiers chrétiens faisaient à cause d'un enseignement qu'ils avaient reçu des hommes inspirés et ce qu'ils faisaient « par hasard », si vous voulez, selon leurs circonstances particulières.

Nous avons déjà vu, par exemple, que les chrétiens de Troas se réunirent « *le premier jour de la semaine* [...] *pour rompre le pain* » (Actes 20.7). Mais pourquoi le premier jour de la semaine ? A-t-il une importance particulière ? Bien sûr. Ce fut le premier jour de la semaine quand Jésus est ressuscité (Matt. 28.1-7). Ce jour rappelle aux chrétiens l'un des fondements de leur foi. Il devient ainsi « le jour du Seigneur » (Apoc. 1.10) et le jour où les chrétiens devaient venir ensemble (1 Cor. 16.1,2). Les chrétiens de Troas prenaient le repas en ce jour parce qu'on leur avait enseigné de le prendre le premier jour de la semaine. Il s'agit donc d'un exemple que l'Église doit suivre dans chaque génération.

Par contre, nous voyons un autre détail qui ne fait pas partie du modèle biblique, qui ne constitue pas un précédent. Au moins deux passages qui se réfèrent à la prise du repas du Seigneur mentionnent le fait que les personnes concernées étaient réunies dans une « chambre haute » : Jésus et

ses disciples, dans la nuit où le repas fut institué (Luc 22.12-20), et les chrétiens de Troas (Actes 20.7,8). En plus, Actes 1.13 parle de la chambre haute où les apôtres se tenaient d'ordinaire avant le jour de la Pentecôte. Devons-nous voir dans ces exemples un précédent, un modèle pour tous les chrétiens ? Faut-il enseigner aux chrétiens partout, même dans des villages composés entièrement de cases en terre battue avec des toitures en paille, qu'ils doivent construire des maisons à étage afin de prendre la communion de manière acceptable ? Il le faudrait seulement si le Nouveau Testament indiquait qu'il y avait une raison spirituelle de se réunir à l'étage et que les chrétiens de Troas suivaient consciemment un enseignement apostolique qui imposait un tel cadre pour le culte chrétien. Étant donné qu'aucun passage n'attache une signification particulière au fait de s'assembler dans une chambre haute plutôt qu'au rez-de-chaussée, nous sommes obligés de reconnaître que les chrétiens de Troas auraient pu se réunir ailleurs. Ils ont sûrement choisi la chambre haute pour des raisons pratiques : sa disponibilité, sa capacité, sa situation géographique, etc. Tous les exemples ne sont donc pas forcément des « précédents ».

Quand on opte pour le terme « exemple », on ajoute souvent le mot « approuvé » ou « apostolique ». En effet, il y a des exemples négatifs dans la Bible qui sont utiles et instructifs, comme le cas d'Ananias et Saphira qui mentirent au sujet d'une offrande qu'ils ont apportée à l'Église et qui furent punis sur-le-champ par Dieu (Actes 5.1-11). Mais les exemples qui nous intéressent particulièrement dans notre effort de retrouver le modèle de l'Église établie par Jésus sont les exemples positifs, ou approuvés. Ce sont les exemples qui montrent les premiers chrétiens en train d'agir avec l'encouragement et l'approbation des hommes inspirés. Ceux qui s'opposent à l'idée de suivre le modèle biblique se moquent parfois de l'effort d'imiter l'Église du Nouveau Testament. Ils disent : « À quelle Église du premier siècle voulez-vous

ressembler ? À l'Église de Corinthe, où il y avait de l'immoralité sexuelle, de la division, des litiges entre frères et du désordre lors des cultes ? Ou bien à l'Église de Laodicée, qui manquait de zèle, ou à celle de Thyatire qui permettait à une femme appelée Jézabel d'enseigner des faussetés et d'égarer les membres ? » Toutes ces façons de faire sont clairement condamnées dans les mêmes passages qui les décrivent, et elles ne font pas du tout partie du modèle à imiter. Encore, nous cherchons des exemples approuvés, des exemples qui nous montrent les chrétiens et les Églises en train de mettre en pratique l'enseignement de Jésus et de ses apôtres.

LES INFÉRENCES NÉCESSAIRES

Une dernière chose qui nous permet d'identifier le modèle biblique est ce qu'on pourrait appeler les déductions logiques ou les inférences nécessaires. Ce sont des choses qui ne sont pas dites explicitement, mais que l'on doit logiquement supposer, compte tenu de ce qui EST dit dans tel ou tel passage.

Pour prendre un exemple dans la vie de tous les jours, supposons que vous recevez une lettre vous annonçant qu'un ami arrivera à la gare de votre ville le 1er janvier à 17 h 30. Par déduction logique vous pourriez conclure que ce jour-là, à cette heure-là, il sera inutile d'essayer de le joindre chez lui, car il n'y sera pas. Il ne vous l'a pas dit expressément, mais les renseignements qu'il vous a donnés vous permettent de faire cette déduction.

Tous les hommes déduisent logiquement des vérités à partir des faits qu'ils connaissent. C'est un phénomène que nous voyons même dans la Bible. En Jean 9, Jésus a fait un miracle particulièrement impressionnant : il a guéri un homme qui était aveugle de naissance. Les chefs des Juifs, qui étaient jaloux de Jésus et ne voulaient que personne ne croie en lui, essayaient d'intimider l'homme guéri et lui dirent : « *Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais celui-ci, nous ne savons d'où il est.* » Mais l'ex-aveugle ne pouvait pas

nier la vérité qu'il avait déduite en se basant sur ce que Jésus avait fait :

> « *Cet homme leur répondit : Il est étonnant que vous ne sachiez d'où il est ; et cependant il m'a ouvert les yeux. Nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais, si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. Jamais on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si cet homme ne venait pas de Dieu, il ne pourrait rien faire.* » (Jean 9.29-33)

Un pharisien du nom de Nicodème a raisonné de la même manière concernant Jésus. Il lui dit : « *Rabbi, nous savons que tu es un docteur venu de Dieu ; car personne ne peut faire ces miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui* » (Jean 3.2).

Jésus lui-même faisait des déductions à partir de ce qui était écrit dans la Parole de Dieu. Il tirait comme conclusions des vérités qui n'étaient pas énoncées explicitement dans les passages cités, mais qui étaient incontournables, compte tenu de ce qui était écrit. Nous avons déjà vu au chapitre 5 que Jésus a montré que l'on peut déduire du fait que Dieu dit : « *Je <u>suis</u> le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob* » que l'homme continue d'exister après sa mort et peut donc ressusciter.

Faisons une inférence à partir d'Hébreux 10.25, qui dit : « *N'abandonnons pas le rassemblement de nous-mêmes…* » Pourrait-on parler logiquement de nous rassembler nulle part ? Évidemment pas. Si l'on se réunit, on doit se réunir quelque part. La Bible nous dit de nous réunir, mais elle ne prescrit pas telle ou telle sorte de lieu de réunion. Cela pourrait être à l'ombre d'un arbre ou bien dans une maison, une école, un lieu construit ou loué par les membres de l'Église, etc. N'importe quel lieu est autorisé par la déduction inévitable que pour obéir à l'ordre de nous réunir, nous avons besoin d'un lieu pour le faire.

Quand nous parlons d'inférences ou déductions en ce qui concerne la compréhension ou l'application de la Bible,

il devrait aller sans dire que nous raisonnons à partir de ce qui est écrit. Il faut que nous nous référions à ce qui est dit dans tel ou tel livre, chapitre et verset de la Bible.

Des inférences non valables

Il faut pourtant faire attention de ne pas imposer au texte des conclusions que la bonne logique n'exige pas. Certaines inférences ne sont tout simplement pas nécessaires : elles pourraient théoriquement être possibles, mais cela ne suffit pas pour baser une doctrine dessus. Prenons un exemple pour que ce principe soit plus clair.

Le baptême des enfants

En Actes 16, Luc décrit le travail de l'apôtre Paul et ses compagnons dans la ville de Philippes.

> « *Le jour du sabbat, nous nous sommes rendus hors de la porte, vers une rivière, où nous pensions que se trouvait un lieu de prière. Nous nous sommes assis et avons parlé aux femmes qui étaient réunies. L'une d'elles, nommée Lydie, marchande de pourpre, de la ville de Thyatire, était une femme craignant Dieu, et elle écoutait. Le Seigneur lui ouvrit le cœur, pour qu'elle soit attentive à ce que disait Paul. Lorsqu'elle eut été baptisée, avec sa famille, elle nous fit cette demande : Si vous me jugez fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison, et demeurez-y. Et elle nous pressa par ses instances.* » (Actes 16.13-15)

Plus tard, Paul et Silas furent arrêtés à cause de leur prédication. Ils furent battus et jetés au fond de la prison. Quand Dieu intervint pour les délivrer, ils eurent l'occasion de prêcher au chef de la prison et à sa famille.

> « *Et ils lui annoncèrent la parole du Seigneur, ainsi qu'à tous ceux qui étaient dans sa maison. Il les prit avec lui, à cette heure même de la nuit, il lava leurs plaies, et aussitôt il fut baptisé, lui et tous les siens. Les ayant conduits dans son logement, il leur servit à manger, et il se réjouit avec toute sa famille de ce qu'il avait cru en Dieu.* » (Actes 16.32-34)

Dans ces passages nous avons le baptême de deux familles entières, celle de Lydie et celle du geôlier philippien. Or, dans certaines communautés, on cite ces exemples pour appuyer leur pratique de baptiser des bébés ou des enfants très jeunes. Elles prétendent qu'il y avait sans doute des tout-petits dans ces familles, et que selon ces textes on peut affirmer qu'ils reçurent le baptême en même temps que les grands.

Mais cette inférence est-elle nécessaire ? N'y a-t-il pas des familles où il n'y a pas de bébés ou de jeunes enfants ? Bien sûr que oui. La famille de Lydie, une commerçante qui était originaire de Thyatire, mais qui résidait à Philippes, pouvait très bien se composer de ses sœurs et ceux qui travaillaient pour elle dans son activité commerciale. Dans tous les cas, rien du tout ne prouve qu'il y avait de jeunes enfants dans le foyer. On peut dire la même chose en ce qui concerne le geôlier, mais là on peut ajouter deux autres faits qui militent contre l'idée que des bébés étaient concernés par cette conversion. Le texte dit que Paul et Silas annoncèrent la Parole à tous ceux qui étaient dans sa maison. Est-ce qu'ils prêchèrent à des nouveau-nés ? En plus, Luc nous dit que la famille du geôlier se réjouit avec lui de ce qu'il avait cru. Mais est-ce que des bébés pourraient se réjouir pour un tel sujet ? Ils n'auraient pas compris ce qui se passait. Non, on ne peut pas faire la déduction à partir de ces textes que des bébés recevaient le baptême au 1er siècle.

Non seulement il faut se méfier de faire une inférence qui n'est pas nécessaire et de baser une doctrine dessus, mais il faut évaluer toute inférence à la lumière de ce que d'autres passages bibliques disent sur le même sujet. Un grand nombre d'inférences qui pourraient nous sembler plausibles peuvent être rejetées d'office quand on reconnaît qu'elles sont en conflit avec des enseignements clairs de la Bible. Pour ce qui est du baptême des bébés, la Bible précise bien des conditions qui doivent précéder le baptême, des

conditions qu'un bébé ne peut pas remplir. En Actes 8.36-38 l'eunuque éthiopien demanda à l'évangéliste Philippe s'il pouvait être baptisé, et Philippe a cité une condition que le bébé ne peut pas remplir :

> « *Et l'eunuque dit : Voici de l'eau ; qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé ? Philippe dit : Si tu crois de tout ton cœur, cela est possible. L'eunuque répondit : Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. Il fit arrêter le char ; Philippe et l'eunuque descendirent tous deux dans l'eau, et Philippe baptisa l'eunuque.* »

La réponse de Philippe s'accorde bien avec les paroles de Jésus quand il envoya ses disciples pour annoncer la Bonne Nouvelle. Selon Marc 16.15,16, l'écoute de l'Évangile et la foi en son contenu sont des préalables du baptême :

> « *Puis il leur dit : Allez par tout le monde, et prêchez la bonne nouvelle à toute la création. Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné.* »

On pourrait parler aussi de la repentance, qui, selon Actes 2.38, précède le baptême. L'enfant qui vient de naître n'est pas capable de prendre une résolution comme la repentance, et d'ailleurs, il n'a pas encore commis d'actes dont il aurait besoin de se repentir.

Comme la plupart de ce que nous avons vu dans ce livre, l'idée de prêter attention aux commandements (principes) et aux exemples approuvés (précédents) dans le Nouveau Testament et de faire des déductions logiques et raisonnables sur la base des faits que la Parole nous fournit n'est que du bon sens. Ni la compréhension ni l'application de la Bible n'est réservée à une élite.

> « *Les commandements que je vous communique aujourd'hui ne sont pas trop difficiles à comprendre ni hors d'atteinte pour vous. Ils ne sont pas au ciel, pour qu'on dise : "Qui montera au ciel pour aller nous les chercher et nous les communiquer, afin que nous puissions les mettre en pratique ?" Ils*

ne sont pas non plus au-delà des mers, pour qu'on dise : "Qui traversera les mers pour aller nous les chercher et nous les communiquer, afin que nous puissions les mettre en pratique ?" Non, cette parole du Seigneur est tout près de vous, dans votre bouche et dans votre cœur, et vous pouvez la mettre en pratique. » (Deut. 30.11-14, FC)

CHAPITRE 17

Ne pas aller au-delà de ce qui est écrit

Jusqu'à présent nous avons traité du sujet de l'application des Écritures en nous appuyant sur l'idée d'un modèle auquel il faut chercher à nous conformer. Dieu nous donne dans les Écritures un modèle à suivre pour la doctrine, l'Église et même la vie chrétienne. Mettre en pratique l'enseignement de la Bible signifie imiter le modèle qu'elle nous fournit.

PAR QUELLE AUTORITÉ… ?

Une autre manière de traiter du sujet de la mise en application de la Parole serait de commencer par la question de l'autorité.

En Marc 11, nous lisons :

> « *Pendant que Jésus se promenait dans le temple, les principaux sacrificateurs, les scribes et les anciens vinrent à lui et lui dirent : Par quelle autorité fais-tu ces choses, et qui t'a donné l'autorité de les faire ?* »

À cause de l'hypocrisie de ses interlocuteurs, Jésus n'a pas répondu directement à leur question, mais il n'a pas suggéré que la question était sans importance. Dans ses propos, le Seigneur a indiqué qu'il n'y a, en fin de compte, que deux réponses possibles à une telle question :

> « *Jésus leur répondit : Je vous adresserai aussi une question ; répondez-moi, et je vous dirai par quelle autorité je fais ces choses. Le baptême de Jean venait-il du ciel, ou des hommes ?* » (Marc 11.27-30)

Il est sous-entendu dans la réponse de Jésus qu'il faut respecter ce qui est établi par l'autorité de Dieu, mais pas forcément ce qui vient de l'homme.

Dans un autre passage, Jésus cita un texte du prophète Ésaïe et l'appliqua aux chefs religieux de son temps :

> « *Ce peuple m'honore des lèvres,*
> *Mais son cœur est éloigné de moi.*
> *C'est en vain qu'ils m'honorent,*
> *En enseignant des préceptes*
> *Qui sont des commandements d'hommes.* »

Puis, il ajouta :

> « *Toute plante que n'a pas plantée mon Père céleste sera déracinée. Laissez-les : ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles ; si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans une fosse.* » (Matt. 15.8,9,13,14)

En d'autres termes, ce que les hommes ont institué de leur propre chef et donc sans l'autorisation divine ne sera pas agréé par Dieu, et ceux qui enseignent ou qui suivent des enseignements qui viennent des traditions humaines plutôt que de la Parole de Dieu risquent la perdition. La question de l'autorité est donc très pertinente, et nous avons intérêt à nous poser la question : « Par quelle autorité faisons-nous ce que nous faisons dans la religion, et qui nous a donné le droit de faire ou d'enseigner ces choses ? »

Dieu a délégué toute autorité à son Fils, Jésus-Christ (Matt. 28.18), et Jésus, en tant que souverain, nous a communiqué sa volonté au moyen de la Parole de ses messagers, les apôtres et d'autres hommes inspirés qui ont écrit le Nouveau Testament. C'est ainsi que Paul nous rappelle en Galates 1.11, 12 : « *Je vous déclare, frères, que l'Évangile qui a été annoncé par moi n'est pas de l'homme ; car je ne l'ai ni reçu ni appris d'un homme, mais par une révélation de Jésus-Christ.* » Et il insiste auprès des Corinthiens : « *Si quelqu'un croit être prophète ou inspiré, qu'il reconnaisse que ce que je vous écris est un commandement du Seigneur* » (1 Cor. 14.37).

Paul écrit aux Colossiens : « *Et quoi que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus* » (Col. 3.17). Il devrait aller sans dire que nous ne pouvons pas prêcher ou faire « *au nom du Seigneur Jésus* » ce que le Seigneur Jésus n'a pas autorisé. On revient donc à la question :

Par quels moyens pouvons-nous déterminer ce que la Parole du Seigneur autorise ? Ce sont, en fait, les mêmes moyens par lesquels on reconnaît le modèle de l'Église apostolique : les commandements, les exemples et les déductions logiques.

CE QUI N'EST PAS AUTORISÉ EST DÉFENDU ?

Là où une pratique ou un enseignement n'est pas autorisé d'une de ces manières, il faut considérer la probabilité qu'il soit, en fait, défendu. Dans la vie profane, il y a certainement des situations où c'est une faute grave que de faire ce qu'on n'est pas autorisé à faire. Dans une entreprise où il y a un service achats, un employé qui n'est pas de ce service n'a pas droit de passer des commandes au nom de l'entreprise pour l'achat de marchandises. Dans une société qui a son spécialiste en relations publiques, ce n'est pas n'importe quel employé qui peut se permettre de parler à la presse au nom de la société. Les employés qui font de telles choses sans autorisation se verront bientôt au chômage.

Parfois, une personne est autorisée à faire quelque chose, mais elle va au-delà de ce qu'elle a le droit de faire. Si vous donnez de l'argent à votre enfant en lui disant d'aller à la boutique vous acheter deux bouteilles de coca-cola, et qu'il revient avec les deux cocas, plus une bière et un jouet pour lui-même, vous ne serez pas content. Il n'a pas suivi vos instructions – il a fait ce que vous ne l'avez pas autorisé à faire. Dans la religion aussi, ce qui n'est pas autorisé est souvent défendu.

Nous voyons un exemple particulièrement frappant en Lévitique 10.1-3 :

> « *Les fils d'Aaron, Nadab et Abihu, prirent chacun un brasier, y mirent du feu, et posèrent du parfum dessus ; ils apportèrent devant l'Éternel du feu étranger, ce qu'il ne leur avait point ordonné. Alors le feu sortit de devant l'Éternel, et les consuma : ils moururent devant l'Éternel. Moïse dit à*

Aaron : C'est ce que l'Éternel a déclaré, lorsqu'il a dit : Je serai sanctifié par ceux qui s'approchent de moi, et je serai glorifié en présence de tout le peuple. Aaron garda le silence. »

Dieu avait donné aux Israélites des instructions assez complètes concernant les activités du culte, y compris l'action de brûler de l'encens. Les deux sacrificateurs en question, Nadab et Abihu, se sont écartés de ces instructions. Ils ont pris du feu d'une source qui n'avait pas été indiquée ou autorisée dans les instructions de Dieu. L'infraction peut nous sembler petite, mais pour Dieu, ces hommes n'avaient pas eu de respect pour ses choix. Ils ne l'ont pas sanctifié. Ils ont pris à la légère ses commandements. Ceux-là qui officiaient au culte de Dieu avaient donné au peuple un exemple de désobéissance. Pour leur faute Dieu les a punis de mort. Ce n'est pas qu'ils ont fait ce que Dieu avait interdit ; c'est qu'ils ont fait ce qu'il n'avait pas autorisé.

UN PRINCIPE AFFIRMÉ DANS PLUSIEURS PASSAGES

Jésus-Christ, selon Hébreux 6.20, a été fait souverain sacrificateur pour toujours. L'auteur se base sur ce fait pour prouver que la loi de Moïse a manifestement été remplacée par une autre loi : « *Car, le sacerdoce étant changé, nécessairement aussi il y a un changement de loi* » (Héb. 7.12). Il tire la conclusion que la loi a dû être changée, parce que l'ancienne loi n'autorisait que des hommes de la tribu de Lévi à servir comme sacrificateur. Le silence à l'égard des autres tribus avait la force d'une interdiction.

« *En effet, celui de qui ces choses sont dites appartient à une autre tribu, dont aucun membre n'a fait le service de l'autel ; car il est notoire que notre Seigneur est sorti de Juda, tribu dont Moïse n'a rien dit pour ce qui concerne le sacerdoce.* » (Héb. 7.13,14)

Remarquez que Moïse n'avait pas explicitement défendu aux hommes de la tribu de Juda de servir comme prêtres, mais en précisant la tribu de Lévi, Dieu a tout de même exclu du

sacerdoce ceux de Juda et de toutes les autres tribus qui n'avaient pas été explicitement autorisées.

En Actes 15, les apôtres et prophètes dans l'Église de Jérusalem s'étaient penchés sur une question qui leur avait été posée par l'Église d'Antioche. Le problème avait été soulevé à Antioche par de faux docteurs qui étaient venus de Jérusalem. Dans la lettre que les conducteurs de l'Église de Jérusalem ont rédigée pour l'Église d'Antioche, ils dirent :

> « *Ayant appris que quelques hommes partis de chez nous, et auxquels nous n'avions donné aucun ordre, vous ont troublés par leurs discours et ont ébranlé vos âmes, nous avons jugé à propos, après nous être réunis tous ensemble, de choisir des délégués et de vous les envoyer avec nos bien-aimés Barnabas et Paul.* » (Actes 15.24,25)

Il est clair que les hommes qui avaient suscité des problèmes dans l'Église d'Antioche avaient tort, ayant agi sans autorité pour enseigner ce qu'ils enseignaient : les apôtres ne leur avaient donné aucun ordre. Les apôtres n'avaient pas donné l'ordre de NE PAS aller à Antioche et de NE PAS enseigner la fausse doctrine en question, mais ces hommes ont quand même mal agi. Il leur manquait l'autorité de faire ce qu'ils avaient fait.

D'autres passages aussi montrent que l'on pèche quand on fait ou qu'on enseigne ce qui n'est pas autorisé par la Parole de Dieu. En 1 Corinthiens 4.6 Paul recommande de « *ne pas aller au-delà de ce qui est écrit* ». L'apôtre Jean donne cet avertissement :

> « *Prenez garde à vous-mêmes, afin que vous ne perdiez pas le fruit de votre travail, mais que vous receviez une pleine récompense. Quiconque va plus loin et ne demeure pas dans la doctrine de Christ n'a point Dieu ; celui qui demeure dans cette doctrine a le Père et le Fils.* » (2 Jean 8,9)

Mais n'y a-t-il pas des choses qui ne sont pas explicitement commandées, ou pour lesquelles nous n'avons pas

d'exemple apostolique, mais qui sont quand même permises ? Après tout, les apôtres n'ont jamais pris un avion pour aller prêcher l'Évangile. Sans commandement explicite à cet égard, sans exemple approuvé, avons-nous le droit de prendre des moyens de transport « non bibliques » ? Une clé se trouve dans le caractère général ou spécifique d'un commandement.

ORDRES SPÉCIFIQUES ET ORDRES GÉNÉRAUX

Quand nous avons identifié un commandement, il faut prêter attention pour déterminer à quel point il est général ou spécifique. Quand un aspect du commandement est spécifié, d'autres possibilités sont exclues, parce qu'elles n'ont pas été autorisées. Si vous devez remplir un formulaire ou un questionnaire, et qu'il y est écrit de le remplir avec de l'encre noire ou bleue, vous n'avez pas droit de le faire avec de l'encre rouge ou verte. Le formulaire risque d'être rejeté et votre effort en le remplissant aura été en vain. Par contre, si les instructions disent simplement d'employer de l'encre (plutôt qu'un crayon), l'encre de n'importe quelle couleur sera permise.

Quand un commandement est général, il autorise tout ce qui est de la catégorie nommée. Par exemple, Dieu dit à Noé de faire l'arche de « bois de gopher » (Gen. 6.14), ce qui était assez spécifique et limitait les choix de Noé. Si Dieu avait dit simplement d'employer du bois, Noé aurait pu, à sa discrétion, utiliser du bois de chêne, de pin, d'ébène, d'érable ou de tout autre arbre. Ainsi, pour revenir à l'ordre que Jésus a donné quand il envoyait les disciples en mission, nous notons qu'il a dit : « *Allez par tout le monde, et prêchez la bonne nouvelle à toute la création* » (Marc 16.15). Il n'a pas dit d'aller à pied ou d'aller à dos d'âne. Il n'a pas précisé un moyen de transport quelconque. Si donc on va par bateau ou par train ou par avion ou à pied, on obéit toujours à l'ordre d'aller. On ne fait pas autre chose que ce qui a été commandé ou autorisé.

Quand un médecin écrit une ordonnance, il mentionne seulement le médicament que le pharmacien doit dispenser. Le pharmacien sait que tout médicament qui n'est pas précisé sur l'ordonnance est exclu. Il sait également qu'en mettant les drogues dans une boîte, en y attachant une étiquette, et en mettant la boîte dans un sachet, il n'ajoute pas à l'ordonnance ; il facilite la livraison de ce qui a été précisé.

La musique dans le culte

Considérons un aspect de notre adoration de Dieu au sujet duquel le Nouveau Testament contient des commandements aussi bien que des exemples approuvés, et déterminons s'ils sont spécifiques ou généraux. Voyons ce que le Nouveau Testament autorise en matière de musique dans l'adoration de Dieu. Dans quelle mesure avons-nous la liberté de faire nos propres choix et dans quelle mesure les actions autorisées sont-elles spécifiques et donc limitées ? Nous prendrons tous les passages qui s'y rapportent et nous les considérerons dans leur contexte. Il y en a dix au total.

Les deux premiers textes sont identiques ; ils se trouvent en Matthieu 26.30 et Marc 14.26 et nous parlent de Jésus et ses disciples. Jésus venait d'observer avec eux la fête juive de la Pâque et avait institué le repas du Seigneur. Les deux versets en question disent : « *Après avoir <u>chanté</u> les cantiques, ils se rendirent à la montagne des Oliviers.* » Il s'agit probablement de chanter certains psaumes que l'on chantait traditionnellement en rapport avec la Pâque.

Ensuite nous avons un récit où l'apôtre Paul et Silas, son compagnon de voyage, ont été arrêtés dans la ville de Philippes à cause de leur prédication. Battus et emprisonnés contrairement à la loi, ils étaient enchaînés au fond de la prison. Malgré cette situation, ils donnaient gloire à Dieu. La Bible nous dit : « *Vers le milieu de la nuit, Paul et Silas priaient et <u>chantaient</u> les louanges de Dieu, et les prisonniers les entendaient* » (Actes 16.25).

En Romains 15, l'auteur exhorte les chrétiens juifs et les chrétiens non juifs à s'accepter mutuellement, puisque Dieu les avait tous sauvés par la mort de Jésus. En plus, les prophètes avaient parlé d'avance du jour où des Juifs adoreraient Dieu ensemble avec les nations, c'est-à-dire les païens ou non-juifs. Au verset 9, Paul cite l'un de ces passages prophétiques : « *Les païens glorifient Dieu à cause de sa miséricorde, selon qu'il est écrit : C'est pourquoi je te louerai parmi les nations, et je chanterai à la gloire de ton nom* » (Rom. 15.9).

Passons ensuite à 1 Corinthiens 14.15, qui se trouve au milieu d'une discussion des dons miraculeux et du culte. L'apôtre Paul insiste sur le fait que, dans l'assemblée, tous devraient comprendre ce qui est dit, et tous devraient être édifiés. Il blâme l'Église de Corinthe à cause de ce que faisaient certaines personnes qui avaient le don de parler en langue, c'est-à-dire de parler miraculeusement des langues étrangères qu'elles n'avaient pas apprises. Ces personnes exerçaient ce don dans le culte, tandis qu'aucun de ceux qui étaient présents n'était capable de comprendre et d'interpréter ce qu'elles disaient. Elles faisaient un miracle par le pouvoir du Saint-Esprit, mais ce miracle était inutile dans le contexte de leur réunion d'adoration – inutile pour ceux qui parlaient en langue et inutile pour ceux qui les entendaient. Si donc il était question de s'exprimer dans une autre langue au cours d'un culte, il fallait interpréter le message, car on doit comprendre les paroles qu'on adresse à Dieu. Ainsi, notre verset recommande : « *Que faire donc ? Je prierai par l'esprit, mais je prierai aussi avec l'intelligence ; je chanterai par l'esprit, mais je chanterai aussi avec l'intelligence.* »

Un passage-clé sur la musique comme adoration chrétienne se trouve en Éphésiens 5. « *Entretenez-vous par des psaumes, par des hymnes, et par des cantiques spirituels, chantant et célébrant de tout votre cœur les louanges du Seigneur* » (Éph. 5.19). Remarquez que ce que nous chantons s'adresse à Dieu, parce que ce sont des louanges, mais s'adresse également aux

hommes, parce que nous nous entretenons, nous parlons les uns aux autres. Soulignons aussi que ce que nous chantons doit venir du cœur.

Un passage parallèle à celui que nous venons de lire se trouve en Colossiens 3.16 :

> « *Que la parole de Christ habite parmi vous abondamment ; instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres en toute sagesse par des psaumes, par des hymnes, par des cantiques spirituels, chantant à Dieu dans vos cœurs sous l'inspiration de la grâce.* »

Soulignons dans ce passage que les paroles que nous chantons et la sincérité avec laquelle nous les chantons sont beaucoup plus importantes que la mélodie, l'harmonie ou le rythme. Il est normal de vouloir bien chanter ensemble, parce que nous voulons toujours offrir à Dieu le meilleur possible. Cependant, celui qui chante avec la plus belle voix mais qui ne pense pas aux paroles qu'il adresse à Dieu et à l'Église ne plaira pas à Dieu. Celui, par contre, dont la voix n'est pas jolie mais qui s'en sert pour exprimer son amour sincère, celui-là est agréable à son Créateur.

Le prochain passage du Nouveau Testament qui parle de la musique est Hébreux 2.12 qui dit, dans la version Darby : « *J'annoncerai ton nom à mes frères ; au milieu de l'assemblée je chanterai tes louanges.* » Dans ce passage, c'est Jésus qui parle, se référant aux chrétiens comme ses frères. Le Seigneur s'associe à leurs louanges dans l'Église.

Plus tard dans le même livre, nous lisons : « *Par lui, offrons sans cesse à Dieu un sacrifice de louange, c'est-à-dire le fruit de lèvres qui confessent son nom* » (Hébreux 13.15). Ce verset n'emploie pas le mot *chanter*, mais il définit la sorte de louange demandée aux chrétiens. Pour certaines personnes de nos jours, le mot louer comporte forcément l'idée de jouer des instruments de musique ou de danser, mais l'auteur nous dit clairement que la louange est le fruit de nos lèvres. Il s'agit des paroles que nous disons ou chantons.

Le dernier passage qui parle de l'adoration musicale des chrétiens du premier siècle est Jacques 5.13, qui dit : « *Quelqu'un parmi vous est-il dans la souffrance ? Qu'il prie. Quelqu'un est-il dans la joie ? Qu'il chante des cantiques.* »

Ce que la Parole de Dieu demande en matière de musique dans l'adoration chrétienne est donc très simple : elle nous demande de chanter. C'est une manière de prêcher le Christ, puisque beaucoup de ce que nous chantons parle de lui. C'est une manière de louer Dieu, d'exprimer notre gratitude et de lui offrir un sacrifice spirituel. C'est une manière de nous exhorter et de nous enseigner les uns les autres. C'est une manière d'exprimer l'unité de l'Église, puisque tous les membres élèvent leurs voix ensemble en chantant. Il est évident que les chants n'étaient pas l'affaire d'un groupe de professionnels au sein de l'Église, une chorale qui faisait un spectacle pour les « assistants ». Au contraire, toute l'assemblée était appelée à chanter ensemble.

Ce qui est surprenant pour beaucoup de lecteurs est l'absence de références à la musique instrumentale. Tous ces passages parlent uniquement de la musique vocale. Malgré la présence d'instruments de musique dans le temple juif, malgré le fait que les psaumes de l'Ancien Testament parlent de jouer de la harpe, de la trompette ou d'autres instruments musicaux, dans le Nouveau Testament on ne parle que de chanter. Et il est évident que chanter n'est pas égal à jouer. Jouer n'est pas simplement une méthode de chanter, comme marcher est une manière d'aller. On peut chanter sans jouer d'instrument, et l'on peut jouer d'un instrument sans chanter. On peut les faire en même temps, mais il s'agit de deux actions différentes. L'une ne suppose pas forcément l'autre.

Cela veut dire que la Parole de Dieu autorise les chants dans l'adoration de l'Église, mais non la musique instrumentale. Si le commandement avait été plus général, si la Parole avait dit : « Faites de la musique en l'honneur du Seigneur », on aurait pu chanter, ou jouer des instruments, ou faire tous

les deux. Mais tout au long du Nouveau Testament, on parle de quelque chose de plus spécifique : on parle de chanter. Si nous introduisons dans le culte chrétien de la musique instrumentale, nous allons clairement au-delà de ce qui est écrit. Nous ne pouvons citer aucun texte depuis Matthieu jusqu'à l'Apocalypse qui nous donne l'autorité de le faire.

LE SILENCE ET LES EXEMPLES APPROUVÉS

Certaines pratiques dans l'Église sont fondées uniquement sur les exemples que nous voyons dans le Nouveau Testament, étant donné que nous ne trouvons pas de commandements à leur sujet. Ces exemples approuvés peuvent autoriser les Églises aujourd'hui à faire certaines choses, alors que l'absence d'exemples peut constituer une interdiction.

La collaboration entre assemblées

Considérons le sujet de la collaboration entre Églises locales pour illustrer ce principe. Voyons ce que la Parole autorise et ce qu'elle n'autorise pas dans ce domaine.

Il semble évident dans le Nouveau Testament que les différentes assemblées n'évoluaient pas dans l'isolement, sans contact avec des chrétiens dans d'autres assemblées locales. Une Église ne s'intéressait pas uniquement à ce qui se passait en son propre sein ; elle cherchait à implanter et à fortifier des assemblées en d'autres communautés, voire d'autres pays. Conduite par le Saint-Esprit, l'Église de la ville d'Antioche envoya Barnabas et Saul (Paul) pour qu'ils prêchent l'Évangile et établissent des assemblées à Chypre, en Phrygie, en Lycaonie et d'autres provinces (Actes 13, 14). À la fin de leur mission, ces deux frères « *convoquèrent l'Église, et ils racontèrent tout ce que Dieu avait fait avec eux, et comment il avait ouvert aux nations la porte de la foi* » (Actes 14.27). L'assemblée d'Antioche n'a pas assumé un rôle d'« Église mère » vis-à-vis des Églises locales établies au cours de ce voyage, mais elle démontrait un intérêt fraternel pour leur bien-être. « *Paul dit à Barnabas : Retournons visiter les frères dans toutes*

les villes où nous avons annoncé la Parole du Seigneur pour voir en quel état ils sont» (Actes 15.36).

Nous voyons aussi que Paul demandait à tel ou tel frère de se rendre auprès de telle assemblée pour l'encourager, l'exhorter ou l'enseigner davantage ou pour lui en apporter des nouvelles (1 Th. 3.1-3; Col. 4.7,8; etc.). Dans l'autre sens, nous voyons que certaines assemblées contribuaient financièrement aux besoins des serviteurs de Dieu comme Paul pour qu'ils puissent enseigner et fortifier d'autres assemblées (2 Cor. 11.8,9; Phil. 4.14-16).

Notons également que les assemblées se souciaient les unes des autres pour ce qui est des besoins physiques en temps de crise, surtout en ce qui concernait celles qui étaient les plus vulnérables.

> «*En ce temps-là, des prophètes descendirent de Jérusalem à Antioche. L'un d'eux, nommé Agabus, se leva et annonça par l'Esprit qu'il y aurait une grande famine sur toute la terre. Elle arriva, en effet, sous* [l'empereur] *Claude. Les disciples résolurent d'envoyer, chacun selon ses moyens, un secours aux frères qui habitaient la Judée. Ils le firent parvenir aux anciens par les mains de Barnabas et de Saul.*» (Actes 11.27-30)

À une autre occasion, «*les chrétiens de Macédoine et d'Achaïe ont décidé de faire une collecte en faveur des pauvres appartenant au peuple de Dieu à Jérusalem*» (Rom. 15.26, FC). Les Églises n'ont pas créé de structure permanente pour de tels efforts, mais chaque assemblée a choisi un membre pour qu'ensemble les frères désignés apportent cette grosse somme d'argent en sécurité et dans la transparence jusqu'à sa destination (2 Cor. 8.16-23).

Dans toutes ces activités d'intérêt commun, aucun siège n'a été établi, aucun bureau exécutif n'a été créé, aucune assemblée générale réunissant les délégués de toutes les Églises locales n'a été organisée, ni pour administrer la vie collective de ces Églises ni pour imposer quoi que ce soit à

des assemblées individuelles. Ceux qui prônent la création de ce genre d'organe administratif citent souvent le cas du prétendu « Concile de Jérusalem » en Actes 15, qui s'est penché sur la question soulevée dans l'Église d'Antioche, question à laquelle nous nous sommes référés plus haut.

> « *Quelques hommes, venus de la Judée, enseignaient les frères, en disant : Si vous n'êtes circoncis selon le rite de Moïse, vous ne pouvez être sauvés. Paul et Barnabas eurent avec eux un débat et une vive discussion ; et les frères décidèrent que Paul et Barnabas, et quelques-uns des leurs, monteraient à Jérusalem vers les apôtres et anciens, pour traiter cette question.* » (Actes 15.1,2)

En Actes 15 il n'est pas question de plusieurs assemblées qui envoient des délégués pour former un concile. Il n'est pas question de formuler un programme de réunions annuelles. Il n'est pas question de choisir des officiers tels qu'un président ou un secrétaire général. Il n'est pas question de percevoir des fonds de la part des assemblées et de redistribuer cet argent selon un plan centralisé. Il n'est pas question de dire aux différentes assemblées locales comment elles devaient faire leur travail. En outre, il ne faut pas oublier que les hommes qui ont délibéré sur la question de la circoncision des païens en Actes 15 étaient des hommes inspirés. Dans ce chapitre nous avons tout simplement une assemblée ayant une question qui envoie des messagers pour la présenter à une autre assemblée où il y a des hommes inspirés. Ils sont loin de créer un siège et initier un congrès annuel. Cette réunion ne ressemble aux conciles modernes ni dans son origine, ni dans sa composition, ni dans son but.

Le modèle que nous trouvons dans le Nouveau Testament est simple, mais il suffit pour permettre à l'Église de faire tout ce que le Seigneur a voulu que son Église fasse. Chaque assemblée était de toute évidence autonome vis-à-vis des assemblées sœurs, tout en ayant avec elles des liens d'amour fraternel.

LE SILENCE ET LES INFÉRENCES NÉCESSAIRES

Le danger d'aller au-delà de ce qui est écrit est peut-être plus grand quand nous avons affaire à des déductions logiques, peut-être parce qu'on oublie que seule une inférence faite à partir de ce qui est explicitement dit dans le texte peut être valide. Le Nouveau Testament nous dit de nous assembler (Héb. 10.25), et cet ordre est la base de l'inférence nécessaire qu'il faut qu'il y ait un lieu pour nos réunions. Mais trop souvent, on cherche à justifier une croyance ou une pratique sur la base d'une inférence qui dépend d'une supposition, c'est-à-dire de quelque chose que le texte ne dit pas. Prenons, comme toujours, un exemple concret pour illustrer ce problème.

La polygamie

Nous savons que, selon Actes 2, il y eut 3000 personnes qui furent baptisées le jour de la Pentecôte. Certains croyants en Afrique se réfèrent à ce passage quand ils cherchent à justifier leur désir d'accepter la polygamie dans l'Église. Ils raisonnent qu'il devait sûrement y avoir des polygames dans la foule qui se convertirent ce jour-là à Jérusalem, et puisque la Bible ne parle pas du renvoi de leurs femmes, on doit supposer qu'il leur était permis de les garder. Une telle manière de raisonner n'est pas ce que nous voulons dire par « inférence nécessaire ». Elle ne se base pas sur ce qui est dit, mais sur ce qui n'est pas dit. Considérez toutes les idées que l'on aurait à « importer » dans le texte, étant donné qu'elles ne sont pas mentionnées :

- Qu'il y avait des polygames dans la foule ce jour-là (bien que le Nouveau Testament ne mentionne aucun cas de polygamie)
- Que des polygames ont été baptisés
- Que l'on n'a pas dit à ces polygames qui se faisaient baptiser qu'ils avaient à se séparer des femmes qu'ils n'avaient pas le droit d'épouser au départ (bien que

celui qui était coupable d'autres péchés devait les abandonner quand il se convertissait – 1 Cor. 6.9-11)

Actes 2 ne fournit donc aucune base pour l'idée que la polygamie était tolérée dans l'Église au premier siècle. Mais allons plus loin : non seulement l'inférence dans ce cas n'est pas « nécessaire », mais elle n'est même pas possible si l'on tient compte de ce que le Nouveau Testament enseigne ailleurs au sujet du mariage. Même s'il n'emploie nulle part le terme « polygamie », le Nouveau Testament n'est pas silencieux sur le dessein de Dieu pour le mariage.

La Bible déclare sans équivoque : « *Que le mariage soit honoré de tous, et le lit conjugal exempt de souillure, car Dieu jugera les impudiques et les adultères* » (Héb. 13.4). Dieu exige que les hommes respectent le mariage, une institution qu'il a lui-même ordonnée. Violer les principes du mariage tel que Dieu l'a voulu, c'est souiller quelque chose de pur. Se rendre coupable de l'impudicité (fornication, débauche) ou de l'adultère mérite la condamnation de Dieu. Ceux qui commettent ces péchés se souillent (Marc 7.21-23), doivent être ôtés du milieu de l'Église (1 Cor. 5.11-13), n'hériteront pas le royaume de Dieu (1 Cor. 6.10), pratiquent des œuvres de la chair (Gal. 5.19) et seront jetés dans l'étang de feu (Apoc. 21.8). Il n'est pas étonnant que Paul dise : « *Fuyez l'impudicité !* » (1 Cor. 6.18). Au vu d'un si grand danger, nous devons nous garder avec soin de participer à ou d'approuver des actes de péché sexuel.

Mais est-ce que la polygamie est égale à l'adultère ? Voyons de quelle manière la Bible présente la nature du mariage et de l'adultère.

> « *Toutefois, pour éviter l'impudicité, que chacun ait sa propre femme, et que chaque femme ait son propre mari. Que le mari rende à sa femme ce qu'il lui doit, et que la femme agisse de même envers son mari. La femme n'a pas autorité sur son propre corps, mais c'est le mari ; et pareillement, le mari n'a pas autorité sur son propre corps, mais c'est la femme. Ne*

vous privez pas l'un de l'autre, si ce n'est d'un commun accord pour un temps, afin de vous consacrer à la prière ; puis retournez ensemble, de peur que Satan ne vous tente par votre manque de maîtrise de soi. » (1 Cor. 7.2-5)

Pour éviter la tentation d'avoir des rapports sexuels en dehors du mariage, la Bible recommande de se marier. Dans le mariage selon Dieu, chaque homme a sa propre femme et chaque femme a son propre mari. Dans le mariage polygame, la femme partage un mari avec d'autres femmes. Selon Dieu, quand un homme se marie, il n'a plus autorité sur son propre corps. Son corps appartient à sa femme, et il a le devoir de satisfaire les désirs sexuels de sa femme. Le corps de la femme appartient à son mari, et elle a le devoir de satisfaire ses besoins sexuels. De cette manière les tentations de chercher la satisfaction ailleurs sont réduites.

Un homme déjà marié n'a plus le droit de donner son corps à une autre femme. Faire une cérémonie de mariage avec l'autre femme ne change pas le fait que la première a l'autorité sur le corps de cet homme. Il est évident que la sexualité devait s'exprimer dans une relation monogame. En dehors du cadre du mariage entre un homme et une femme, les rapports sexuels ne sont pas approuvés de Dieu.

En Matthieu 19.4,5 le Seigneur dit :

« *N'avez-vous pas lu que le Créateur, au commencement, fit l'homme et la femme et qu'il dit : C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et les deux deviendront une seule chair.* »

En donnant son enseignement sur le mariage, Jésus s'est basé sur ce que Dieu avait ordonné au commencement. Il s'agit de l'union permanente de deux personnes, un homme et sa femme. Ces deux deviennent une seule chair. Une troisième personne n'a pas de place dans l'union intime que Dieu a voulue. Il n'y a aucun doute que Dieu a prévu pour l'homme la monogamie. Il n'a créé qu'une femme pour Adam. Bien

que les hommes se soient égarés du plan originel, Jésus les rappelle au modèle donné lors de la création.

L'apôtre Paul écrit :

> « *Ainsi, une femme mariée est liée par la loi à son mari tant qu'il est vivant : mais si le mari meurt, elle est dégagée de la loi qui la liait à son mari. Si donc, du vivant de son mari, elle devient la femme d'un autre homme, elle sera appelée adultère ; mais si le mari meurt, elle est affranchie de la loi, de sorte qu'elle n'est point adultère en devenant la femme d'un autre.* » (Rom. 7.2,3)

La Bible définit l'adultère très clairement dans ce passage. Une femme déjà liée à un homme dans le mariage commet l'adultère en se joignant à un autre homme. Une femme ayant plusieurs maris est forcément adultère.

Est-ce que sous la nouvelle alliance la femme seule peut se rendre coupable de l'adultère, ou bien est-ce que Dieu exige que l'homme aussi soit fidèle à son conjoint ? Y a-t-il deux mesures différentes de fidélité : une mesure pour la femme qui a droit à un seul mari, et une autre mesure pour l'homme qui peut se permettre toutes les femmes qu'il désire épouser ? En Marc 10.11,12 Jésus dit :

> « *Celui qui répudie sa femme et qui en épouse une autre commet un adultère à son égard ; et si une femme quitte son mari et en épouse un autre, elle commet un adultère.* »

Évidemment, la même règle s'applique aux hommes comme aux femmes. Il n'y a pas, dans ce domaine, de distinction qui donne aux hommes un droit qui serait refusé aux femmes. Le même acte rendrait coupable d'adultère homme ou femme.

Notez bien que Jésus dit que l'homme qui répudie sa femme et qui en épouse une autre commet un adultère « à son égard », c'est-à-dire à l'égard de sa femme. L'homme commet l'adultère, non seulement quand il séduit la femme d'autrui, mais aussi quand il n'est pas fidèle à sa propre femme. Si

celui qui répudie sa première femme avant de prendre une deuxième commet un adultère à l'égard de la première, il est encore plus sûr que celui qui fait venir à la maison la deuxième femme pendant que la première est toujours avec lui commet aussi un adultère et provoque par son infidélité la jalousie de sa femme légitime.

Il est donc clair que la polygamie est un péché, et que même si l'on pouvait être sûr que des polygames étaient présents dans l'auditoire des apôtres le jour de la Pentecôte, nous n'avons aucune raison de supposer que ces polygames ont pu être baptisés sans d'abord se repentir, c'est-à-dire sans se détourner de leur péché. Il est plus certain qu'il y avait à Jérusalem ce jour-là des prostituées, des voleurs et des ivrognes, car les Évangiles mentionnent explicitement des personnes qui pratiquaient ces péchés-là, mais personne ne suppose qu'elles se sont fait baptiser sans se résoudre à cesser de pratiquer la prostitution, le vol ou l'ivrognerie. Ainsi, il faut rejeter les inférences qui sont basées sur ce que la Bible ne dit pas ou qui sont en conflit avec ce que la Bible dit en d'autres passages.

Respecter l'autorité de la Bible, c'est faire et enseigner ce qu'elle autorise. C'est suivre le conseil divin de Deutéronome 4.2 :

> « *Vous n'ajouterez rien à ce que je vous prescris, et vous n'en retrancherez rien ; mais vous observerez les commandements de l'Éternel, votre Dieu, tels que je vous les prescris.* »

Ce que la Bible n'autorise pas par des commandements, des exemples approuvés et des inférences nécessaires ne doit être ni enseigné ni pratiqué dans l'Église. Quand Dieu précise ce qu'il veut, il exclut en même temps d'autres choses, sans être obligé de citer tout ce qu'il ne veut pas. Ne pas autoriser, c'est défendre.

Si ce que nous avons proposé comme principes pour la mise en pratique des Écritures vous paraît contraignant, compliqué ou pénible, pouvons-nous suggérer humblement

qu'il est souvent utile d'examiner son cœur et ses mobiles. (Voir le chapitre 3 sur l'importance de l'objectivité.) Est-il possible que vous n'ayez pas envie d'accepter ces principes, non parce qu'ils seraient contraires au bon sens, mais parce qu'ils ne vous permettraient pas de justifier des pratiques auxquelles vous êtes habitué, des pratiques qui vous ont toujours été recommandées par vos dirigeants ou votre entourage, ou des pratiques que vous préférez ? Parfois nous n'avons pas de mal à comprendre la volonté de Dieu, mais nous reconnaissons que sa mise en pratique sera difficile ou nous paraît désagréable.

Si tel est le cas pour vous, permettez-nous de vous rappeler simplement que la bénédiction de Dieu est réservée à ceux qui passent de l'écoute à la mise en pratique véritable de la Parole.

> « *Mettez en pratique la parole et ne vous bornez pas à l'écouter en vous trompant vous-mêmes par de faux raisonnements. Car, si quelqu'un écoute la parole et ne la met pas en pratique, il est semblable à un homme qui regarde dans un miroir son visage naturel et qui, après s'être regardé, s'en va et oublie aussitôt comment il est. Mais celui qui aura plongé les regards dans la loi parfaite, la loi de la liberté, et qui aura persévéré, n'étant pas un auditeur oublieux, mais se mettant à l'œuvre, celui-là sera heureux dans son activité.* » (Jacques 1.22-25)

> « *Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur ! n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais celui-là seul qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux* [...] *C'est pourquoi, quiconque entend ces paroles que je dis et les met en pratique, sera semblable à un homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont jetés contre cette maison : elle n'est point tombée, parce qu'elle était fondée sur le roc. Mais quiconque entend ces paroles que je dis et ne les met pas en pratique, sera semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie est tombée, les torrents sont*

venus, les vents ont soufflé et ont battu cette maison : elle est tombée, et sa ruine a été grande. » (Matt. 7.21,24-27)

Que l'on parle de la compréhension ou de la mise en pratique de la Bible, nous avons besoin d'un cœur humble et honnête, et nous devons être prêts à fournir l'effort nécessaire. Mais sachons que la récompense vaudra bien tout ce qui nous est demandé.

Table des matières

Introduction 3

Première partie
PRINCIPES POUR INTERPRÉTER CORRECTEMENT LA BIBLE

Chapitre 1 **L'importance de comprendre la Bible** 7

Chapitre 2 **La possibilité de comprendre la Bible** 13

Chapitre 3 **Obstacle à la bonne compréhension : Le manque d'objectivité** 35

Chapitre 4 **Une brève introduction à la Bible** 41

Chapitre 5 **Principes pour comprendre un texte : Déterminer le sens des mots individuels** 51

Chapitre 6 **Principes pour comprendre un texte : Tenir compte de la grammaire** 71

Chapitre 7 **Les langues originales** 83

Chapitre 8 **Principes pour comprendre un texte : Tenir compte du contexte (1re partie)** 93

Chapitre 9 **Principes pour comprendre un texte : Tenir compte du contexte (2e partie)** 109

Chapitre 10 **Principes pour comprendre un texte : Tenir compte du style littéraire** 135

Chapitre 11 **Le langage figuré (1re partie)** 151

Chapitre 12 **Le langage figuré (2e partie)** 169

Chapitre 13 **Les livres prophétiques 183**

Chapitre 14 **Tenir compte de TOUT ce que la Bible enseigne sur un sujet 205**

Deuxième partie

PRINCIPES POUR APPLIQUER CORRECTEMENT LA BIBLE À NOTRE TEMPS

Chapitre 15 **Application – Quelques principes préliminaires 219**

Chapitre 16 **Comment identifier le modèle biblique (Commandements, exemples et inférences) 241**

Chapitre 17 **Ne pas aller au-delà de ce qui est écrit 259**